

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XI. No 47
Montreal, 21 Avril 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5^c

GALERIE ARTISTIQUE



UNE BELLE DE MONTREAL.

Photo de M. J. A. Dumas, H2 Vitre, coin St-Laurent

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

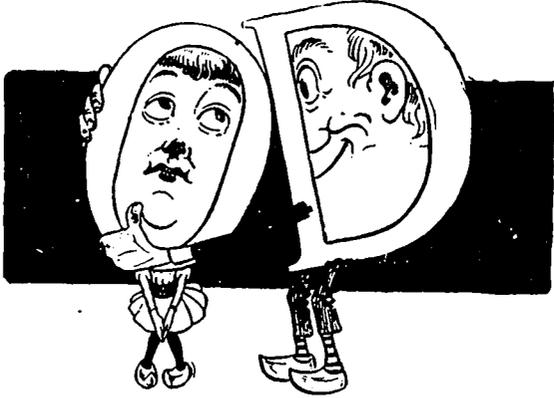
Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & C^{ie},
Propriétaires.

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 21 AVRIL 1900



DEUX LETTRES PRESSÉES.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

La gente des apôtres du légume à toutes sauces sont encore plus actifs que ceux de la paix universelle. Le *Journal illustré*, qui suit de près leurs faits et gestes, dit :

Des gens qui complotent de nous faire faire une bien maigre chère, ce sont les végétariens qui viennent de tenir un congrès à Londres, pays classique du *roast-beef*. . . Comme vous le voyez, le bœuf rôti, symbole en quelque sorte de l'Angleterre, est joliment battu en brèche dans la capitale même de la Grande Bretagne.

L'étendard des légumes est levé contre lui ? . . .

Un des congressistes a déclaré que si la moyenne de la vie humaine ne dépasse pas 48 ans, cela tient à la prodigieuse quantité de viande que nous consommons. Selon lui, avec un régime exclusivement végétal, on pourrait doubler cette moyenne, ce qui ferait 96 ans. En prenant soin de sa santé, on pourrait même atteindre 120 ans, ce qui n'est pas précisément la fleur de l'âge.

Un autre a prétendu que l'espèce de viande dont nous faisons notre pâture exerce une action directe et spécifique sur nos habitudes, notre caractère et tout notre individu.

A force de manger du veau, nous deviendrions veau. . . En consommant trop de porc. . .

Je m'arrête. . . car il est triste pour un homme de lettres soucieux de conserver le ton de la bonne société, d'avoir commencé une phrase laquelle doit, forcément, finir d'une façon malséante.

Mais, — continuons à pousser l'urbanité à ses plus extrêmes limites, — un végétarien trouve toujours un plus végétarien qui brûle de battre le record. . . des carottes.

Les fruitariens sont arrivés à ce résultat. Ils ont trouvé que la salade constituait encore une nourriture trop substantielle, et ils se sont rabattus sur les noix ou les cerises suivant la saison.

Un adepte de cette — je n'ose dire cuisine, et pour cause — de ce fruitarisme, dis-je, après être resté huit ans dans le giron de la secte, est revenu au *roast-beef*, à ses pompes et à ses œuvres.

Et il a noté ses impressions sur les résultats du régime tant végétarien que fruitarien. . .

On devient anémique, émacié, sans force. . . La parole, la pensée même, toutes les fonctions cérébrales constituent une fatigue.

Notre transfuge, qui n'avait plus, comme on dit vulgairement, que la peau et les os, ne commença à se sentir mieux que lorsqu'il se fut décidé, sur l'avis de son médecin, à manger de la viande trois fois par jour.

Du reste, il y a une chose qui résume tout. . . c'est que l'homme n'a pas les dents d'un herbivore. . . il est fait pour manger de tout, et il s'en trouve bien, à condition de ne pas se donner d'indigestion.

* * *

Le *Nouvelliste économique et littéraire*, recueil périodique du siècle dernier, publiait dans sa livraison de juillet 1759, la note suivante à

lui communiquée par un horticulteur, qui disait avoir trouvé le moyen d'obtenir à volonté des roses vertes ou jaunes.

« Je plante un houx auprès d'un rosier et lorsqu'il a bien repris racine, je fends un brin de ce houx par le milieu et j'y insinue un rameau de mon rosier jusqu'à son œil à fleur, que je fais passer de l'autre côté. Cela fait, je resserre la fente avec un lien de filasse, de sorte que l'air ne puisse pas s'y introduire. Puis quand l'œil de mon rosier, que j'ai fait passer au dehors, a poussé son jet, je coupe le rosier de l'autre côté de la branche de houx, et les roses qui viennent du jet du rosier sont vertes. Pour les avoir jaunes, je fais la même opération avec un genêt au lieu de houx. »

Selon l'auteur de la note, la réussite serait certaine. On peut essayer.

MISTIGRIS.

UNE EXCEPTION

Bouleau.—C'est remarquable comme un homme est vite oublié après qu'il est mort.

Rouleau.—Je suppose que tu n'as pas connu le premier mari de ma femme.

DESCRIPTION PEU BANALE

Madame Damien.—Combien y a-t-il de pièces dans la nouvelle maison que les Fabien habitent ?

Monsieur Damien.—Une seule, divisée en sept compartiments.

AU-DESSUS DE CETTE MISÈRE

Madame Taupin (dans le cimetière).—Il y a une faute d'orthographe dans l'épithaphe de ce pauvre Boulard.

Monsieur Taupin.—Qu'est-ce que cela fait. Boulard ne peut plus lire.

APPRÉCIATION LITTÉRAIRE

On lit dans une revue :

« M. XXX ne peut pas écrire un roman sans parler d'or, d'argent et de centimes. Ce faiseur de livres est un teneur de livre. »

DOUCE IGNORANCE

LE HIC

Tom.— Pourquoi fais-tu cette tête ?

Joe.— Mon cher, j'aime et je suis aimé.

Tom.— Eh bien ? C'est le comble du bonheur, ça !

Joe.— Oui, mais ce n'est pas la même femme.

DÉBINAGE

— Mme X. . . est jolie. . .

— Mais elle a de bien vilaines dents !

— Et larges !

— Et longues !

— Elles *décharssent* au moins du trente-neuf !

JUGE UN PEU !

Boireau déjeune avec un ami.

L'ami.— Garçon ! de l'eau ! . . .

Boireau (effrayé).— Malheureux ! que vas-tu faire ?

Quand tu en as dans tes bottes, ça t'enrhume ; juge de ce que ça doit causer dans l'estomac ! . . .

— Elles *décharssent* au moins du trente-neuf !

MÉDICAMENT INÉDIT

Bob.— Qu'est-ce que Jack fait pour sa dyspepsie ?

Tom.— Il en parle sans cesse.

GAIN FIXE

Coulassier.— Si quelqu'un voulait placer \$2.000 dans mon affaire de mine, je serais sûr de faire quelque chose.

L'autre.— Combien ?

Coulassier.— Mille dollars.

RÉFLEXION

Souvent l'amour s'envole par la fenêtre quand même la pauvreté n'entrerait pas du tout dans la maison

? ? ?

Jos.— J'ai été menacé d'appendicitis.

Tom.— Qui t'a menacé. . . le médecin ?



— J'suis tellement pompette que j'sais pas si c'est moi qui descends ou la rue qui monte !

UN COMPLIMENT



Percy.—Avez-vous déjà aimé ?
 Elith.—Non. J'ai souvent admiré des hommes pour leur courage, leur force, leur beauté ou leur intelligence, mais avec vous, Percy, il n'y a que l'amour.

LA BALLADE DU PRINTEMPS

Tout est à lui : chaude lumière,
 Ombre, rayons éblouissants,
 Parfums et sève nourricière.
 — Il est très riche, le Printemps !

Il est sage dans sa folie
 Puisqu'il rend les cœurs palpitants,
 Pour qu'écluse partout la vie
 — Ce grand polisson de Printemps !

Il a pour extrait de naissance
 Celui de l'Espace et du Temps,
 Fidèle ami de l'Espérance,
 — Il est très jeune le Printemps !

Quant je serai mort, sur ma tombe,
 S'épanouiront, tous les ans,
 Des lys, ces ailes de colombe.
 — Il est très pieux le Printemps !

La Nature, avec des sourires,
 A mis ses plus beaux diamants
 Pour orner ses plus beaux délices,
 — C'est la maîtresse du Printemps !

Par les coteaux et par la plaine,
 Escorté de brise et de chants,
 Il m'a conduit près de ma veine.
 — C'est un bon guide, le Printemps !

MOSAÏQUE

Autrefois les évêques d'Orléans donnaient des lettres de grâce à tous les criminels qui venaient se rendre dans les prisons de cette ville, lors de l'entrée solennelle qu'ils y faisaient en prenant possession de leur évêché. "D'abord, dit un *Dictionnaire des mœurs et coutumes* publié au siècle dernier, il n'y en eut chaque fois que trois ou quatre ; mais, par succession de temps, le nombre s'en accrut de telle sorte qu'en 1707 on en compta neuf cents et en 1733 plus de douze cents. Un édit royal du mois de novembre 1753 a beaucoup restreint ce beau mais dangereux privilège. Le roi y ordonne qu'à l'avenir les évêques d'Orléans pourront à leur entrée donner aux prisonniers de la dite ville leurs lettres d'intercession (et non de grâce absolue) pour les crimes commis seulement dans le diocèse et non ailleurs, mais en faisant en outre de nombreuses et très importantes exceptions, comme pour l'assassinat prémédité, le rapt commis avec violence, le meurtre, les outrages et excès commis en la personne des magistrats, officiers, huissiers et sergents royaux exerçant ou faisant exécuter quelque acte de justice, ainsi que tous autres forfaits et cas notoirement réputés non gracieux dans tout le royaume.

Par ces exceptions, il arriva que la grâce dispensée préalablement par les prélats en faveur de malfaiteurs avérés, qui, exemptés de la peine encourue avait hâte de la mériter de nouveau, ne s'appliqua plus qu'à de simples auteurs de délits, dont on admit sans difficulté l'acquiescement.

Le mot *burlesque* nous vient de l'italien *burlare*, plaisanter, railler, et il n'est passé dans notre langue qu'au milieu du dix-septième siècle, avec le genre de style et d'ouvrage qu'il sert à qualifier.

Pelisson, dans son *Histoire de l'Académie française*, publiée en 1652, dit que M. de Saint-Amand fut dispensé du discours obligé, à la condition qu'il ferait la partie comique du dictionnaire en se chargeant de

recueillir les termes *burlesques*, c'est-à-dire les mots afférents à un genre, qui, ayant depuis peu franchi les monts, déborda en France et y fit d'étranges ravages, à tel point que la plupart des auteurs pensaient que pour écrire raisonnablement en ce genre, il suffisait de dire des choses contre le bon sens. Chacun s'en croyait capable en l'un et l'autre sexe, depuis les dames et seigneurs de la cour jusqu'aux femmes de chambre et aux valets.

Vu la fureur du *burlesque*, les libraires ne voulaient rien qui ne portât ce nom. Ils le donnaient aux choses les plus sérieuses, pourvu seulement qu'elles fussent écrites en petits vers, comme l'étaient la généralité des choses qui avaient mis le burlesque à la mode. On peut citer par exemple qu'on imprima pendant la Fronde une pièce assez mauvaise, mais très sérieuse, avec ce titre qui fit justement horreur à tous ceux qui n'en lurent pas davantage : *La Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, en vers burlesques*, c'est-à-dire en petits vers.

Quand la nature paraît être dans l'inaction, dit l'auteur d'un recueil anonyme intitulé *Souvenirs d'un homme du monde*, publié en 1785, ou lorsqu'elle agit imperceptiblement pour nos organes ou notre intelligence presque toujours distraite, la nature ne laisse pas d'avoir une activité prodigieuse. Je citerai un exemple vulgaire de cette célérité d'action qui échappe à la perception directe de nos sens.

Une graine de navet, qui est infiniment petite, étant semée, peut avoir produit au bout de six semaines un navet pesant autant que 1.317.800 graines de cette même semence. Ainsi l'augmentation de masse, effet de végétation, permet d'établir la table suivante pour une graine :

En 6 semaines.	1.317.800 graines
Ce qui fait par semaine.	221.633 —
Par jour.	32 090
Par heure.	1.337
Par minute.	22 —
Par seconde.	11 30 ^e de graine

N'est-il pas admirable que dans le temps d'une seconde, le temps de faire un pas, la végétation ajoute à un corps deux cinquième de sa masse, qu'au bout d'une minute que nous perdons sans y songer, sans nous en apercevoir, l'activo nature nous fasse vingt-deux fois, et en une heure 1.337 fois la valeur du grain confié à la terre.

On rira certainement de mon navet dans les boudoirs. . . Voilà ce qu'on risque de s'attirer en parlant de nature à la bonne compagnie. Je m'y attends et n'écris pas ceci pour elle.

OMNES.

CE QUI L'AVANTAGEAIT

Première jeune fille. — Est-ce Monsieur XXX ? Mais il est affreusement laid. Tu disais qu'il était bien.

Seconde jeune fille. — Jo pensais qu'il était joli. Je l'ai rencontré à la campagne et c'était le seul homme qu'il y eut là.

UN CAS PEU ORDINAIRE

Luc. — Jo pensais que le père de Georges l'avait fait entrer dans les affaires.

Tom. — Oui, mais les affaires marchaient si peu que Georges était obligé d'apporter son reveil-matin au bureau pour l'avertir quand il était temps de retourner à la maison.

SUCCÈS PARTIEL

Lumi. — Dites-moi, docteur, avez-vous eu du succès avec votre patient de la maison voisine ?

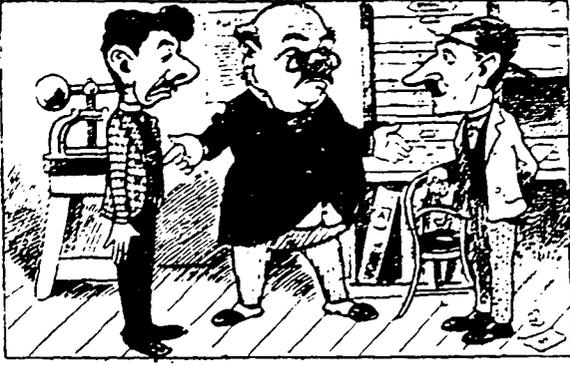
Le docteur. — Un succès partiel. J'ai réussi à le guérir mais je n'ai pu encore réussir à avoir un sou de lui.

COMPLIMENT D'USAGE



— Inutile de vous demander si cette charmante bête est à vous : c'est tout votre portrait.

SON APPRENTISSAGE



I

Le chef. Je vous présente le nouvel employé qui doit vous remplacer. Veuillez le mettre au courant du travail.
Le nouveau (à part). — C'est bon, je ne saurais jamais m'y reconnaître dans tous ces livres, ces cassiers...



II

— Dans ce casier, vous devrez mettre, comme moi, vos brosses et cirage; dans celui-ci vos savon et serviette; dans celui-la votre papier à lettres; dans cet autre ce que vous voudrez. Quant à ceux-la, je n'y touche jamais...

LA SONNEUSE DE GLAS

LEGENDE BRETONNE.

Notre Poul Blanc péchait au chapelle, au large,
Quand d'un coup le marin, de cinq à six cents ans,
Le voilà Anna Le Givron en train la qu'on dit,
Elle y sautait le Glas pour les habitants.

Nul n'eût osé dire, dans ce temps, nul n'eût osé dire,
Dans les champs, sur la Mer ou dans les grands étangs,
Sans que le bonnet anglais de la cloche de bronze,
Ne se fût vu mêlé à nos propres anglais.

Oh! comme la sonneuse aimait sa bonne cloche,
Quand les autres cloches, la lars, dans les montagnes,
L'avaient leurs Anglais voler de proche en proche,
Elle avait grand pitié de tous les survivants.

Car elle n'avait peur de ces enfants aigres,
De bonnet de Penouren ou de Saint-Nicolas,
« Vous chantez, disait-elle, oh! vous chantez bien, certes,
Mais par un seul de vous ne sautiez le Glas! »

— Et voilà qu'un jour la bonne Anna Sorelle,
Tremblant de peur, se leva à ne pouvoir marcher,
Et se mit à chanter, soudain, la pauvre vieille,
Entend sauter sa cloche en son petit clocher!

« He! maigre piteux, c'est en vain, dit à son fils l'aïeule,
« Qui donc sonne le Glas que l'on entend ici? »
Et le gros Sca pechait en disant: « Toute seule,
« Toute seule, certainement, la cloche sonne ainsi!... »

Et la vieille comptait que sa cloche péchait,
En vain ne pouvait pas ainsi s'écouler:
Elle sautait le Glas... et le sonneur péchait,
Puisque nulle autre main ne le pouvait soulever!

La cloche pleura seule ainsi jusqu'à dimanche,
Jour et nuit, sans repos, son Lamenta si las,
Jusqu'à jour au l'Ankou, dans sa charrette blanche,
Empoignée, pour toujours, la Sonneuse de Glas!

THEODORE BETHUEL.

UNE ATTAQUE NOCTURNE

Des histoires, dites-nous des histoires, nous demanda M^{me} de B. .

Et Jean Vinent, peintre et Méridional, qui, s'il n'est pas un historien des plus fiables, est au moins un conteur fécond, s'offrit à narrer sa « dernière aventure » toujours prête pour l'occasion.

Nous lui laissâmes, en même temps que la parole, la responsabilité de ses assertions anecdotiques et il commença :

Je vais me marier. Ne souriez pas, madame, c'est un mariage d'amour, d'argent et de raison, ou pour mieux dire : la jeune fille est jolie, riche et... Anglaise. Mais, je m'empresse de vous prévenir que ceci n'a aucun rapport avec mon petit conte.

« Ainsi que tous les vendredis, je sortais donc de chez ma blonde puisque Anglaise fiancée. J'avais à peine fait quelques pas dans cette partie de la rue Chauchat qui se termine en cul-de-sac contre les portes du passage de l'Opéra, qu'un jeune homme, assez élégamment mis et qui semblait jouir de toutes ses facultés, m'aborda en ces termes :

« Treize... Enfin! monsieur, voulez-vous me faire l'amitié de venir souper avec moi? »

« Vous me connaissez. Je ne suis pas d'une émotivité facile. J'ai été mêlé à bien des incidents... Dans l'Inde notamment... C'est bon, madame, ne froncez pas les sourcils, je passe... J'avoue cependant qu'il me fallut rester interloqué devant cette saugrenue proposition, faite en telle circonstance et en pareil endroit. Nonobstant le jeune homme tenait à son idée car il insista :

« Museau de bœuf?... Choucroute?... Viandes froides?... Vin?... Bière?... Champagne?... interrogea-t-il.

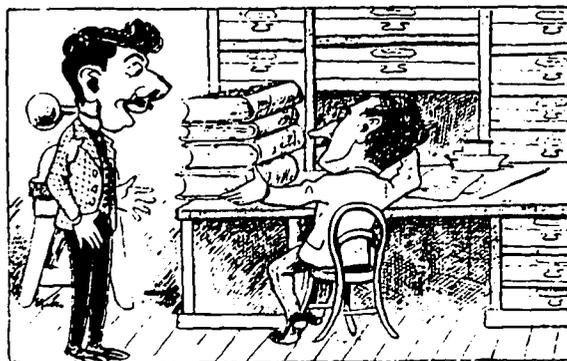
« Pardon, monsieur, mais...? fis-je.

« C'est dit, vous acceptez? »

« Cependant... je n'ai pas l'avantage de vous connaître!

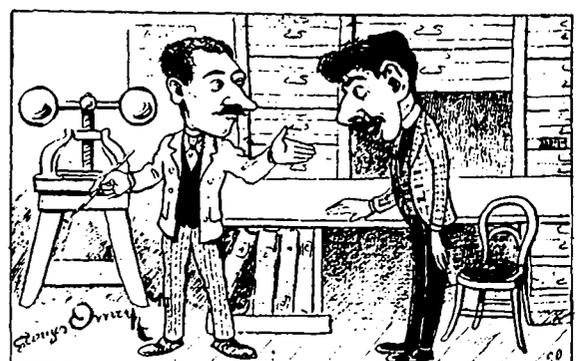
« — Ce défaut d'avantage est partagé, monsieur.

« — Et je n'ai pas l'habitude de m'attabler ainsi avec le premier venu.



III

... Ayez toujours du papier à griffonner sur votre bureau, mettez toujours vos livres à votre portée, comme ça, car si vous dormez ou si vous lisez votre SAMEDI, le chef de bureau ne voit rien en entrant...



IV

... Enfin, je ne vois rien d'autre à vous apprendre pour le moment. Dans tous les cas, s'il y avait quelque chose que vous n'avez pas compris, je suis à votre disposition pour vous le réexpliquer.

« — Que de fois, monsieur, n'est-on pas obligé de déroger aux lois que l'on s'est imposées!... La vie est pavée de ces dérogations.

« — D'ailleurs, je n'ai pas faim.

« — Nous prendrons l'apéritif.

« — C'en est assez... Je vous quitte.

« Mais le jeune homme me saisit par le bras, et d'un ton aussi énergique que péremptoire :

« — Il faut que vous veniez souper!

« — Ah! mais, dites donc!

« Et j'allais me dégager de son étreinte lorsqu'il essayait de rendre farouche, lorsque, sollicité soudain par mon esprit aventureux, je me ravisai :

« — C'est une attaque nocturne, alors?

« — Si vous voulez.

« — Eh bien! j'accepte, bien que votre invitation perde en cordialité

ce qu'elle a de trop en brusquerie.

« Ce n'est pas la peur, vous le pensez bien, qui me conseilla : je voulais simplement connaître le mobile qui faisait ainsi agir mou peu gêné interlocuteur.

« Instinctivement nous nous dirigeâmes, calmes et souriants, ainsi que deux amis de la plus tendre enfance, vers les grands boulevards et, quelques instants après, nous étions installés dans la grande salle d'un café, au milieu d'un tas de gens devisant bruyamment devant des boissons ou des nourritures.

« Je laissai l'amphitryon dont j'étais l'hôte presque malgré moi s'arranger du menu. Il le fit avec un enjouement et une dextérité qui dénotaient chez lui la pratique savante.

« Pendant que nous mangions et parlions de choses banales, je le dévisageai à la dérobée afin de pénétrer le mystère qui me mettait ainsi et aussi inopinément en sa compagnie à côté d'un buisson d'écrevisses; de temps en temps un pli dur, le pli des gens

qui ont quelque préoccupation, se creusait sur son front, et c'est tout ce que je pouvais déduire de mon observation.

« Nous en étions au café lorsque, tout à coup, plantant son regard dans mes yeux, il me dit :

« — Vous allez me prêter un louis!

« — Vous prêter un louis, protestai-je.

« — Il faut que vous me prêtiez un louis! »

« Et ce disant, il avait le même ton amer que tout à l'heure pour me lancer son invitation à souper.

« Bon, me dis-je intérieurement, l'aventure est banale... J'ai affaire à un peu scrupuleux rastaquouère qui m'offre un festin à mes frais.

« Je m'exécutai pour ne pas provoquer un scandale.

« — Demain, à cette heure-ci et en ces lieux, reprit-il, je vous le rendrai... avec intérêt si vous y tenez. »

« J'allais avoir un haussement d'épaules dédaigneux et désintéressé, lorsque mes yeux s'écarquillèrent de surprise en le voyant faire un signe au garçon, et solder l'addition avec un billet de cent francs qu'il sortit de son portefeuille.

« — A demain, » me répéta-t-il, lorsque nous nous séparâmes.

« Désorienté, désenchanté de la conclusion idiote de l'aventure, je me

SON APPRENTISSAGE — (Suite et fin)

A TOUT BIEN CONSIDÉRER



Le père (en furie).—Quoi ! la fille de Rosenheim, marchand d'habits en gros, marier un chrétien !!!

La fille.—Mais, papa, il est inspecteur de la compagnie d'assurance où tu as placé le risque de ton établissement...

Le père (afflictive).—Prends-le pour époux, chère enfant. Tu es la sagesse même. Je n'ai rien à te refuser.

mis à errer sur le boulevard comme quelqu'un qui vient de perdre subitement la notion de sa route et la direction de son esprit. Je me dirigeai sans enthousiasme vers ma maison ; en chemin l'idée me vint d'aller faire un tour au cercle dont j'étais membre et où je n'avais pénétré qu'une seule fois.

« La première personne que j'aperçus en entrant dans la salle de jeu, comme dans les comédies bien faites, fut mon jeune homme qui tenait une banque.

« — Neuf ! » proclamait-il.

« Et le croupier ramassa pour lui toutes les mises qui étaient sur le tapis.

« Il jouissait de cette chance que les joueurs appellent une « veine insolente » et cela aggrava son cas dans mon esprit car, maintenant, je me le représentais non seulement comme un rastaquouère, mais encore comme un grec.

« Tout attentionné à sa « banque », le singulier personnage ne me remarqua point et je pus quitter le cercle discrètement, sans lui adresser la parole, néanmoins ébahi.

« Le lendemain soir, poussé autant par le désir de réintégrer le louis dans le gousset d'où je l'avais sorti que par la curiosité de voir la contenance de mon emprunteur, je me rendis au café où nous devions nous retrouver.

« Une agréable surprise, je le confesse, m'y attendait. Le jeune homme, entre deux fort jolies femmes, était installé à notre table de la veille dont le couvert parmi les fleurs était prêt.

« — Combien j'ai à vous remercier et à vous faire des excuses, » me dit-il spontanément en me tendant la main.

« Puis, il nous présenta.

« — Deux dames de mes amies... des amies véritables... amies sincères des jours de splendeur... Monsieur, un ami de fraîche date, mais qui m'a rendu un grand service.

« — Oh ! fis-je un peu gêné.

« — Oui, oui, un grand service... A propos, vous faites donc partie du cercle ?

« — Tiens, vous m'avez vu ?

« — Assurément... Je ne vous ai point parlé de peur de couper ma veine... Mais il faut que je vous explique... Je suis un honnête jeune homme dont la famille a des quartiers de noble maison et des maisons dans tous les quartiers et qui n'a qu'une passion : le jeu !... Or, depuis quelque temps, j'étais poursuivi par une guigne noire, je perdais tout ce que je voulais, je m'endettais à plaisir... Désespéré, je résolus de conjurer le sort. Vous n'ignorez pas que dans tout véritable joueur il y a un superstitieux qui sommeille. Voici donc ce que je décidai hier : demain soir, vendredi, vers minuit, j'irai dans une rue déserte, la rue Chauchat par exemple, je laisserai passer douze personnes et j'emprunterai bon gré mal gré à la treizième un louis ; ce sera ma première mise, à l'exclusion de toute autre monnaie m'appartenant, et celle qui devra faire venir tout l'argent que je veux gagner...

« Eh bien ! monsieur, comment voulez-vous que je ne continue pas à être superstitieux ! Votre louis, le louis fatidique, m'a permis de raffer tout le tapis plusieurs fois... Aussi le gardé-je comme un fétiche... vous proposant l'association de moitié, sans bourse délier de votre part, dans la prochaine banque que je tiellerai... à cette seule condition que vous ne révélez pas la manière dont je me suis procuré le louis étalon... non pas que je craigne la critique, mais bien pour qu'on ne me prenne pas mon truc... »

« J'acceptai et promis.

« Nous soupâmes et fîmes les et cetera jusqu'au matin fort gaiement.

« La plus franche cordialité s'était établie entre nous, à ce point que je lui proposai d'être l'un des témoins de mon mariage. EDMOND CHAR.

L'esprit n'est qu'un luxe, c'est le cœur qui est le nécessaire. R. BAZIN.

HISTOIRE VRAIE

Mme XXX donnait dernièrement un grand dîner intime à ses nombreux amis : cette cérémonie n'était pas sans l'inquiéter un peu, car elle craignait de la part de son personnel *campagnard* quelque bévue ou maladresse.

Elle avait, la veille, fait quantité de recommandations à son domestique Baptiste, particulièrement sur la façon d'offrir les vins. Il devait s'approcher de chaque convive et dire doucement : *Méloc, St Emilion*, de façon à ce que chacun pût demander le cru de son choix.

Baptiste avait affirmé à Mme XXX qu'il avait parfaitement compris et que ses instructions seraient scrupuleusement suivies.

Au moment de servir les capiteux bordelais, Baptiste, majestueux, s'avance et d'une voix assurée annonce : *Médiocre, C'est humiliant*. A cette appellation étrange, chaque invité de rire et de le remercier, ne se souciant pas de goûter à un vin si peu apprécié du serviteur.

Quand il eut fait le tour de la table, personne n'avait fait son choix : voyant tout le monde sourire, Mme XXX se douta bien un peu que Baptiste venait de faire quelque gaffe, mais elle n'osa pas insister, de sorte qu'aujourd'hui encore elle se demande pourquoi ses invités ont ri et pourquoi ils n'ont pas touché à son vin.

Baptiste non plus n'y a rien compris et ne saura jamais le lui expliquer.

BANG !

M. Latouche.—Ne pensez-vous pas, Mlle Phéline, qu'il est bientôt temps de vous marier ! Si vous n'y prenez garde, vous vous trouverez, un de ces bons matins, dans l'arrière garde.

Mlle Phéline.—Oh ! je ne suis pas pressé. Si j'étais aussi facile à satisfaire que l'a été votre femme, il y a belle lurette que je serais mariée.

BONNE AUTORITÉ

Bob.—On dit que toutes les maisons de gambling du quartier sont de nouveau ouvertes ?

Joe. Je n'en crois rien.

Bob.—Je tiens la nouvelle du chef de police lui-même.

AUX ASSISES

Le juge.—Comment vous y êtes-vous pris pour forcer les meubles de cet appartement d'une manière aussi raffinée ?

Le cambrioleur.—J'avais vous dire, Votre Honneur, le procédé est décrit tout au long dans un journal du soir.

ENTRE MÉDECINS

Le premier.—Eh bien, oui, je puis me féliciter de n'avoir jamais perdu un patient...

Le deuxième.—Vous ne me dites pas qu'aucun n'a guéri !

LES AFFAIRES

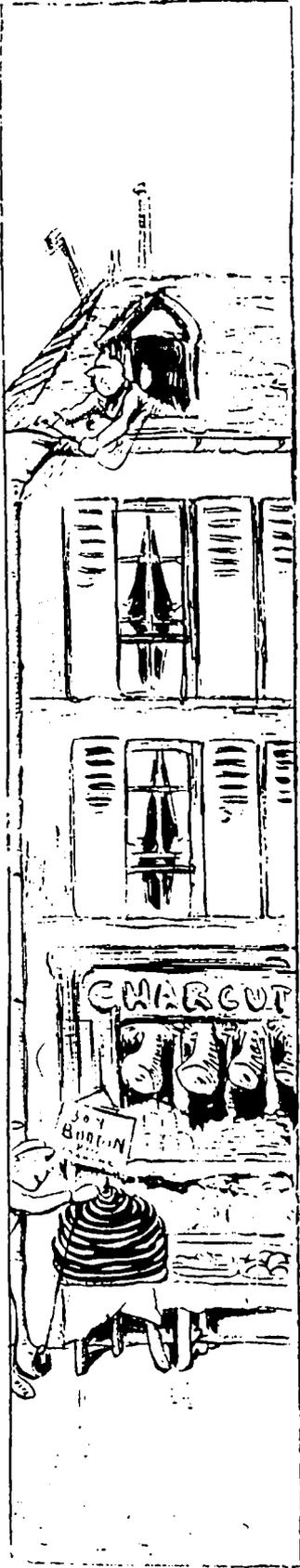


—Quand je lui ai raconté comment j'avais roulé les Mathieu, il m'a dit : « A la bonne heure ! Vous, au moins, vous êtes un homme intelligent ! »

CHRONIQUE

On néglige beaucoup, de notre temps, l'art de la conversation. Dans les réunions publiques, dit à ce sujet la *Revue Algérienne*, comme dans les salons, il semble qu'on n'éprouve plus ce doux besoin de s'entretenir, de s'épancher en quelque sorte librement et avec urbanité sur l'un des mille sujets que le hasard fournit, qui

MOYEN PRATIQUE



Demeurer dans la maison et au-dessus de la boutique d'un charcutier. Faire descendre par la gouttière une ficelle au bout de laquelle se trouve un hameçon...

préoccupent cependant notre esprit, mais que l'on n'ose aborder qu'en petit comité.

Dans les milieux peu polisés, la conversation n'est pas soumise aux règles du goût et de la bienséance. La banalité en ôte tout l'attrait : il arrive même qu'à la grâce des expressions et à l'élégance des termes est substituée la grossièreté du langage ; on peut ajouter enfin à cela l'exaltation de ces caractères vifs et frondeurs, de ces esprits

DE SE PROCURER DU BON BOUDIN



...qu'un ami complice ou complaisant amarre solidement au boudin. De votre fenêtre, tirer délicatement la ficelle : le boudin suivra docilement le même chemin...

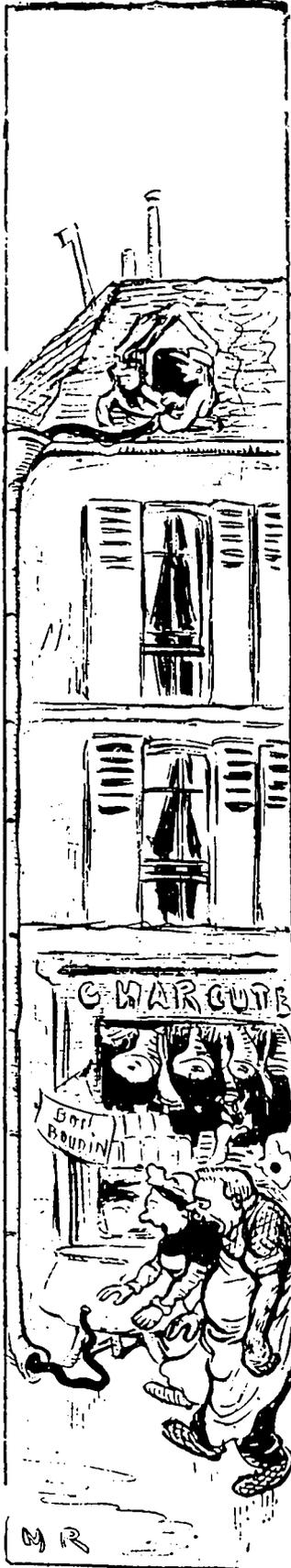
pédants mais étroits qui pérorent dans un *pompeux galimatias* ne sachant ni se faire comprendre ni écouter, tellement leur imagination est flottante et leur morgue insupportable. Dans ces conditions, tout entretien familier ne tarde pas à s'envenimer, pour dégénérer bientôt en discussion orageuse. Les injures y remplacent parfois les idées et les arguments ; aussi, en résulte-t-il que bien des personnes n'osent entamer une conversation sérieuse et suivie, ou y prendre part, de crainte de blesser les opinions intransigeantes, inflexibles.

Dans d'autres milieux où l'on risque de trouver plus de courtoisie, des manières plus affinées, un langage plus correct, plus souple, plus harmonieux, des intelligences plus euvrtes et plus profondes, il arrive que les sujets qu'on y soulève ont un tel caractère de puérilité que la conversation y perd de son intérêt et de son charme, elle finit par être languissante, énervante au plus haut degré.

Les vaniteux et les malins, doués d'une intelligence médiocre, mais servis par une loquacité qui déconcerte, par une faconde qui étourdit, discourent à tort et à travers, critiquent, médisent, sans retenue ni mesure ; d'autres, plus avisés, tiennent une réserve que leur raison dicte, mais que l'on suppose être de commande. C'est seulement vers la fin que les plus timorés esprits supérieurs quelquefois, se décident à entrer dans la lice, à placer leur faible mot, leur timide jugement.

On trouve enfin, dans l'un comme dans l'autre de ces milieux, de beaux parleurs, infatués, suffisants, qui, sur un ton insinuant, mielleux censurent les absents avec astuce et malice, alors que s'ils avaient en face ces mêmes absents, ils ne tariraient point en basses adulations. Procédés hypocrites, qui ne sont pas du goût de tout le monde, de ceux qui veulent que la conversation soit empreinte de sincérité et de naturel.

A BON MARCHÉ



...et vous aurez ainsi du boudin excellent et à très bon marché.

D'où vient donc qu'il en soit ainsi dans notre société actuelle, — car nous ne croyons malheureusement pas avoir trop exagéré, en peignant de couleurs si noires le tableau de notre humaine nature ? Et quel intérêt y aurait-il à ce que l'art de la conversation fût cultivé à nouveau ?

Tout d'abord, il faut reconnaître que, depuis quelques années, la politique joue un grand rôle, qu'elle préoccupe d'une façon passionnée le grand nombre de citoyens, éclairés ou non. Des partis se sont formés, dans les campagnes aussi bien que dans les villes, chacun d'eux croit posséder la véritable panacée sociale et met bravement en doute, sinon en suspicion, les idées de celui qui se range sous la bannière du parti adverse, c'est-à-dire du parti qui a d'autres opinions, d'autres vues, d'autres exigences.

Est il besoin de rappeler ici-même ce que, généralement, il est facile de remarquer dans les diverses réunions électorales ; où les candidats ont peine à développer leurs programmes, au milieu d'énergumènes qui crient, qui vocifèrent pour applaudir ou conspuer ? Telles sont, hélas ! en cette fin de siècle, les mœurs de beaucoup de citoyens qui, non seulement ne veulent pas se laisser convaincre par leurs adversaires politiques, mais encore ne savent ou ne daignent point respecter une opinion contraire, toute loyale, désintéressée et honnête qu'elle soit.

KODAK.

UN SIGNALEMENT LUMINEUX

Mme XXX a depuis peu à son service une jeune campagnarde très naïve.

Celle-ci lui apprend qu'une dame de ses amies est venue en son absence pour la voir.

- Elle n'a pas dit son nom ?
- Non, madame.
- Comment est-elle mise ?
- Très proprement !

BON A SAVOIR

Une maîtresse de maison dont l'embonpoint confine à l'obésité vient d'ouvrir le bal avec un mince et fluet cavalier.

— Vous voyez, minaude-t-elle, je me mets en quatre pour donner à mes invités le signal de l'entrain.

Le jeune homme, encore tout haletant de l'effort accompli, à part :

— Elle se met en quatre, c'est bon à savoir ; à l'avenir je ne ferai danser qu'un quartier à la fois !

LOIN DU DANGER

Un aide de camp du duc de Cambridge qui désirait de l'avancement s'adressa à l'ancien généralissime des armées anglaises en lui faisant valoir ses longues années de service.

— Où sont tes blessures ? dit le général. Ce sont là les meilleures titres. Peux-tu m'en montrer ?

— Comment aurais-je été blessé, mon général ? répondit l'aide de camp. Les jours de bataille, je ne vous ai jamais quitté.

PAS ENCORE DÉCIDÉ



La vieille dame. — Est-ce un garçon ou une fille ?
La fillette. — J'peux pas dire, on lui a pas encore donné un nom.

COURRIER FEMININ

Les boîtes en fer-blanc servant à renfermer les biscuits, les gâteaux, les bonbons, les friandises de toutes sortes, se trouvent actuellement en nombre incalculable dans une foule de ménages. On en a de toutes les formes de toutes les dimensions, rondes, carrées, rectangulaires, affectant la forme de flacon, de seau, de tasse. Elles servent, bien frottées au blanc d'Espagne, à la décoration des planches de cuisine : mais lorsqu'on a l'habitude, surtout à la campagne ou dans les petites villes, de faire venir des provisions de loin et de les acheter en grande quantité, renfermées dans des boîtes de fer-blanc, on finit par ne plus savoir comment les employer.

Voici un procédé simple et facile qui servira à utiliser les boîtes de fer-blanc que nous possédons. On choisira de préférence des récipients affectant une forme un peu plus artistique que le simple cube de fer-blanc ; on pourrait au besoin, si on le désirait, la faire légèrement modifier par un ferblantier.

Supposons que nous ayons un large flacon servant à contenir du thé. On nettoie soigneusement l'intérieur, puis on passe à l'extérieur un fond marron ou noir. Les couleurs sont les mêmes que celles employées pour les laques de Chine. Lorsque cette couche est sèche vous la passez très légèrement au papier de verre, en ayant soin de ne pas pousser trop loin le travail, de crainte de mettre à nu le fond. Lorsque cette première couche est bien sèche, on y passe une seconde couche de vernis Flating, puis on procède à la décoration. On trace avec la sanguine le dessin que l'on veut établir, puis, à l'aide d'un mélange coloré en jaune, on repasse ces traits au pinceau. Il ne reste plus qu'à procéder à la décoration avec les ors en poudre ou en feuille.

On obtient ainsi un très joli récipient d'un effet très artistique qui a sa place dans tous les buffets, même les plus élégants.

On comprend qu'en procédant de la sorte, on pourra varier les effets à l'infini et obtenir une foule d'objets très jolis et très nouveaux.

Cache-pot en zinc. Très facile à se procurer. Il suffit d'acheter chez un ferblantier une feuille carrée de zinc que l'on façonne de façon à obtenir une sorte de récipient dont les coins carrés retombent légèrement de côté. Ces coins sont dorés à l'aide d'un adhésif. On peut serrer le cache-pot ainsi chiffonné par une cordelière en or, une dentelle argentée, un ruban de soie argenté.

Comment argenter les rubans de soie. C'est un petit travail très actuel, très à la mode, qui sert à décorer un signet, un éventail, un nœud, une ceinture, un ruban retenant une draperie quelconque.

À l'aide d'une plume neuve ou d'un pinceau, on dessine à l'encre le sujet que l'on désire reproduire. Ce sujet, c'est une devise, une petite légende, un emblème, une image quelconque. L'encre dont on se sert est une dissolution de nitrate d'argent à laquelle on ajoute un peu de gomme pour la rendre moins liquide.

Quelques minutes après avoir tracé le dessin, on place le ruban à l'endroit dessiné, au-dessus d'un vase dans lequel se trouve un mélange de zinc, d'eau, d'acide sulfurique. L'argent adhère ainsi fortement à l'étoffe et l'effet est très joli.

Manière de dorer ou d'argenter les dentelles et les tulles. Rien de plus joli que ce travail, rien de plus joli et de plus délicat que les effets nouveaux qu'on en obtient ! On peut imiter ainsi les objets les plus fins, les plus travaillés, rappelant les délicieux bibelots du XVIII^e siècle et les objets en filigrane confectionnés en Espagne et au Portugal. On en confectionne des baguiers, des paniers, des vide-poches, des objets d'étagère

très fantaisistes ; des fleurs, des corbeilles de toutes formes et de toutes sortes.

Supposons que vous vouliez construire un petit baguier de forme arrondie ; vous prenez un morceau de tulle de la dimension à peu près voulue que vous arrondissez au bord, suivant la forme voulue ; tout autour vous cousez une dentelle imitation Malines ou Valenciennes ; puis, pour donner de la consistance à votre travail, vous le plongez dans une solution d'eau gélatinée. Le tulle et la dentelle s'empesent fortement et ont assez de résistance pour que vous leur donniez la disposition cherchée.

Lorsqu'on n'est pas assez sûr de son adresse en modelage, on peut poser la tulle et la dentelle sur une petite carcasse en fer galvanisé à l'aide de quelques points. Le panier sera plus solide, mais moins léger. On argente le fond de la dentelle, on dore les fleurs et les feuilles. Pour cela on se sert de métal adhésif que l'on trouve chez tous les marchands de vernis et de couleurs.

Lorsqu'on veut confectionner une anse, on arrondit un fil de fer galvanisé que l'on fixe aux deux côtés du panier. Puis on prend deux morceaux de dentelle que l'on encolle, puis que l'on dore. Pour cela, avoir soin d'étendre soigneusement les morceaux de dentelle sur une planche et les enduire fortement. On fronce ensuite les deux dentelles en les réunissant toutes les deux par le pied et on les fixe par quelques points à l'anse en fil de fer. Avant qu'elle ne soit sèche, on la tuyaute, on la modèle de façon à lui imprimer des ondulations qu'elle conservera en séchant.

Ce procédé sert non seulement à composer de petits bibelots mignons, mais on peut encore l'employer pour décorer des vases, des objets de plus grandes dimensions.

XXX.

SON OBJECTION

— C'est là le fiancé que vous m'avez choisi, mon père !... Il est passablement ridicule et Juif par-dessus le marché... Je n'en veux pas !

— Allons, Armandine, il faut être raisonnable ; il est Juif, c'est vrai, NÉANMOINS il n'est pas mal...

— Il me plairait, NEZ EN MOINS, comme vous dites, mon père. Malheureusement, tel quel, il ne me plaît pas.

PAS DE PERTE

Un monsieur entre chez un pharmacien, commande un médicament qui coûte un dollar, le reçoit et s'enfuit après avoir déposé dix cents sur le comptoir. L'élève veut courir après.

— Bah ! dit le pharmacien, laissez-le, je gagne encore un sou.

GATIENNERIE

Ayant à accomplir un long voyage, M. Gatien fait l'acquisition d'un zèbre. Ses amis s'en étonnent.

— Vous ne comprenez donc pas ? s'exclame M. Pautrol ; le zèbre, étant rayé, porte très loin !...

REPORTAGE FIN-DE-SIÈCLE

À la suite d'un accident de chemin de fer.

L'inspecteur chargé de rédiger le rapport d'usage s'exprime ainsi au sujet d'une des victimes :

« M. X... de tel pays, nombreuses blessures à la tête ; on espère cependant que l'amputation ne sera pas nécessaire. »

GÉNÉREUX



Elle. — Non, je ne puis vous épouser. Je suis coléreuse, extravagante en tout et je n'ai pas d'argent.

Le révérend Mc Gibbins. — Alors permettez-moi de dire une courte prière à l'intention de celui qui vous épousera.

LE MAXIMUM DE LA GÉNÉROSITÉ



L'Indien. — Le Visage-Blanc m'a sauvé la vie en tuant l'ours. Je n'ai pas d'argent pour le récompenser. Qu'il prenne ma squaw comme marque de reconnaissance.

TOMBES ET BERCEAUX

I

Père, c'était ton vœu : fleur au bout de sa course,
Tu voulais remonter, pour un jour, vers ta source :
Avec une chère blanche, d'un cœur tout filial,
Revoir et me montrer le toit familial,
La fenêtre en ogive où passa la lumière
Qui tint sur ton berceau sa pose la première,
Et dont le trèfle à jour, tout rempli de soleil,
De ses lobes de flamme encadrait ton réveil,
L'être immense et béant dans la muraille épaisse,
Vestige d'un logis de prieur ou d'abbesse :
Des lointains souvenirs évoquant pieux,
Tu voulais me conduire aux tombes des aïeux,
Tombes dont une croix seule a marqué la place,
Les chercher, sans peut-être en retrouver la trace,
Me dire au moins : "C'est là !" pour que je passe, un jour,
A mon fils tout aimé le redire à mon tour,
Et que lui-même pût — jure d'incertaine aurore !
Le redire à ses fils, en le nommant encore...

II

Père, c'était ton vœu ! — Que sont les vœux humains !
L'ange, à peine apparu, s'est enfui de nos mains.
Qui sait tout ce qu'enferme une petite tombe ?
Le passé, l'avenir, tout à la fois y tombe !
Tant de rêves sont là qu'on ne peut ressaisir !
C'est le gouffre où l'on tend : c'est l'espoir, le désir !
Les tombes des aïeux proclament : "Sachez vivre !" —
Mais eux, les chers petits, disent : "Il faut nous suivre !" —
Etant habitués qu'on soutienne leurs pas,
Et, le jour et la nuit, qu'on ne les quitte pas,
Ils réclament : parents, nous entendons leurs plaintes,
Qui semblent accuser nos tendresses éteintes !
Et tu les entendis, n'est-ce pas, pauvre aïeul ?
Et tu ne voulus pas qu'il restât longtemps seul.
Tu ne me parlas plus de la demeure arrienne :
Quelle tombe, à présent, l'importait, hors la sienne ?
Et tu l'y rejoignis ! Tu ne m'as pas montré
La fenêtre en ogive et son trèfle ajouré !

LUCIEN PATÉ.

L'Épopée de l'Impériale

L'énorme voiture du tramway se mettait en route. Une petite femme maigre et sèche, traînant un moutard après elle, rejoignit à la course le véhicule et y monta, quand le conducteur eut consenti à faire stopper. Essoufflée et mécontente, elle dit, après que sa progéniture fut arrimé sur la plate-forme :

— Ça vous amuse, hein, espèce d'enflé, de faire courir le monde ?

— "Enflé", dans le répertoire parisien, est une insulte grave. "Bouffi" e t à peine plus difficile à supporter. Le conducteur précisément était petit et gros ; il en résulta quelque hilarité parmi les spectateurs ; le personnage injurié répondit, rouge de colère sous l'airout :

— Si j'suis enflé, vous n'êtes guère, vous ! Et, si j'aurais su que vous étiez tellement bien élevée, pour sûr vous auriez couru longtemps... princesse !

D'une main rageuse, il somma deux voyageurs à l'impériale, tandis que la mère et l'enfant gravissaient l'escalier et prénaient une place, le petit bonhomme assis sur les genoux maternels, ses jambes déjà longues caressant les mollets du voisin.

Après qu'on eut passé au "bureau", le conducteur vint faire sa collecte "en l'air". Quand ils furent en face l'un de l'autre, la "princesse" et "l'enflé" croisèrent un regard qui en disait long sur leurs sentiments réciproques : mais il gardèrent le silence. Du bout des doigts elle tendit trois sous.

— Ah ! ben, non ! s'écria le conducteur, entrevoyant sa revanche. Vous n'allez pas nous dire que vot' gosse n'a que quatre ans ?

— Mais j'vous l'dis, au contraire, fit la voyageuse avec tout son sang-froid.

— Moi j'vous dis qu'il en a au moins sept. Vous n'pouvez pas l'garder sur vos genoux. C'est quinze centim's en plus qu'il me faut.

— Jamais d'la vie ! répondit la "princesse".

"L'enflé" devenu cramoisi, voyant surgir une autre affaire, hésitait sur la ligne à suivre. En ce moment, la voiture s'arrêta : quelqu'un de l'intérieur, avait tiré le cordon et mettait pied à terre. Le conducteur descendit pour voir ce qui se passait dans les régions inférieures : puis, conservant sa voiture dans l'immobilité, il remonta vers la "princesse".

— Alors, si vous n'voulez pas payer, il faut descendre, ordonna-t-il.

— J'ai payé, fit la voyageuse. Mes trois sous sont dans vot' sac.

— Mais vot' petit n'a pas payé. C'est lui que j'vas faire descendre.

— Essayez donc un peu ! répondit "la princesse", avec un beau calme.

La voiture était toujours immobile. Un concert de plaintes s'éleva. Le Parisien attend vingt minutes au bureau sans protester ; mais, une fois parti, vingt secondes de retard l'exaspèrent. Le conducteur fit comme certain ministre : il fléchit devant l'opinion.

— Vous vous arrangerez avec le contrôleur, grommela-t-il.

Et la voiture repartit.

Au bureau, le contrôleur pointa les correspondances, compta "les montants", vérifia les coups de timbre ; puis il se dirigea vers une autre voiture qui attendait ses services. "L'enflé" le rappela pour lui exposer le casus belli et, n'ayant pas été compris d'abord, fit une seconde narration beaucoup moins claire. Cependant le contrôleur comprit et, faisant le tour de la voiture, se planta sur le trottoir en face de la "princesse" qu'il somma de descendre.

— J'ai payé ma place répondit-elle.

— C'est-il vrai qu'elle a payé sa place ? demanda le contrôleur.

— Oui, répondit "l'enflé".

— Eh ben ! alors ? ...

— Mais elle a un enfant sur ses genoux qu'a plus d'quatre ans. E ne veut pas payer, e ne veut pas descendre : elle s'obstine.

Le contrôleur monta sur l'impériale ; un concert d'imprécations s'éleva des deux voitures ; une troisième s'arrêta entravant la circulation. Toujours aussi calme, la "princesse" discutait son litige avec le contrôleur.

— Quel âge as-tu ? demanda-t-il à l'enfant.

Un doigt dans la narine, le marmot, bien

stylé, répondit avec un aplomb superbe :

— Trois ans et demi.

L'auditoire aérien éclata de rire : le contrôleur descendit, vexé.

— Allez chercher un "gardien", commanda-t-il au conducteur.

UN CONNAISSEUR



— Il est bon, ce vin-là, et c'est le même que tu donnes à tes maîtres ?

— Mais oui, tout au plus si je le baptise légèrement.

— Mazette ! ces geus-là peuvent se vanter d'avoir de bons domestiques.

IL EST DU MÉTIER



—Pour arriver à quelque chose dans notre métier il faut jouer des pieds et des mains.
—Qu'est-ce que vous êtes ?
—Organiste.

En attendant les renforts, il expédia les deux autres voitures en souffrance. "L'enflé" cherchait la police, il ne la trouvait pas ; cinq longues minutes se passèrent. Quelques voyageurs, qui n'avaient pas encore payé leur place, évacuèrent subrepticement le tramway, ce qui causa une perte de quatre-vingt-dix centimes au conducteur quand il rendit ses comptes, le soir de ce jour funeste.

Un gardien de la paix apparut au loin, escorté de "l'enflé" qui, plus rouge que jamais, gesticulait d'une main avec son képi, tandis que, de l'autre, il promenait sur son front chauve un mouchoir à carreaux "pas salissant", mais sale tout de même.

Lorsque l'agent fut au pied du rempart, c'est-à-dire de l'impériale, tout le monde se tut, même les cent personnes qui s'étaient groupées sur le trottoir. On sentait l'approche du drame. Après une première sommation *de plano*, le représentant de la force publique monta à l'assaut, cérasa les pieds d'une demi-douzaine de personnes, et prit contact avec l'ennemi. Alors, pour la troisième fois, mais plus longuement, — un sergent de ville n'est jamais pressé, — la procédure commença. L'enfant répéta qu'il avait trois ans et demi, sur quoi l'agent le traita de "jeune simulateur".

Cette qualification, inintelligible pour la plupart des auditeurs, fut, par cela même, considérée comme odieuse ; la mère devint sympathique. Lorsqu'elle s'écria, toute vibrante : "Vous n'avez pas le droit d'insulter cet enfant !" des murmures d'approbation se firent entendre.

—C'est pas tout ça : je vous requiers de descendre, fit l'Autorité.

—Jamais d'la vie ! répéta "la princesse".

—Madame, je serai obligé de vous contraindre par la force.

La voyageuse, ne fit pas un mouvement, ne dit pas une parole ; mais ses yeux lançaient des flammes.

—Vous ne voulez pas descendre ?

—Non, je suis dans mon droit.

—C'est bien entendu que v'n'v'lez pas descendre ?

—Non !

—... pas descendre ?

—Non !

Le gardien de la paix leva les bras ; on crut que les serres de la justice allaient s'abattre sur les épaules de l'obstinée. Mais ce geste s'adressait aux Cieux, pour les prendre à témoin que toutes les tentatives de conciliation étaient demeurées vaines.

L'agent descendit.

—Madame, fit un homme déjà mûr, vous avez tort de ne pas obtempérer. Il va chercher un camarade, et vous coucherez au poste.

—Les sergents ne me font pas peur, déclara "la princesse" sans trembler.

Des trottoirs, des fenêtres, du sommet de l'impériale, tout le monde suivait avec angoisse les mouvements du gardien de la paix. Quand il eut pris terre, il fit un signe à "l'enflé" qui s'approcha.

—Combien q'vous doit cite dame ? interrogea t-il.

—Trois sous.

—Eh bien ! mon garçon, — il mit la main dans sa poche, — les voilà vos trois sous. Et maintenant, filez !

LÉON DE TINSEAU.

DANS UNE AUTRE CHAMBRE

Sir XXX (réemment siré).—Le patron est-il ici ?

Le garçon.—Oui, monsieur. Veuillez prendre un siège.

Sir XXX (qui n'aime pas à attendre).—Sais-tu à qui tu parles ? Je suis sir XXX...

Le garçon.—Alors... prenez deux sièges.

DANS CES CONDITIONS

M. Boursicot.—Enfin, on peut vivre avec vingt sous par jour !

M. Maigrot.—Ça se dit... quand on a, comme vous, \$2.000 de rente !

LES HEROS D'INTÉRIEUR

Durant.—Est-ce vrai ce qu'on m'a dit, que tu n'es pas heureux dans ton ménage, que ta femme te maltraite ?

Dubois.—Mais non ! ma femme est aux petits soins pour moi, elle me repasse mon linge, bat mes vêtements.

Durant.—Ah ! elle bat tes vêtements ?

Dubois.—Mais oui, et avec tant d'empressement qu'elle n'attend même pas toujours pour cela que je les aie ôtés.

PAS POSSIBLE

Mme Laflamme.—Je viens de lire un article sur l'électricité et à ce qu'il paraît nous pourrions bientôt nous procurer tout ce qu'il nous faut rien qu'en touchant un bouton. Que dis-tu de ça, mon chéri ?

M. Laflamme.—Je dis, bonbonne, que cela ne profitera guère.

Mme Laflamme.—Pourquoi pas, monsieur ?

M. Laflamme.—Tout doux ! ma chère, parce que tu ne te décideras jamais à toucher à un bouton. Regarde plutôt mes chemises !

ÉGOÏSME

Gatien.—Il y a des gens qui ne sont jamais content. Ainsi ma femme voulait absolument aller voir jouer la pièce *Machin et Machine*, hier soir.

Damien.—Et vous avez refusé ?

Gatien.—Certainement... Je l'ai déjà vu jouer deux fois.

UNE PRÉERVE

Mme Hir.—Je ne crois pas aux guérisons par l'imposition des mains.

Mme Dir.—Moi, j'y crois. J'ai guéri mon garçon de la manie des cigarettes de cette façon-là.

LE PREMIER MESSAGE

X.—Enfin on a pu établir une communication avec la planète Mars.

XX.—Quel a été le premier message envoyé aux gens de par là ?

X.—On leur a demandé s'ils avaient réussi à découvrir leur Pôle Nord, à eux.

OPINION DE TITINE

L'amoureuse.—Titine, penses-tu que je pourrais demander la main de ta sœur ?

Titine.—Je pense que vous feriez mieux de demander à la cuisinière, c'est elle qui mène toute la maisonnée.

POTINS SUR LES IMPÔTS

—Je soutiens que le seul impôt équitable est l'impôt sur le capital !

—Allons donc ! C'est l'impôt sur le revenu !

—Calmez-vous, messieurs, vous les aurez tous les deux !

x

—Du train où nous allons, nous arriverons à l'impôt progressif.

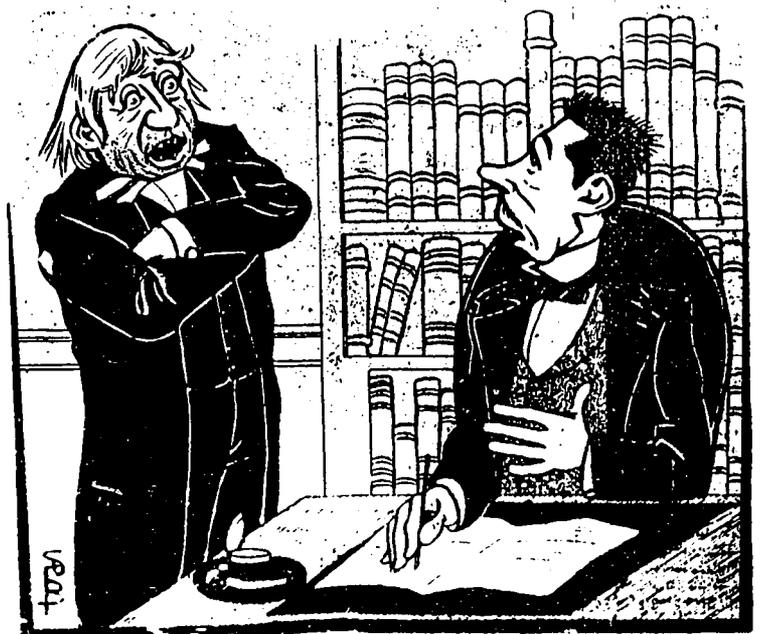
—Mais, cher monsieur, il l'est déjà, d'année en année, progressif !

x

—Enfin, expliquez-moi donc ce que c'est que l'impôt global.

—Mon cher ami, c'est un impôt qu'on veut nous faire avaler comme une pilule.

LOGIQUE



—C'est étonnant, ma parole ! j'ai deux secrétaires, et je n'en vois jamais qu'un ! vous.

—C'est vrai.

—Un seul peut me suffire. Je vous renvoie !

—Moi ?

—Oui, vous, je ne puis pas renvoyer l'autre puisqu'il n'est pas là.

UN TYPE OBLIGEANT



I

—Alors tu ne veux pas monter, petit misérable, il va falloir encore que je descende te chercher.



II

—Vous dérangez pas, la bourgeoise ! le v'là.

LE PREMIER FIACRE

Ceci se passait sous le règne de Louis XIII, à Paris, par une après-midi d'automne, à la porte du cloître du couvent des Augustins déchaussés, dit les *petits Pères* : les religieux venaient de terminer leur modeste dîner et entraient en récréation, tandis qu'un de leurs frères, du nom de Fiacre, distribuait la soupe aux pauvres qui, chaque jour, vivaient de leurs pieuses libéralités. Il n'y a rien de tel que les pauvres pour comprendre les besoins de leurs semblables et y compatir, et surtout les pauvres volontaires, tels que l'étaient et le sont encore les membres des ordres mendiants, qui ont rendu tant de services spirituels et même matériels à la société. Ainsi faisaient les Franciscains, les Carmes, les Augustins et bien d'autres familles monastiques dont la liste serait trop longue à relever ici.

Donc, le frère Fiacre, déjà réputé avec raison pour un saint personnage, faisait la distribution quotidienne de soupe à un certain nombre de pauvres, lorsqu'un homme, à l'aspect triste mais résigné, vêtu plus que modestement, se présenta et se tint debout en attendant que l'opération charitable fût terminée. Il était resté seul avec le frère, lorsque celui-ci, d'un ton affectueux, le reconnaissant :

—Eh bien ! Marcel, quoi de nouveau aujourd'hui ? Vous avez la mine quelque peu alligée, ce me semble. Qui vous chagrino ainsi ?

—C'est vrai, cher frère, soupira le brave homme, il vient de m'arriver un nouveau surcroît de souci pour l'avenir.

—Qu'est-ce donc ?

—Ma femme m'a donné un gros garçon.

—Et c'est cela qui vous allige ?

—J'ai déjà quatre enfants.

—Eh bien ! mon ami, il n'y a qu'une chose à faire tout d'abord... Achetez une cinquième cuillère et fiez-vous à Dieu qui n'abandonne jamais le siens.

Je ferai comme vous dites ; mais c'est le travail qui me manque et le temps n'y est guère favorable.

—Je penserai à vous, n'en doutez pas, et je saisirai la première occasion qui se présentera... En tout cas, je crois pouvoir vous dire de revenir demain matin, car, aujourd'hui même, j'espère voir quelqu'un que j'intéresserai à votre sort.

—Que Dieu vous entende, mon cher frère !

—A demain !

—A demain !...

Et là dessus Marcel s'éloigna, non sans avoir fait à Dieu une fervente prière dans l'église du couvent qui, depuis, devint la source de tant de prodiges, sous le vocable de Notre-Dame des Victoires.

Le frère Fiacre était dès lors connu par sa sainteté qui n'avait d'égale que son humilité ; né d'une pieuse famille, il avait d'abord été ouvrier, puis, cédant à une irrésistible vocation, il était entré dans l'ordre des Augustins dont le couvent s'élevait depuis peu, non loin de la place des Victoires, à Paris, et avait été construit par les libéralités de la reine Anne d'Autriche. Le frère Fiacre était non seulement le consolateur des alligés,

mais encore la providence des pauvres et il en avait déjà secouru un grand nombre parmi lesquels il savait distinguer des aptitudes particulières que, grâce à ses nobles connaissances, il parvenait à caser d'une façon relativement heureuse.

Parmi ses protégés, on pouvait mettre au premier rang Marcel. Ce brave homme, après avoir servi dans les dragons et s'être vaillamment battu, avait été obligé de quitter le métier des armes à cause d'une assez grave blessure et s'occupait comme il pouvait. Il n'y avait pas encore, à cette époque, de maison de retraite, d'Hôtel des Invalides pour les soldats hors d'état de continuer la carrière militaire, et Marcel, comme on vient de l'apprendre, avait cinq enfants (lourde charge !), à l'heure qu'il était.

—C'est bien, disait-il en achetant une cinquième cuillère de bois ; Dieu pourvoira au reste par les mérites du saint frère Fiacre. Allons ! jusqu'à demain, encore du courage.

Rentré dans le haut logis qu'il occupait avec sa famille, le brave homme raconta à sa compagne ses espérances, et la journée s'acheva dans des projets comme savent en faire les pauvres, qui s'attachent à la moindre lueur annonçant un changement dans leur sort.

A peine Marcel avait-il quitté le frère Fiacre qu'une visite d'importance vint solliciter un entretien sérieux avec ce pieux personnage ; c'était un des serviteurs de la reine qui faisait demander au couvent des Petits Pères des prières assidues pour obtenir du ciel une grâce signalée entre toutes : la naissance d'un Dauphin de France impatiemment attendue. De plus et surtout, la reine désirait que le frère Fiacre, chargé de son offrande, se rendit lui-même en pèlerinage en Brie et priât instamment l'illustre saint pour cet objet. Après s'être défendu très humblement d'un honneur dont il se jugeait indigne, le frère fut obligé de céder à la haute volonté de Sa Majesté, et il fut convenu que, dès le lendemain ou le surlendemain, au plus tard, il se mettrait en mesure d'exécuter les ordres de la souveraine.

L'envoyé royal parti, le frère Fiacre songea aux moyens de locomotion à prendre pour se transporter en Brie et faire la route qui, de Paris, conduisait au sanctuaire vénéré.

Une voiture bien solide attelée de deux chevaux et un conducteur de confiance lui était nécessaire à cet effet. Nous avons dit "un conducteur de confiance", car le frère devait emporter avec lui une offrande de haut prix, et les voleurs n'étaient que trop audacieux sur les grandes routes à cette époque, à la suite de terribles guerres.

Songer à Marcel fut l'affaire d'un instant, et quand le brave homme arriva le lendemain au couvent, les premières paroles que lui adressa le bon religieux furent celles-ci :

—Je crois que j'ai trouvé quelque chose pour vous.

—Ah ! merci, mon frère. Quoi que ce soit, j'accepte.

—Vous avez été cavalier, si j'ai bonne mémoire ?

—J'ai servi dans les dragons pendant trois ans ; mais je ne suis guère vaillant, à l'heure qu'il est.

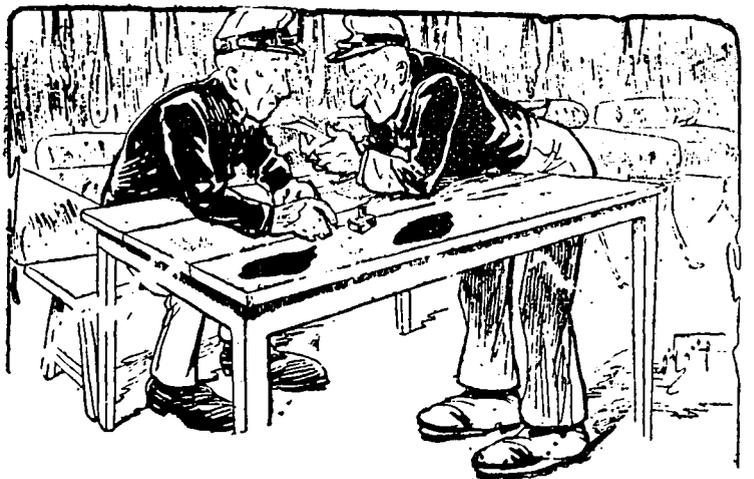
—Il ne s'agit pas de monter à cheval, mais de conduire une voiture et de diriger un modeste attelage à quelque distance de Paris.

—C'est différent ; j'ai été cocher et je n'ai pas tout-à-fait oublié le métier. Mais où trouver une voiture et des chevaux ?

—Rien de plus facile ; voici (et le frère traça quelques lignes sur un morceau de papier), et maintenant allez ici près, à l'entrée du faubourg Montmartre ; on vous confiera une voiture et deux chevaux, et demain matin, à la première heure, vous viendrez me prendre pour me conduire en Brie, non loin de Meaux, à l'ermitage de Saint-Fiacre.

—Il serait possible ! J'aurais le bonheur de vous avoir pour client...

UN CAS ÉPINEUX



—Tas mis deux à colonel... j'erois ben qu'y n'en faut qu'une...

—J'erois ben aussi... alors ?...

—Alors... faudrait en enlever une...

—Ben oui, mais... laquelle ?...

—Oui, laquelle ?...

ILLUSION



M. Goldstein. — Veux-tu bien me dire pourquoi tu te frottes ainsi les yeux ?
Le fils. — C'est pour voir ce vingt-cinq cents en double.

— Pauvre client, en vérité ; mais, on ne sait pas ce qui peut advenir, et ce petit voyage peut être pour vous le commencement d'un meilleur sort... Donc, à demain, sans faute, après la première messe !

— C'est dit.

Et Marcel, après avoir baisé la main du bon frère avant que celui-ci eût pu l'en empêcher, se rendit à l'adresse qui venait de lui être indiquée.

— Ah ! disait-il en se parlant à lui-même pendant le trajet du couvent à l'entrée du faubourg Montmartre, si je pouvais devenir cocher et gagner ma vie à conduire les bourgeois à la journée, voire à l'heure, que je serais heureux ! Un ancien cavalier est tout porté pour faire un cocher convenable. Allons, allons !

Venant de la part du frère Fiacre, le marché fut vite conclu entre le loueur et Marcel ; celui-ci, introduit sous un grand hangar, n'eut que l'embarras du choix entre divers véhicules d'une tournure et d'un confortable plus ou moins discutables. Il s'arrêta enfin à un coche, qui datait pour le moins du règne de Henri IV, le premier de nos rois qui eût une voiture ; encore en partageait-il la jouissance avec sa femme, chacun la prenant à son tour, et comme il n'y avait pas de lanternes dans les rues, ce coche en avait une suspendue sur une tringle de fer à un coin de l'impériale, à la gauche du conducteur. Cette lumière et le cliquetis que produisaient les membres disjoints faisaient voir et entendre de fort loin le véhicule en question, vénérable souvenir de carrosserie qui, aujourd'hui, serait la curiosité d'un musée tel que celui de l'hôtel de Cluny.

Marcel remarqua, et cela lui sembla de bon augure, que le loueur de voitures avait pour enseigne "l'image de saint Fiacre", sur une plaque de fer mobile et qui grinçait sur des gonds passablement rouillés.

Cependant le frère Fiacre enveloppait avec soin les présents que la reine lui avait fait remettre pour le sanctuaire du saint patron de la Brie. Le pieux voyage s'effectua dans les meilleures conditions, et, au retour, Marcel s'appretait à ramener la voiture chez le loueur, lorsqu'un visiteur qui survint dit au cocher de l'attendre et entra dans le couvent, à la suite du frère. Le visiteur avait, à plusieurs reprises, regardé Marcel dont la figure lui rappelait un souvenir assez vague, mais qui ne cessait cependant de l'obséder en quelque sorte pendant son entretien avec le saint religieux. Ce haut personnage, le maréchal de R..., venait recommander aux prières du frère Fiacre sa fille bien aimée, atteinte d'une maladie de langueur dont les médecins, même les plus habiles, n'auraient qu'une fatale issue.

Marcel, sur le siège du carrosse, rêvait de plus en plus à son avenir de prédilection et songeait quel bonheur ce serait pour lui s'il était possesseur d'une telle voiture et d'un bon cheval qui la trainât, et il s'abîmait dans ses espérances, sans s'apercevoir qu'il y avait plus d'une heure qu'il attendait, selon la recommandation qui lui en avait été faite.

Mais la providence s'occupait de lui et s'appretait à exaucer ses vœux, en y mettant le comble. Au moment où le maréchal de R... se levait pour prendre congé du frère :

— Mon révérend, lui dit-il, permettez-moi de vous demander un renseignement.

— Très volontiers, si je suis capable de vous le donner. De quoi s'agit-il ?

— De l'homme qui vient de vous ramener au couvent et dont il me semble que la figure ne m'est pas inconnue, sans que je puisse cependant me rappeler où je l'ai vue.

— Cet homme, un brave père de famille, excellent chrétien, très pauvre, s'appelle Marcel.

— Marcel !... Et...

— Et il a servi dans les dragons, où il s'est distingué.

— Dans les dragons, dites-vous ?

— Oui, monsieur le maréchal.

— Et vous a-t-il parlé de son colonel à cette époque ?

— Je n'en ai pas souvenir... Tout ce qui me revient à l'esprit, c'est qu'au combat des Ponts-de-Cé il eut le bonheur (c'est son expression) de sauver la vie à son colonel, en se jetant au devant de lui.

— C'est lui, c'est bien lui ! je l'avais reconnu, mais je n'étais pas entièrement certain.

— Blessé grièvement, il dut quitter brusquement le service et fut renvoyé dans son pays, du côté de Reims.

— Marcel m'a sauvé la vie, dit le maréchal... Ah ! mon frère, soyez assez bon pour faire venir ce brave homme, tandis qu'un de vos pauvres gardera la voiture.

— Voilà (se dit le frère en lui-même), les vœux de mon cher protégé bien vite exaucés, je suppose.

Marcel ne tarda pas à paraître...

— Camarade, lui dit, d'un ton cordial, le maréchal, me reconnaissez-vous ?

— Si je vous reconnais, mon colonel ! Pardon de ne l'avoir pas fait plus tôt ; mais, tout à l'heure, j'ai été si absorbé...

— C'est bien, interrompit le gentilhomme : le temps presse, vous allez me conduire à mon hôtel dans votre voiture, la mienne est en réparation. Je veux vous présenter à madame la maréchale et puis nous parlerons, de vous, de votre famille, de votre avenir à tous.

— Monsieur le maréchal ! exclama Marcel.

— Oui, camarade ; mais, c'est le colonel qui se souvient et veut payer sa dette.

Marcel pleurait de joie et il se jeta dans les bras du frère Fiacre qui, les yeux au ciel, exprimait à Dieu sa reconnaissance.

Cordialement accueilli à l'hôtel de son ancien chef, Marcel en reçut le don de la voiture et d'un cheval, et fut invité à revenir : le brave homme ne se sentait pas de joie.

— Je mettrai, dit-il, mon carrosse sous l'invocation de saint Fiacre qui me rappellera aussi le saint homme à qui je dois, après Dieu, d'avoir retrouvé mon colonel.

— Alors, vous êtes content, Marcel ?

— C'est mon bâton de maréchal que vous venez de me donner.

Telle fut l'origine du premier fiacre, dont l'intérieur, après la mort du bon religieux, fut orné par Marcel d'une estampe publiée alors et représentant le frère, mort en odeur de sainteté. D'où le nom de fiacre donné à cette voiture, bien perfectionnée depuis, mais dont la plupart des cochers ignorent l'histoire touchante et vénérable. CH. BARTHÉLEMY.

SURMENAGE

Le docteur (à madame). — Oh ! oh ! comme cette langue est chargée !...

Le mari (qui aimerait se coucher de bonne heure). — ... à bals, parbleu !

ENTRE BOHÉMES

La filasse. — Prête-moi dix sous ?

Benoit. — J'suis pas sûr de les revoir.

La filasse. — Ben alors, prête-moi vingt sous, j'ten rendrai dix tout de suite.

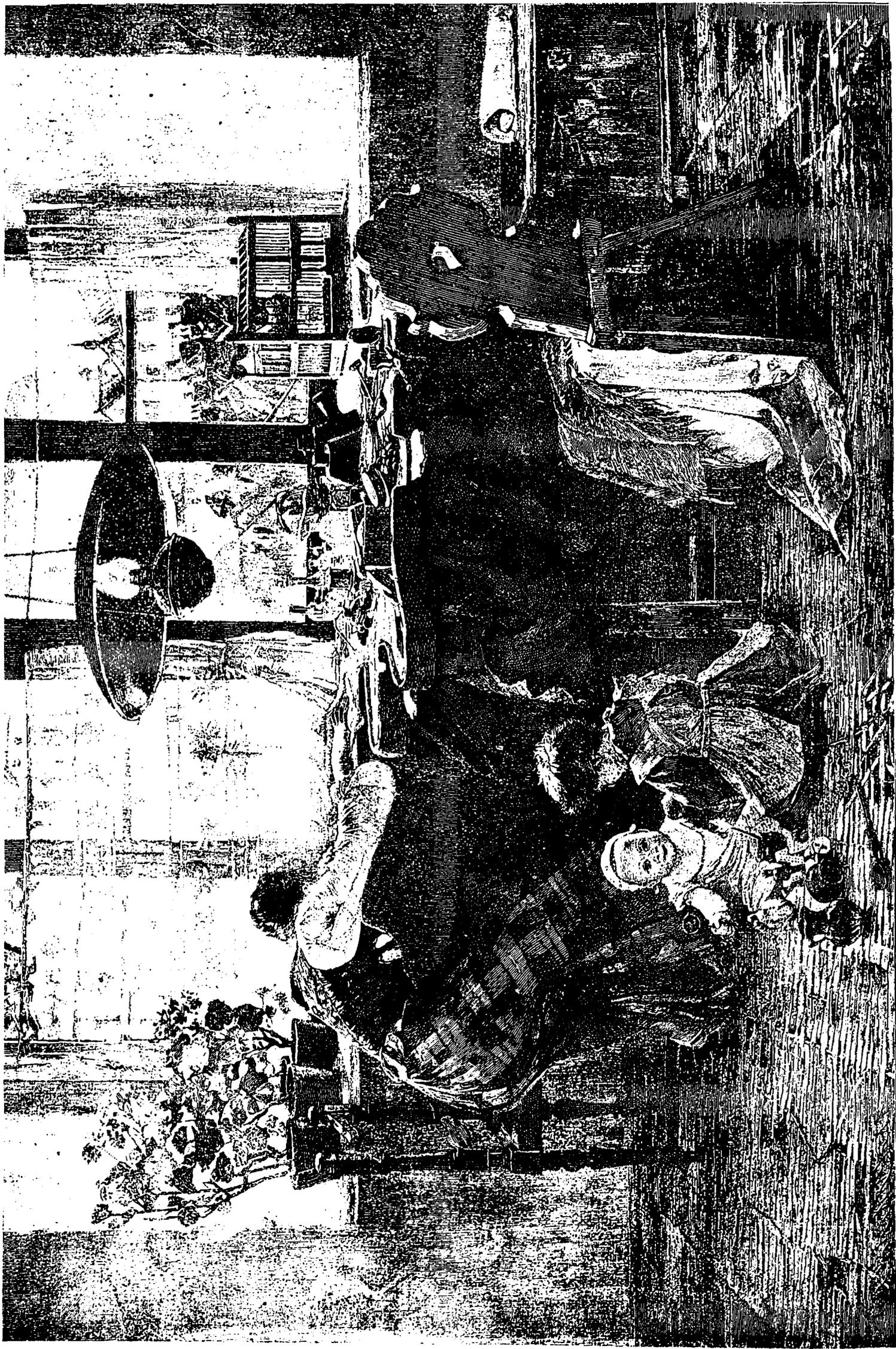
Benoit. — Comme ça, j'veux ben.

La liberté est comme la santé : on n'en sent tout le prix que lorsqu'on la perd. — M. VALROUR.

DEVINETTE



— Où est donc mon mari ?



LE DÉPART DE L'ÉPOUN.

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI", 21 AVRIL 1900 (1)

LA DAME BLANCHE

PREMIÈRE PARTIE

L'AMOUR DE MARIE

VI -- L'HOMME NOIR

(Suite)

— Pars donc tranquille et reviens de même... Si l'on visite la maison en ton absence, on ne trouvera là-haut qu'une pauvre fille trépassée et une bonne vieille priant la sainte Vierge pour le repos de son âme.

— A la bonne herbe... et vous vous en retournez ?

— Dans les domaines enchantés de la Dame Blanche... et ventre à terre, mordieu !

— Au revoir, maître !

— Bonne chance, toi !

La carriole partit grand train vers la côte encore lointaine... Quelques instants après, l'ombre néfaste du cavalier de la mort galopait aussi dans la nuit..

VII. — PETITE MÈRE

La douce Marie d'Avenel, au plus profond de son infortune gardait en elle des trésors d'amour et de pitié !...

Nous l'avons laissée au manoir de Melrose, dans sa gracieuse chambre nuptiale, — ignorante encore des nouveaux malheurs qui s'apprétaient à fondre sur elle, — et berçant maternellement la mignonnette, qu'un mystérieux et cruel hasard venait de jeter dans ses bras !

Qu'allait-elle faire de cette toute petite créature qui sembla lui implorer de son gentil sourire d'ange ?

— Pauvre Marguerite ! — murmura-t-elle l'âme brisée. — Quel monstre a pu concevoir la criminelle pensée de te placer entre mon beau chevalier et moi, pour ta perte et mon opprobre immérité ?... Tu devais être anéantie sous le choc ; mais ta sainte faiblesse te protégera, chère innocente... Qui es-tu ?... D'où viens-tu ?...

Et elle-même répondit à sa propre question :

— Tu es la pitié humaine sous sa forme la plus touchante et la plus exquise : celle d'un pauvre petit nouveau-né que l'on rejette... et tu viens de la part de Dieu... Oui !... Par notre bonne voisine, par la Dame Blanche, fidèle protectrice de la maison d'Avenel... enfant perdue... tu seras à moi, désormais, et je t'adopte !... Tu seras ma fille... la sœur de Julien... et nous t'aimerons comme un symbole d'innocence, de grâce et de paix, née dans le malheur et la tourmente... Puisse le ciel nous réunir dans sa bénédiction !...

Elle était à genoux... elle priait... elle pleurait !

Mais la noble dame, la châtelaine qu'elle était, reparut en elle.

Et faisant taire la déchirante clameur qui montait de son cœur désespéré, elle rappela ses femmes qui accoururent en tremblant :

— Prenez, chères âmes, — leur dit-elle, — cet être de pitié que Dieu nous envoie !...

Elles s'exclamèrent, émuës de compassion et ravies d'admiration devant la gracieuse et adorable créature :

— Oh ! la petite reine...

Et l'une d'elles ajouta naïvement :

— La Dame Blanche voudra sûrement être sa marraine !...

Cette évocation fit tressaillir les superstitieuses Écossaises, et comme, à ce moment, le dernier flambeau de cire, achevant de se consumer dans le lustre de fer forgé, s'éteignait brusquement, elles affirmèrent que leur "bonne" était apparue...

L'aube se levait, grise et morne ; l'heure était aux spectres... et la courageuse Marie, elle-même, se demandait qu'elle pouvait être la part de la réalité dans cette fantastique et lamentable veillée de la Touseaint !...

Marguerite, "l'enfant de la Dame Blanche", ainsi qu'on l'appela bientôt, fut emporté dans la vieille tour et comblé de soins pieux par les femmes de la châtelaine.

Mais celle-ci envisageait à présent sa situation dans toute son horreur...

Son mari était vivant... et il n'avait reparu un instant que pour disparaître aussitôt, victime d'une affreuse machination, d'un guet-apens odieux, d'une noire trahison dont toute la responsabilité devait remonter à l'infâme Somerset...

D'instinct, elle pressentait la vérité, sans avoir pourtant la pensée d'accuser Stewart Bolton de complicité...

Elle interrogea longuement Martin qui lui retraça tout ce qui s'était passé, — le départ de Christie et de ses hommes avec Julien !

— Mon Dieu ! — s'écriait-elle. — Pourvu qu'il ne lui arrive point malheur... Oh ! quelle folie... Mon fils chéri !... J'ai peur... j'ai peur !...

Son Julien, tout ce qui lui restait, en effet, dans sa suprême et irrémédiable catastrophe...

S'il allait lui manquer aussi ?...

La pauvre Marie !... On entraînait, on allait décapiter, à la Tour de Londres, son noble et tendre chevalier... son Walter idolâtré !

Que deviendrait-elle si elle n'entendait plus, en ces heures mortelles, une chère voix enfantine lui susurrer dans un baiser :

"Pleure pas, p'tite mère ! Ton Julien est là !..."

Le bruit d'une chevauchée ébranlait la terre...

Bolton pénétra tout à coup dans la salle commune, sombre messager de malheur !...

— Gracieuse dame d'Avenel, — dit-il, mettant un genou en terre, — je vous annonce le retour de vos fidèles défenseurs...

— Ah !... Clinthil me ramène mon époux et mon fils, n'est-ce pas ?... Mais parlez donc, Stewart, pourquoi secouez-vous la tête ainsi ?... Vous ne voyez pas que vous me rendez folle ?...

Au lieu de répondre, le traître se releva, chancelant..., donnant à ses traits l'hypocrite expression d'une douleur affreuse...

— Hélas ! hélas ! le malheur est sur nous ! — gémit-il dans un sanglot que lui eût envié un comédien.

— Je me sens mourir ! — murmura Marie d'Avenel devenue plus blanche que sa collerette de dentelle.

Mais, en elle, la châtelaine, habituée au commandement, triompha. Et majestueuse dans la dignité sacrée de ses souffrances, elle fit un pas vers le hideux personnage.

— Stewart Bolton, quelque douleur que vous nous apportiez, je vous ordonne de parler... Nos hommes d'armes n'ont donc pu délivrer mon cher époux et seigneur ?...

L'infâme se couvrit les yeux et fit "nom" de la tête...

— Christie de Clinthil ? — interrogea fiévreusement Marie.

— Mort !... ou, du moins, grièvement blessé ! — répondit Bolton d'une voix sourde.

— Mon fils !... mon Julien ! — exclama la mère martyre dans un suprême cri d'agonie angoissée. — Parle !... Mais parle donc, misérable !...

— Enlevé !... disparu !... Notre dame, pardonnez-moi d'avoir pu me faire le messager d'aussi effrayantes nouvelles... Je tremble encore de ce que j'ai vu !... ou de ce que d'autres on vu !...

Un râle échappa à la châtelaine.

De ses deux mains crispées, elle comprima les battements de son cœur défaillant...

Elle eut une longue lamentation qui fit parcourir un frisson de pitié épouvantée sur ses femmes rassemblées et sur les rudes guerriers qui, l'un derrière l'autre, étaient entrés sans bruit.

Elle leva les yeux au ciel comme pour lui demander compte d'une telle injustice... Pais, les ramenant, hagards, sur les hommes d'armes consternés :

— Eh quoi ! — fit-elle sur ce ton bas et rauque où la parole siffle et cingle — vous n'avez pu sauver mon Walter !... Eh quoi ! Vous vous êtes laissé enlever mon fils !... Mes deux trésors que vous deviez me ramener !... Qu'en avez-vous fait ?... Oh ! Lâches ! Plus lâches que des femmes !... Quels cœurs faibles battent sous vos cuirasses ?... Jetez donc vos lances et prenez des quenouilles !... Vous n'êtes pas des hommes !...

Ils courbèrent la tête, sous ces reproches sanglants, et plusieurs de ces farouches partisans essuyèrent des larmes de honte ou de pitié !

Alors, la voix de Bolton s'éleva dans le silence lugubre qui pesait dans la vaste salle.

— Des hommes peuvent se battre contre des hommes !... Ils ne peuvent rien contre les esprits infernaux !...

— C'est vrai ! c'est vrai ! — murmurèrent les superstitieux Écossais en jetant un regard de gratitude à l'intendant.

Marie, foudroyée, sentait une folie l'envahir.

Dans sa pauvre tête égarée, chevauchaient des spectres entraînant vers des abîmes inconnus les cadavres de Walter et de Julien, — ses deux adorations !...

— Les esprits infernaux ! — reprit-elle, morne, inconsciente de ce qu'elle disait...

Un des guerriers, le plus réputé pour sa bravoure, celui que le capitaine Christie considérait comme son second, s'avança, tomba à

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.

genoux, souleva la lourde robe de brocart de sa châtelaine, et la baisa pieusement.

Et il parla :

— O notre belle et noble dame ! Ce que vient de dire Stewart Bolton n'est que trop vrai ! . . . Séparé du reste de la troupe, emporté par mon ardeur vers les rochers, à travers les massifs de bruyère, j'ai vu . . . l'horrible spectacle ! . . . Et tant que je vivrai, ces choses resteront devant mes yeux . . . J'ai vu l'Homme-Noir ! . . . J'ai vu le Maudit de la Vallée-Rouge ! . . . Il a abattu d'un coup notre capitaine . . . Puis il s'est élançé sur notre jeune maître, le valeureux Julien, le digne fils de Walter d'Avenel ! . . . Et il l'a emporté, dans un formidable éclat de rire ! . . .

Stupéfiée, chancelante d'horreur, Marie écoutait ce récit entrecoupé du brave lieutenant de Christie que nul n'aurait osé soupçonner de félonie ou de lâcheté.

Dans un coin, Bolton réprimait le sourire de ses lèvres blêmes.

— Le diable est pour moi ! — songeait-il. — Ça marche à merveilles ! . . .

Puis, s'approchant de sa triste victime, l'exécrable imposteur commença, avec un redoublement de soupirs :

— Vous le voyez, très gracieuse dame, je . . .

Il ne put achever . . .

Un rire funèbre, un rire de folle jaillit des lèvres de Marie d'Avenel et se termina en une clameur sauvage où passait le grand souffle des désespoirs mortels . . .

— Walter ! . . . Julien ! . . . Attendez moi ! . . . Je vous suis ! . . . Mes bien-aimés ! . . .

Elle allait s'élançer vers la fenêtre ouverte, comme si des ombres lui eussent fait des signes pour l'attirer . . .

Ses femmes la continrent et se mirent à lui donner leurs soins attendris.

— Dieu ait pitié d'elle ! — murmurèrent les hommes d'armes en se retirant, bouleversés par ce deuil et cette douleur sans nom ! . . .

Stewart Bolton sortit le dernier, après un regard de haine satisfaite sur celle qui n'avait plus d'époux, plus de fils ! . . .

Comment la malheureuse femme ne mourut-elle pas ? . . .

Quelles ressources trouva-t-elle dans son âme angélique pour résister à la folie où elle paraissait d'abord devoir sombrer ?

Quelles voix mystérieuses venues de très loin lui murmurèrent d'espérer . . . encore . . . malgré tout ?

O mère ! . . . Et vous, épouses ! . . . Dite-nous à quels sublimes courages vous pouvez vous élever d'un coup d'aile, devant les catastrophes où des hommes forts trouvent la mort !

Marie d'Avenel ne mourut point !

Elle ne devint point folle !

Mais une incurable mélancolie s'appesantit sur elle . . . Des jours entiers, elle demeurait assise, accoudée à sa fenêtre, contemplant d'un œil vague les landes sauvages et les montagnes où Walter et Julien avaient disparu . . .

Elle refusait tout soin . . . écartait ses femmes d'un geste impérieux et lassé . . .

Morne, elle ne se complaisait qu'à la solitude, — au lamentable tête-à-tête avec ses pensées de désolation.

Et elle passait, blanche, les mains jointes, glissant comme un fantôme, devant ses servantes en pleurs.

Le soir, lorsque le paysage s'estompait d'ombres envahissantes et que la lune jetait ses rayons d'un bleu pâle sur la campagne assoupie, alors, seule comme toujours, elle se hasardait au dehors, allait à pas tremblants, jusqu'à la tour d'Avenel.

Puis, après une longue méditation, elle rentrait, plus désespérée ! . . .

Un soir, elle s'attarda parmi ces sites embroussaillés.

Sa rêverie douloureuse l'avait conduite jusqu'au pied du monumental escalier, à demi-ruiné, qui, jadis, conduisait à la salle d'honneur des d'Avenel . . .

Muette, elle écoutait le bruit d'une cascade qui tombait près de là, en flots bouillonnants.

Et il lui semblait reconnaître, dans ces rumeurs de l'eau des appels imprécis, des paroles bien-aimées . . .

Elle s'arrêta, tremblante.

Mais bientôt elle secoua la tête . . . Et, à haute voix, comme si les chers disparus tant pleurés, tant adorés, eussent pu l'entendre :

— O mon Walter ! . . . ô mon Julien ! . . . Est-ce vous qui m'appellez ? . . .

Hélas ! ce n'est que le murmure de la source qui tombe sur le rocher ! . . . Ce n'est que la musique des brises qui glissent sur les genêts ! . . . Oh ! malheureuse ! bien malheureuse ! . . . Seule ! à jamais !

Elle baissa la tête et éclata en sanglots . . .

O prodige ! . . .

Ce n'est plus une illusion, cette fois ! . . .

Quelqu'un a parlé ! . . . Une voix, venue de la haute terrasse, a jeté dans la nuit un mot d'espérance :

— Courage ! courage ! pauvre femme ! . . .

Marie a levé les yeux.

Et saisie de cette "horreur sacrée" dont parlent les poètes antiques, elle à vu ! . . .

Oui, elle à vu une forme indécise se mouvoir dans ses longs voiles éclatants, sous la lumière douce de la lune !

— La Dame Blanche ! — a-t-elle murmuré haletante, en étendant les bras vers la vision consolatrice . . .

Et la Dame Blanche, illusion ou réalité, fantôme ou être vivant, à disparu dans la tour d'Avenel en répétant :

— Courage, noble dame . . . Courage et espoir !

VIII — LE PETIT MOUSSE

Dans la nuit sombre que déchiraient par intervalles les larges balafres rouges des éclairs, la mule de John Robby trotte . . . harcelée par les coups de fouet du cabaretier . . .

Et derrière la brute qui jure, sacre et gronde à chaque éclat de tonnerre, dans la carriole cahotée, emportée par cette course furieuse, git le pauvre paquet humain . . . le fils du chevalier d'Avenel . . . le lionceau bâillonné, ligotté . . .

L'atroce complice du ténébreux Stewart Bolton se hâte vers sa besogne immonde . . . Il court, il vole vers la côte abrupte . . .

Enfin, une ligne scintillante borne l'horizon.

C'est la mer ! . . .

Il fait petit jour . . . La carriole s'arrête près des rochers qui surplombent l'Océan agité par l'orage de la nuit. Encore quelques instants, et le crime abominable va être accompli, l'œuvre scélérate sera perpétrée . . .

John Robby, sans desserrer les dents, attacha sa mule fumante à un arbre. Puis il enleva dans ses bras le petit Julien dont les yeux ouverts s'attachaient sur lui. — muette malédiction ! . . .

D'un coup, hop ! . . . il le jeta sur ses épaules et commença à descendre vers la grève . . .

Là-bas . . . il voyait un rocher qui ferait son affaire . . . Une bonne grosse pierre attachée aux jambes de l'enfant . . . il le balancerait dans l'espace . . . et bientôt les vagues se refermeraient sur leur proie !

John Robby descendait . . . descendait, son fardeau en travers ses épaules, blême, les yeux inquiets . . .

Soudain, il s'arrêta, livide, titubant de terreur . . . D'en bas, d'une barque qui venait d'apparaître à un tournant des rochers, des hommes lui criaient :

— Holà, ho ! . . . l'ami ! . . . Que diable venez-vous faire ici à pareille heure ! . . . Au large, si vous ne voulez recevoir un bon souvenir de nos pistolets ! . . .

Robby, grelottant d'épouvante, allait s'empresse d'obéir, lorsqu'il fut cloué sur place par ces paroles de l'un des marins :

— Eh ! mais c'est Robby ! . . . Notre cher ami ! . . . notre cabaretier d'enfer . . . Que portes-tu là . . . eh ! . . . Robby ! Tu fais donc du commerce avec d'autres que nous ? Approche un peu, qu'on voie ! . . .

— Les corsaires du *Forward* ! — murmura le hideux bandit en respirant, soulagé.

Et, pris d'une inspiration soudaine, il poussa une exclamation joyeuse, réfléchit une minute, puis, avec un haussement d'épaules terribles, il se mit à dégringoler vers la barque no 1.

— Cette mort-là en vaudra bien une autre ! gronda-t-il.

Quelques instants plus tard, il était sur la grève . . . La barque s'était approchée jusqu'à toucher les galets de sa proue.

— Le *Forward* est là ? — demanda rapidement le misérable.

— A l'ancre . . . à trois encâblures derrière cette pointe ! — répondit l'homme qui était au gouvernail.

— Bon ! . . . Je m'en doutais ! . . . C'est pour ça que je suis venu . . .

— Quelle espèce de colis portes-tu là, méchant barbouilleur de gin ?

— Tu le verras bien ! — répondit en ricanant Robby. — Il faut me mener à bord ! Et plus vite que ça ! . . . Je veux voir le capitaine.

— Embarque, alors, par les cornes de Satan, notre commun patron !

Jean Robby sauta dans la barque.

Il déposa, ou plutôt il jeta sur "colis" dans le fond de l'embarcation qui, enlevée par ses huit rameurs, mit le cap sur la haute mer. La pointe signalée par le timonier fut doublée. Et alors apparut, appuyés sur ses ancres, un brick aux formes sveltes, aux mâts très hauts, comme il arrive pour les navires qui ont besoin de se couvrir de toile pour franchir plus vite l'espace . . . ou pour fuir ! Ses bordages étaient percés d'un double rang de sabords par où passaient des gueules menaçantes de canons et de coulevrines . . .

La barque accosta le brick. John Robby monta à bord, en emportant dans ses bras le pauvre petit qui, par un effort d'indomptable énergie, n'avait pas perdu connaissance.

Un homme de haute stature, pistolots à la ceinture, l'œil songlant, la bouche lippu, se tenait sur le pont...

— Toi, Robby ! — s'écria le corsaire.

— Moi, maître... Je vous amène un gibier !... Je ne vous dis que ça !...

Le capitaine du *Forward* fronça les sourcils :

— Gibier de potence ! — fit-il rudement ; — puisque c'est toi qui l'amène !.....

— Non pas, maître Harrys ! — ricana le cabaretier. — Un fils de noblesse, tout simplement... Quand vous saurez son nom, vous me remercirez... car un jour, peut-être.....

— Dépêche-toi de tout me dire, en ce cas !... Ça n'est pas toi que j'attendais ce matin, chien de malheur ! et tu tombes même fort mal à propos, maître Jean !

Les yeux du corsaire se portèrent au loin de la côte. Il frappa du pied et serra la crosse de son pistolet.

Mais John Robby s'était penché sur le redoutable écumeur des mers :

— L'enfant porte un nom qui vous est cher, — murmura-t-il. — Il s'appelle Julien.....

— Hein ! mille trombes... Julien ?

— D'Avenel !

— D'Avenel ! — répéta sourdement Harrys tressaillant.

— Le propre fils de Marie, l'héritière des Melrose, et de Walter, chevalier d'Avenel !

— Dis-tu vrai !... Si cela était, Robby, je te ferais compter sur l'heure cent ducats d'Espagne, ou mille livres de France, à ton choix !... Mais, il n'y a point à compter sur toi !

— Je puis le prouver : retirez le baillon du... petit mousse. Voyez le chiffre brodé sur ses jolis habits de velours.....

— Alors, je ne m'en dédie pas : Argent de France ou d'Espagne !

Le cabaretier iasinua, tout joyeux :

— J'aimerais mieux de bonne guinée anglaise, maître !

— Tu prendras ce qu'on te donnera, triple empoisonneur !... A moins que tu préfères la monnaie du chat à neuf queues !... Mais voyons ce jeune hibou... Holà, Jec !.....

L'un des matelots qui se tenaient sur le pont, immobiles et si silencieux, sorte de brute herculéenne, se précipita.

— Délie-moi ça ! — dit le corsaire en poussant de la pointe du pied le petit Julien étendu sur le plancher.

Le matelot se hâta d'obéir, coupa les liens du malheureux enfant et le débâillaonna.

Julien d'Avenel se releva, et, les yeux flamboyants, il essaya de marcher sur le cabaretier, qui recula d'un pas.

Mais ses pauvres jambes enflées par les cordes ne purent le soutenir : il s'affaissa sur les genoux... Il voulut crier l'insulte qui montait à ses lèvres tuméfiées, — et il n'en sortit qu'une plainte rauque.

Julien ferma les paupières pour ne pas laisser voir qu'elles étaient pleines de larmes, — pleurs d'impuissance et de douleur !

Cependant, en quelques mots, le hideux cabaretier avait mis le corsaire au courant de ce qui venait de se passer.

— Vous tenez le dernier rejeton de la race maudite, — dit-il en finissant, — et j'ai pensé vous faire un rude plaisir en vous l'offrant..

Sombre et muet, le capitaine laissait peser sur le noble enfant un regard de haine implacable.

— Oui ! — murmura-t-il enfia comme se parlant à lui-même, — race maudite !... Tu as bien fait, Robby !... Je vois que tu es un ami, décidément !

— Ainsi, maître, vous acceptez... mon cadeau ?... Vous le soignez bien, au moins, le cher niggon ?... Faites-en un bon et digne marin !.....

— Ce n'est pas un cadeau ! — répliqua d'un ton farouche le brigand des mers. — Je tiens à te payer !... Quant à le bien soigner... tu peux y compter... J'avais justement besoin d'un moussaillon !... Mais je doute fort qu'il devienne jamais un bon marin !

Ces paroles qui eussent pu passer pour inoffensives, Harrys les prononça avec une telle expression de menace, que le cabaretier y démêla sans peine un terrible arrêt de mort.

— Il mourra jeune, eh ! eh ! — raila-t-il encore.

Et l'infâme eut un éclair de joie satisfaite. Il dit adieu au sombre corsaire, qui lui fit remettre les cent ducats convenus, par le capitaine d'armes, un immonde individu appelé Roc qui le satura de toute la fausse monnaie du bord !.....

— Je ne m'attendais pas à conduire un aussi bon marché ! — pensa l'atroce personnage chez qui la cupidité se réveilla. — Harrys est plus généreux que Bolton !... Quant au serpenteau des d'Avenel, son compte est bon !... C'est un homme... non un mousse à la mer !

Le mi érable mettait le pied sur l'échelle pour descendre dans la barque qui devait les ramener à terre.

— Qui que tu sois ! — cria à ce moment une voix enfantine et mâle à la fois, solennelle et méprisante, — qui que tu sois, lâche et félon, moi Julien d'Avenel, au nom de mon père, au nom de ma mère, je te maudis... et un jour je te retrouverai, fût-ce devant Dieu !

Malgré toute son impudence, le bandit frissonna et blêmit.....

Et, lentement, il descendit dans la balinière, poursuivi de loin par la clameur vengeresse :

— Maudit !... Maudit !... Maudit !.....

— A terre !... Vite ! — ordonna Robby, la face couverte de sueur, épouvanté, par cette malédiction qui tombait sur lui, d'en haut, plus qu'il ne l'avait jamais été par les menaces des Corsaires ou de Stewart Bolton.

Et dès que la barque eut touché, il sauta sur la grève, s'enfuit, tête basse, en serrant son or... et ses jetons, grimpa la falaise, retrouva sa carriole, et, au galop, reprit le chemin de l'auberge.

— Hurle donc, louveteau ! — grinça-t-il alors ; — ou je me trompe fort, ou tu te balanceras dans trois jours au bout des vergues du *Forward* !... Allons, bonne besogne !... A l'autre, maintenant !...

L'autre, c'était la malheureuse et charmante jeune femme qui gisait sur un grabat dans l'auberge du *Gué de la mort* !... Celle que Stewart avait appelée "Milady" et à laquelle nous laisserons ce nom encore.....

Au bout de quelques heures de course effrénée, John Robby s'arrêta devant la sombre hôtellerie sur laquelle planait le mystère et la mort.

— Voyons si la vieille en aura fini ! — gronda-t-il entre ses dents serrées.

Il monta au premier étage, ouvrit la porte de la triste chambre, de l'affreux bouge où — il l'espérait — il n'allait plus retrouver que le cadavre de la pauvre accouchée.

Mais il s'arrêta, stupide, effaré, hagard, sur le seuil :

Le lit était vide !.....

Milady avait disparu !

L'ignoble mégère qui avait accepté le rôle de bourreau femelle, à genoux dans un coin, se lamentait, tendait les bras vers le cabaretier et criait, tremblante de peur :

— Grâce, mon maître !... Ce n'est pas ma faute !.....

John Robby, d'un bond, sauta sur elle, l'empoigna à la gorge, la mit debout d'une violente secousse :

— Milady !... Où est milady, misérable sorcière ! — hurla-t-il, rauque, échevelé.

— Hélas ! hélas !... Enfuie !... Cette nuit... après votre départ !... C'est une panthère, maître !... Elle cachait son jeu : elle est forte comme la mort ! Voyez les traces de ses griffes sur ma pauvre gorge... Oh ! j'ai bien lutté pourtant !.....

Elle ne put achever.

D'un formidable coup de poing, Robby l'avait abattue, sans connaissance, à ses pieds.

— Enfer et damnation ! — rugit-il en s'effondrant lui-même sur une chaise. — Cette fois, c'est la potence !

IX. — A BORD !...

Le soir de ce même jour, le *Forward* appareillait, et, cinglant vers le sud, disparaissait vers une destination inconnue... Bientôt il ne fut plus qu'un point dans l'immensité houleuse.....

A bord au moment où la nuit allait venir, se passa une scène monstrueuse : sur le pont, le corsaire, assis devant une table, se versa une large rasade de whisky. Puis la langue pâteuse, il grommela :

— Par la mort-Dieu, j'ai bien dié ! J'ai besoin d'une bonne digestion... Qu'on m'amène mon petit mousse !

Julien d'Avenel était renfermé depuis le matin dans la cale.

Deux matelots vinrent le saisir et l'amènèrent devant le capitaine.

Celui-ci fixa sur l'enfant un regard sanglant.

Mais le fils de Walter et de Marie ne baissa pas les yeux.

— Ici, boy ! — hoqueta le corsaire, — je veux t'apprendre ton métier... Et pour commencer... tiens... remplis mon verre.

L'enfant ne broncha pas et se croisa les bras.

Le poing de forban s'abattit sur la table... Les matelots trombèrent... Seul, Julien demeura impassible.

— M'as tu entendu ? — répéta Harrys. — Remplis mon verre ! A dater de ce jour, c'est toi qui auras l'honneur de me servir à table !

— Les d'Avenel n'ont jamais servi personne, — fit le pauvre petit en grandissant sa taille ; quant aux gens de ton espèce, à peine daigneraient-ils les admettre comme valets de bourreau !

Le corsaire ne répondit rien. Mais ses narines se gonflèrent, ses yeux devinrent incandescents... Il voulut se lever, mais se ravisant soudain :

— Tu ne veux pas me servir ? — demanda-t-il avec un calme effrayant.

—Non ! — lança l'héroïque enfant.
 —Joë ! — appela le corsaire d'une voix brève.
 —Voilà, maître ! — fit hercule, terrifié comme tous ses camarades par la colère du capitaine.
 —Le chat à neuf queues ! — ordonna Harrys.
 Joë saisit un énorme fouet accroché au grand mât.
 Il se composait de neuf lanières dont chacune était terminée par une petite lame de plomb.
 —Trois bons coups seulement à ce mousse rebelle ! — continua le forban avec le même calme. — J'ai pitié de lui !
 L'hercule leva le fouet, Julien ne pâlit pas. Tête haute, les yeux fixés sur le bourreau, il attendit. Joë vit ce regard de jeune lion.
 Quel bouleversement se fit dans son âme inculte et sauvage ?...
 Le fouet s'arrêta... Le bras de l'hercule retomba.....
 D'un coup de pied, le corsaire, devenu livide, fit rouler contre le plat-bord la table chargée d'assiettes et de bouteilles.....
 Il tira un pistolet de sa ceinture, l'arma et le braqua sur le matelot.
 —Joë ! je t'ai dit : "Trois coups à ce mousse rebelle !"
 L'autre frissonna... Le fouet se leva... et retomba sur Julien.
 —A la bonne heure ! — gronda l'atroce corsaire, qui alla se rasseoir en éclatant de rire.
 Julien n'avait pas poussé un cri, mais un long frémissement agita son être et le secoua comme le vent d'orage secoue les jeunes peupliers.
 —Tu ne veux pas obéir ?.....
 —Non !.....
 —Attention, William !... Le deuxième coup !... Hardi !.....
 Le fouet cingla les airs... et l'enfant s'abattit comme une masse...
 —Hourrah !
 Au troisième coup, il perdit connaissance... Son sang coulait...
 Mais, avant, il avait eu le temps de se tourner vers le corsaire :
 —Lâche ! — cria-t-il. — Infâme lâche !... Toi aussi, je te.....
 Sa voix s'étrangla dans sa gorge... Et il demeura inerte !
 —Redescends-moi ça à fond de cale ! — ordonna le fauve à face humaine. — A la barre de justice !.....
 L'hercule saisit le petit paquet de chairs saignantes et disparut par l'écotille... Lentement, il s'enfonça dans les flancs du navire... Par l'échelle de fer, il descendit... plus bas... toujours plus bas.....
 Il faisait noir et froid... L'atmosphère était méphitique... Un mois auparavant, dix hommes retour de l'Inde, y étaient morts de choléra.
 William poussa un porte... Il déposa l'enfant dans une étroite cabine, sorte de boyau infect où les rats grouillaient... Puis il l'attacha à un anneau de fer qui glissait le long d'une barre... la barre de justice !.....
 L'enfant n'était pas revenu à lui.....
 L'hercule se pencha... Pensif, il contempla ce pauvre petit être qu'il venait de martyriser. Et quelque chose, comme une grosse larme, voila ses yeux de brute !.....

X. — MILADY

Revenons pour un instant à l'auberge du *Gué de la mort*. La pitié nous ramène près de cette jeune accouchée si merveilleusement belle et si touchante dans sa douleur, à l'heure où John Robby vient de monter dans sa carriole pour emporter vers la côte le petit martyr Julien d'Avenel.

La vieille sorcière, assise sur un escabeau, grette le sommeil de la pauvre mère, à la lueur funèbre d'une mauvaise lampe.....

Milady ne dort pas... Trop de pensées, trop de désespoirs assiégent sa tête endolorie. Elle songe avec épouvante à l'homme fatal qu'elle a aimé, la folle ! Elle songe à la frêle fillette qu'on lui a arrachée. Elle songe à elle-même, à son père... et elle se sent menacée dans sa vie !

Un furtif regard de la mégère qui la garde lui a appris l'horrible, l'épouvantable vérité !

Elle est condamnée !

Elle mourra dans ce taudis !.....

Et nul ne viendra à son secours !.....

La vieille, cependant finit par à croire endormie... Milady, les yeux fermés, s'efforçait de lui donner l'illusion d'un profond sommeil.

—Enfin ! — grinça l'épouvantable sorcière, — l'heure est venue !

Et, tirant vivement un flacon de sa poche, elle en versa le contenu dans un bol.

Milady n'avait pas perdu de vue un seul de ses mouvements.

Elle comprit !.....

Le poisson allait faire son œuvre.

Alors une résolution suprême germa en elle. Ses nerfs se détendirent. Elle concentra, ramassa ses forces,

—Pour toi, mon enfant adoré, — cria-t-elle au fond de son cœur, — pour toi, mon ange, il faut que je vive !... Je ne me laisserai pas assassiner !.....

Et, farouche, elle attendit.

La vieille la toucha du bout de son doigt. Milady ouvrit les yeux comme si elle se réveillait en sursaut.

—Buvez ! — fit merveilleusement la vieille ; — cette potion vous fera le plus grand bien !

Milady prit le bol... Elle s'assit... prépara, dans cette seconde de muette angoisse, son âme et son corps à la tentative désespérée..

—Buvez donc ! — répéta la mégère. — Je vous assure que...

Sa voix s'étrangla soudain :

Milady venait de jeter le bol, et dans un prodigieux effort, dans une tension terrible, dans une surexcitation sublime de sa maternité, elle avait bondi !.....

Ses dix doigts s'étaient incrustés dans la gorge de la misérable...

Celle-ci essaya de lutter, de se débattre... Il y eut une demi-minute de combat silencieux, effrayant.....

Enfin, la vieille râla... Elle s'affaissa, roula à terre, évanouie.

Palpitante, muette d'horreur, Milady la contempla un instant... Elle vit que la sorcière n'était pas morte... que bientôt elle reviendrait à elle.....

—Mon Dieu ! — murmura-t-elle avec ferveur, — béni sois-tu pour m'avoir épargné un meurtre, et m'avoir permis de reconquérir sans crime ma triste liberté !.....

Alors, en toute hâte, elle s'habilla, descendit péniblement l'escalier, gagna la porte de l'auberge et disparut dans la nuit.....

Elle allait, emportée par une course folle, se meurtrissant les pieds, se déchirant la figure aux ronces.....

Elle courait, haletante, pareille à un fantôme, dans la longue robe blanche qu'elle avait revêtue au hasard.

Hagarde, elle s'était lancée tête baissée dans le noir.....

Et lorsqu'elle se sentait faiblir, lorsqu'une douleur plus violente venait lui cingler les reins et menaçait de l'abattre, elle murmurait un nom qui lui rendait sa vigueur désespérée.....

—Marguerite !

Une masse sombre se dressa tout à coup devant elle.....

C'était une ancienne forteresse ruinée.....

Milady, sans même se demander si elle serait accueillie ou repoussée, monta un monumental escalier dont les pierres branlaient.

Elle entra... Personne !.....

Tout était abandonné !.....

Elle parcourut les antiques pièces qui s'offrirent à son regard, se réfugia dans la plus lointaine, dans la plus reculée, s'enferma, se barricada, et épuisée, tomba à demi évanouie sur un vieux fauteuil.

Milady, était maintenant dans la tour d'Avenel !.....

XI. — LES DEUX MÈRES

Londres !.. La capitale où règnent la Terreur et l'Hypocrisie depuis que la "chaste" Elisabeth est sur le trône !.. La grande ville qu'ensanglantent des drames quotidiens depuis que se déchaîne la tyrannie de celle qui se fait appeler la Reine-Vierge et qui, sous le couvert d'une fausse vertu, se livre à tous les excès, à toutes les horreurs, et que nous avons le droit, l'histoire en mains, d'appeler Elizabeth la Cruelle et la Sanglante !..

Nous sommes à Londres, à l'heure où la nuit commence à descendre sur les ruelles qui s'enchevêtrent dans la Cité... La Tamise roule ses eaux plus noires au pied de la tour des Condamnés, d'où, parfois, sortent des gémissements étouffés.

Dans l'un des cachots de la tour maudite, un homme souffre et rêve..

La cellule est étroite... les murs en sont humides, et la porte blindée de fer.

Le malheureux, accoudé à une tablette encastrée dans l'épaisse muraille, le front dans la main, écoute la plaite morne qui monte du fond de son cœur... Une indicible expression d'amertume désespérée couvre sa belle et mâle figure..

C'est le chevalier d'Avenel... C'est le loyal et valeureux Walter qui attend la minute, — ardemment souhaitée, — où il cessera de souffrir en cessant de vivre !

— Dans trois jours vous serez exécuté ! — lui à brutalement annoncé le soudard qui l'a arrêté et remis aux mains des geôliers..

Et deux fois déjà, la nuit a envahi la funèbre prison...

Plus que quelques heures à se débattre dans les tortures qui broient son âme !..

— Demain ! — murmure-t-il, — Demain, la mort me délivrera !..

Oui... la mort est devenue la suprême espérance de Walter d'Avenel... Car tout est mort en lui, puisque celle qui était sa vie,

son bonheur, sa raison d'être, s'est retirée de son cœur... puisqu'il ne peut plus aimer Marie... puisqu'il la hait et la méprise!...

Où du moins, il le croit, l'époux martyr de la plus odieuse illusion machinée dans l'ombre par le plus sinistre des traîtres!...

Il croit... il est sûr, tout amour est éteint en lui... Et la vie ne lui est plus rien.. Une lassitude immense le courbe, comme si déjà la tombe s'ouvrait sous ses pieds... Il ne secoue sa torpeur, par instants, que lorsque se dresse dans son imagination la figure de celui qui lui a tout pris : honneur, bonheur, liberté... le duc de Somerset. Alors un flot de fureur, d'indignation poignante le met debout, frémissant... Mais son impuissance l'accable... il retombe sur son escabeau, et des paroles navrées s'échappent de ses lèvres :

— Oh ! oui, ma pauvre tête, je te donne au bourreau !... Hache ou corde, — quoique gentilhomme, — bienvenu sera l'instrument de ma mort !... Prends, bourreau, prends cette misérable vie... Tu ne tueras qu'un corps sans âme !...

Ah ! la vieille haine des Melrose contre les d'Avenel !... Comme elle s'était nettement manifestée dans cette catastrophe !...

Comme elle était bien une Melrose, celle qui l'avait trahi après lui avoir juré un éternel amour !...

Et Walter d'Avenel, les yeux fixés sur une image qui flotte au fond des ténèbres de son cachot, se renferme dans un silence farouche, et s'apprête à mourir en maudissant la pure jeune femme que tant il a lora !...

Le malheureux !...

Pendant que des imprécations grondent dans sa conscience contre la si tendre et innocente Marie, celle-ci cherche avec toute l'ardeur de sa volonté et de son amour les moyens de le sauver !

L'arracher à la mort ! Lui prouver qu'elle ne fut pas coupable, que jamais elle ne démérita !... Le reconquérir, et, ensemble, fouiller l'Ecosse, l'Angleterre, le monde entier pour retrouver Julien !... Quel rêve de dévouement pour l'épouse chaste et la mère inconsolée !...

Le lendemain du jour où la Dame Blanche lui apparut, la châtelaine d'Avenel attendit le soir avec une fébrile impatience... Esprit éclairé, âme forte, Marie ne s'abandonnait pas aux superstitions si vivaces à son époque, et de nos jours encore, dans le charmant pays des légendes...

Quelle était cette inconnue qui lui avait parlé d'une voix si douce... qui lui avait dit d'espérer, à elle pour qui toute pensée était désespoir ?

Comment et pourquoi se trouvait-elle dans cette tour d'Avenel demeurée si longtemps déserte jusqu'au jour où la châtelaine avait voulu l'habiter pour fuir ce manoir de Melrose qui lui rappelait trop de cruels souvenirs ?...

Marie attendit que la nuit se fût épaissie, et elle descendit alors, se dirigeant vers l'escalier en ruines où s'était montrée la vision blanche.

Près de la cascade, elle s'arrêta.

— O douce consolatrice qui vous êtes manifestée à moi, — murmura-t-elle dans un soupir, — revenez !... Mon pauvre cœur blessé à mort a tant besoin qu'on lui laisse entrevoir l'espérance d'une vie nouvelle !...

Comme si elle eût répondu à cet appel, la Dame Blanche parut sur la terrasse !...

Malgré tout son empire sur elle-même, Marie frissonna. Cette singulière apparition la déroutait, la stupéfiait, et elle sentait la terreur l'envahir.

Mais bientôt elle surmonta cette faiblesse...

Hardiment, elle monta l'escalier de pierre branlantes et se dirigea droit sur le fantôme... A mesure qu'elle avançait, la Dame Blanche reculait... Elle rentrait dans la tour, et, vive, s'enfuyait, paraissait s'évaporer dans les ténèbres.

Le cœur battant, mais forte de son courage, Marie s'élança de salle en salle, à la poursuite de la vision qui glissait devant elle.

Parvenue à la dernière chambre, elle s'arrêta, — son effroi envolé tout à coup, — prise d'une infinie pitié :

Une jeune femme, adorable de beauté, vêtue de blanc, était devant elle, à genoux, et suppliait :

— O noble dame, prenez en compassion une malheureuse qui a cherché un asile dans cette tour... Ne me trahissez pas, je vous en conjure !...

— Pauvre femme !... dit Marie, — ne craignez rien de moi... Je suis la châtelaine d'Avenel... et bien malheureuse aussi !..

En même temps, elle se penchait vers l'inconnue, lui prenait les deux mains et la relevait... Elles se regardèrent, si gracieuses toutes deux, si adorables... et elles furent prise d'une irrésistible sympathie qui les poussait l'une vers l'autre.

Marie avait gardé les mains de celle qu'elle avait prise un instant pour la Dame Blanche. D'une voix très douce, où se devinait l'intérêt attendri qu'elle portait déjà à l'inconnue tremblante, à peine rassurée :

— D'où venez-vous ?... Dites... parlez sans crainte !...

L'étrange réfugiée baissa la tête :

— De la tombe !... répondit-elle sourdement.

— Moi, j'y vais !... dit alors Marie en tressaillant de douleur.

— Oh ! noble dame !... s'écria la triste solitaire, — pardonnez-moi ! J'ai peut-être éveillé en vous des souffrances, moi qui voudrais tant vous consoler !...

— Pourquoi me parlez-vous ainsi ?... soupira la mère de Julien... Comment savez-vous que je souffre ?...

— Je vous ai entendu, ces trois derniers soirs... Je n'ai pas saisi vos paroles... mais le vent de la nuit m'a apporté vos plaintes... Les rayons de la lune ont éclairé votre visage si doux... et j'y ai lu l'expression d'une douleur que j'ai comprise... moi qui pleure et me désespère aussi !... Et hier, vous m'êtes apparue si touchante, noble dame, vos sanglots m'ont bouleversé d'une si profonde émotion que je n'ai pu me contenir, et, au risque d'être découverte, j'ai voulu vous dire un mot d'espoir !...

— Qui donc êtes-vous, ô ma sœur en souffrances ?...

— Mon histoire est lamentable, madame... Je suis la fille du lord-chief de la haute justice anglaise... Mon nom de jeune fille est Ellen Mercy... Mais j'en porte un autre, — ajouta l'étrangère en frémissant, — celui de l'homme que j'ai follement adoré... que, pour mon malheur, j'ai épousé en secret...

— Et quel est cet autre nom... votre nom d'épouse ? — demanda Marie avec une exquise délicatesse de compassion dans la voix.

Ellen parut faire un pénible effort, comme si ce nom lui eût torturé le cœur... Enfin, elle balbutia :

— A vous qui m'avez appelée du doux nom de sœur, je ne veux rien cacher : je m'appelle maintenant lady Somerset.

L'effet de ses paroles fut foudroyant.

Marie chancela, livide, prise d'un tremblement.

— Somerset ! — bégaya-t-elle. — Vous avez bien dit : lady Somerset !...

— Qu'avez-vous, madame ? — s'écria Ellen. — Pourquoi ce nom... le mien, hélas ! vous cause-t-il de telles alarmes ?

— Somerset !... ô la fatalité qui me poursuit ! — gémit la châtelaine d'Avenel, atterrée par ce hasard qui avait conduit chez elle l'épouse de l'homme abhorré.

Un subit et étrange soupçon traversa son cerveau : cette femme ne jouait-elle pas un rôle ? N'était-ce pas une espionne envoyée pour la surveiller... lui tendre un piège ?...

Sans doute cette pensée se lut dans ses yeux. Car Ellen, lentement, se remit à genoux, tendit ses bras dans un geste tragique, et, vibrante, lança un cri de protestation douloureuse :

— Par la Vierge sainte... par ce que j'ai de plus sacré... sur la tête innocente de ma fille... je vous jure que je dis la vérité... que je suis une malheureuse échappée de la mort par miracle !... Ecoutez-moi !

Marie jeta un long regard sur lady Somerset. Et elle vit qu'elle était sincère... Pour la deuxième fois, elle la releva...

— Vous avez une fille ? — demanda-t-elle, tout son cœur fondu de pitié. — Oh ! quels que soient vos malheurs, si affreux soient-ils, vous avez du moins ce que je n'ai plus !...

— Que voulez-vous dire, chère, bien chère sœur ?

— Moi, aussi, je suis mère !... Hélas !... mon enfant !... mon Julien adoré ! qu'est-il devenu ?... quels sont ses féroces et lâches ravisseurs ?...

— Oh ! — murmura Ellen, tremblante, — nos destinées sont-elles donc semblables à ce point ?... Sommes-nous donc vraiment deux sœurs par le deuil qui nous frappent ?... Votre enfant vous a été enlevé ?... Si vous saviez combien je comprends l'affreuse douleur de votre âme, puisque, mère martyre comme vous, ma fille m'a été arrachée... Ma fille... un ange... un mignon petit être de radieuse blancheur comme la fleur dont elle porte le nom poétique et tendre... Marguerite !...

— Marguerite ! — s'écria lady d'Avenel en saisissant la main d'Ellen Mercy.

— Elle s'appelle ainsi, la chère adorée que je pleure... comme vous pleurez votre Julien...

— Répondez-moi ! — fit Marie haletante. — L'âge de votre enfant ?

— Hélas !... Son âge !... Il a douze jours que je l'ai mise au monde !

— Oh !... C'est Dieu qui nous réunit, ma sœur... Dites... le nom de votre ange n'était-il point brodé sur la batiste qui l'enveloppait ?...

— Seigneur !... L'auriez-vous vue !... J'ai moi-même brodé le doux nom si cher, quand je préparais le trousseau de mon enfant !...

— Venez !... Oh !... venez vite !... Je vous dis que Dieu seul a pu vouloir notre rencontre !... Venez !...

La châtelaine d'Avenel entraîna Milady, lui fit traverser des pièces désertes, longer des corridors, et arriva enfin dans la partie de la tour où elle-même habitait.

— Où me conduisez-vous, madame ? — demanda Ellen tremblante.

— Venez !... Venez !...

Et elle l'introduisit dans sa chambre à coucher... Dans un coin, un berceau se dressait, et, sous la douce lueur des cires allumées, Ellen aperçut un merveilleux fouillis d'étoffes blanches.

Dans l'atroce chagrin qui la poignait, Marie eut un sourire angélique. D'une voix infiniment douce, elle dit simplement :

— Regardez, ma sœur !

En même temps, elle souleva délicatement la courte-pointe de satin blanc et la mignonne créature apparut, blanche elle-même comme le lait, rose comme les roses

Ellen fut secouée d'un long tremblement d'ineffable joie... Elle vit le paradis... Elle eut un rire mouillé de pleurs, un rire d'une tendresse qui eût touché des cœurs de pierre... Puis, brusquement, elle se pencha, saisit sa fille, l'enveloppa tout entière dans ses bras, et, à demi évanouie de bonheur, la tête appuyée sur l'épaule de Marie qui la soutenait, elle sanglota éperdument en balbutiant :

— Ma fille !... Oh !... C'est ma fille !

Cette crise enfin, se calma... Et, alors, débordante de reconnaissance, elle déposa le chérubin dans le berceau, saisit les mains de Marie qui souriait divinement, s'oubliait elle-même, et les couvrit de baisers !

— Ma sœur !... Ma vie vous appartient... Comment vous dire... Comment vous témoigner ma gratitude ?... Oh ! vous êtes un ange de Dieu !

— Hélas ! Milady... Je ne suis qu'une mère... moins heureuse que vous ! — répondit la dame d'Avenel assombrie.

— Oh !... pardonnez-moi ma joie !... Cruelle que je suis !... J'ai oublié que vous pleurez, vous !

Et ces deux femmes admirables par l'exquise bonté de leur cœurs cherchèrent l'une pour l'autre des paroles d'espoir et de consolation.

Marie raconta comment son mari avait passé pour mort après la bataille de Pinky... comment le chevalier d'Avenel avait reparu pour l'accuser de trahison... comment l'enfant d'Ellen lui était apparue sur son propre lit, sans qu'elle eût pu comprendre quelles mains l'avaient déposée là !

— Hélas ! ma sœur ! — fit-elle en terminant, — je vais sans doute blesser en vous l'épouse après avoir consolé la mère... Mais faut-il bien que j'accuse le duc de Somerset... l'auteur, j'en suis sûr, de tous mes malheurs... C'est à lui que mon père, égaré par sa haine ancestrale contre les d'Avenel, avait voulu m'unir !... C'est en combattant contre lui que mon Walter adoré fut grièvement blessé !... C'est lui qui, lorsque je me croyais veuve, me poursuivit d'assiduités... C'est lui qui partit en proférant des menaces lorsque mon noble Julien refusa le signe d'honneur... ou de servitude qu'il voulait placer sur sa tête !... C'est lui qui a fait enlever mon époux par ses soldats... et peut-être aussi mon fils... Ah ! madame, pardonnez-moi... Je souffre trop !... Mais vous voyez bien que j'ai le droit de l'exécuter et de le maudire !

Marie se prit à sangloter, défaillante

Ellen la serra dans ses bras. Leurs deux têtes charmantes se rapprochèrent et leurs larmes se mêlèrent.

— O ma sœur, — s'écria la mère de Marguerite, ma sœur bien-aimée, le même homme est cause de nos malheurs à toutes deux... et je le maudis plus que vous, peut-être, car moi, je l'ai aimé !

A ce moment, un léger bruit se fit entendre dans la pièce voisine, Marie souleva la portière de communication, et recula épouvantée, en murmurant quelques mots à l'oreille d'Ellen.

— Lui ! — répondit Milady. — Lui ici !... Restez là, ma sœur... Écoutez... et vous comprendrez !

Et, soulevant la portière, elle s'arrêta toute blanche dans l'encadrement des lourdes et sombres tentures... Un cri rauque de fureur... ou d'effroi retentit, poussé par l'homme qui venait d'apparaître.

XII. — PRENEZ GARDE !

A la minute où Marie d'Avenel entraînait Ellen Mercy vers le berceau de Marguerite, deux hommes s'approchaient de la tour : l'un tremblant de passion contenue, frémissant dans sa hâte brutale d'en finir avec une résistance qui l'exaspérait : c'était Somerset... L'autre le suivait, courbé, mielleux et fielleux : c'était Bolton !

— Tu es sûr qu'elle est là ? — demanda le duc.

— Sûr, monseigneur !... Je vais vous guider jusqu'à son appartement... pour vous éviter de mauvaises rencontres... Car on dit, cette partie de la tour hantée depuis quelques jours par la Dame Blanche !

— C'est bon ! — grommela le soudard ; — marche devant, et hâte-toi !

— Le noble duc m'excusera si je n'allume point un flambeau ?... La nuit est si propice aux aventures !

Ils s'avancèrent en silence, traversèrent les salles abandonnées que les deux jeunes femmes venaient de parcourir, il y avait à peine quelques minutes. Somerset était préoccupé... Avec étonnement, il sentait une terreur vague se glisser dans son âme tout à l'heure encore uniquement envahie par son amour insensé, pour Marie d'Avenel

Répétons-le : nobles ou manants, soldats ou marchands, dans toutes les classes de la société, on croyait alors aux apparitions surnaturelles

A tel point que, naguère encore, un illustre poète, lord Byron, a pu déclarer qu'il ne prendrait même pas la peine de discuter avec quiconque oserait mettre en doute l'existence des Dames Blanches !

Le duc de Somerset, qui ne craignait ni Dieu ni diable, redoutait à ce moment de voir tout à coup se dresser devant lui un fantôme.

Et cette terreur superstitieuse se précisa lorsque Stewart Bolton, s'inclinant devant lui pour prendre congé, lui souffla, sardonique :

— C'est là, seigneur !... Mais gare à la Dame Blanche !... Prenez garde !

Le duc se retrouva seul... Il haussa les épaules et se dirigea droit vers la chambre de la châtelaine d'Avenel.

Tout à coup il s'arrêta, frappé de stupeur, les cheveux hérissés... Dans l'encadrement d'une porte, une forme se montrait immobile.

— La Dame Blanche ! — murmura Somerset. — C'est ELLE... là !

Le duc était brave, de la violente et brutale bravoure de soudards de son époque, de ces reîtres sanglants qui couraient le monde la lance au poing, et laissaient derrière eux un sillage de ruines et de désespoirs.

Sur un champ de bataille, couvert du casque et de la cuirasse, la pique en arrêt, il était vraiment redoutable.

Ses soldats l'admiraient et disaient de lui :

— Somerset ! Vautour et sanglier : défense d'acier, griffes de fer !

Mais, devant cette apparition soudaine, devant ce fantôme blanc et muet, le soldat sans peur, mais non sans reproche, trembla... Il recula... et entendit un gémissement qui acheva de l'épouvanter...

La vision fit un pas... les tentures retombèrent derrière elle. Et, dans l'obscurité de cette salle qu'éclairaient seuls les pâles rayons de la lune, Ellen Mercy devint plus vaporeuse, plus imprécise encore.

— Qui es-tu ? — murmura le duc affolé par la superstition. — Es-tu l'âme de celle qui n'est plus ?... Oh ! lâche que je suis !... Pour la première fois de ma vie, je tremble !... j'ai peur... Moi !

— Tu demande qui je suis ? — répondit Ellen. — Regarde-moi bien, duc de Somerset !

En même temps, elle souleva la voile blanc qui recouvrait sa tête... Elle ne chercha pas à déguiser sa voix... L'idée de jouer une comédie était bien loin de son esprit...

Et, d'ailleurs, elle ne pouvait croire que Somerset la prendrait pour un fantôme.

Mais sa voix était si affaiblie par l'émotion qui la poignait, que le timbre en parut au duc lointain comme un soupir d'outre-tombe. Il leva sur la " Dame Blanche " des yeux égarés.

— Oh ! — fit-il en s'effondrant à genoux, — le spectre d'Ellen !... l'âme de l'assassinée !...

Elle s'était arrêtée... Elle étendait le bras vers le duc.

— Oui. — continua-t-elle, — regarde bien !... Es-tu satisfait de ton œuvre ?... Souviens-toi... J'étais heureuse... j'étais belle... adulée, recherchée par les seigneurs de la plus haute noblesse, par des hommes de cœur qui m'eussent voué leur existence !... Tu es venu ! Et c'est toi que j'ai aimé !... Oh ! aimé... tu le fus !... Hélas ! je te croyais une âme faite pour l'amour, alors que tu étais créé pour le meurtre et le mensonge !... Souviens-toi !... Tu me proposas de m'épouser secrètement... Et je t'écoutai !... Folle, je t'obéis à Dieu !... Qu'as-tu fait de moi !... Tu m'as tuée !

— Grâce ! — gémit Somerset qui, dans sa disposition d'esprit, se trompa au sens de ces paroles, convaincu que le fantôme faisait allusion à l'assassinat d'Ellen Mercy.

— Tu m'as tuée ! — reprit Milady. — Je suis morte... morte à tout bonheur... condamnée aux éternels désespoirs... Mais ce n'est pas tout ! Mon enfant... le nôtre, misérable !... notre Marguerite... qu'en as-tu fait ?...

— Pitié ! — répéta Somerset. — Le mal que j'ai fait, je le réparerai ! Et puisque je ne puis plus rien pour toi, je retrouverai l'enfant... Je lui donnerai ma fortune et mon nom !

— Ton nom ! — exclama Ellen, stupéfaite et épouvantée. — Ton nom !... Tu lui donneras ton nom !...

— Je le jure !... — bégaya Somerset. — Mon nom et ma fortune seront à elle !... Ainsi j'aurai réparé la supercherie que tu connais maintenant, puisque les âmes savent tout !...

— Oh ! — murmura Ellen, — quel nouveau malheur vais-je apprendre ? quelle infamie va s'ajouter aux autres ?

— Ce fut malgré moi ! — reprit le duc. — Je dus employer ce moyen... car l'autre... non... impossible : la sombre Elisabeth m'aurait tué... Si notre mariage fut simulé... si le pasteur qui nous unit fut un faux prêtre... c'est que

Il ne put achever

Une clameur de honte, de suprême pudeur outragée jaillit des lèvres d'Ellen Mercy

Elle s'avança sur le duc en criant :

— Misérable !... Ton crime fut donc plus monstrueux que je ne

croyais !... Oh ! prends garde, duc de Somerset !... La mesure est comble !... Prends garde !...

Sa main se posa sur l'épaule du soudard qui, frissonnant à ce contact glacé, se releva avec un hurlement et s'enfuit éperdu, se butant aux murs, ivre de terreur.

Longtemps, on entendit un gémissement affolé qui se perdit enfin dans la nuit.. comme un cri de bête traquée.

Ellen Mercy était tombée évanouie !..

Pauvre femme !..

XIII. — MARIE STUART

Le lendemain de cette scène, dans la matinée, une rumeur et un mouvement inaccoutumés régnaient dans la maison d'Avenel. Les femmes de la châtelaine se hâtaient en des préparatifs qui leur avaient été commandés. Dans la cour d'honneur, les serviteurs attendaient. Et cinquante hommes d'armes, à cheval, étaient rangés autour d'une voiture de voyage..

Bientôt parut Marie d'Avenel.

Elle était en grand deuil. Une femme, jeune, autant qu'on en pouvait juger, l'accompagnait, vêtue aussi de vêtements noirs. Mais tandis que le voile de la châtelaine était relevé et laissait voir son pâle visage où se lisait une incurable douleur, l'inconnue, au contraire, cachait sa figure avec le plus grand soin..

Marie passa devant ses serviteurs inclinés auxquels, malgré les souffrances de son cœur, elle eut encore le courage d'adresser de douces paroles d'adieu :

— Que Dieu protège notre noble dame ! — répondaient les gens d'Avenel attendris et tout en pleurs. — Que le ciel daigne assurer le succès de ce voyage !

Marie monta la première dans la voiture.

L'inconnue s'opprétait à l'imiter lorsqu'elle s'arrêta, frissonnante. Un homme s'était avancé, et, s'inclinant très bas :

— La noble étrangère n'a aucune recommandation à me faire ? — dit-il. — En ma qualité d'intendant, je..

— C'est bien, maître Stewart ! — interrompit vivement Marie d'Avenel. — Tenez-vous-en à vos fonctions.. Montez, chère miss !

— Excusez un excès de zèle, gracieuse dame ! — fit le misérable, qui recula et se perdit dans les rangs des serviteurs, engremmelant :

— C'est étonnant !... cette taille.. cette tournure.. Ah ! pourquoi n'ai-je pu soulever son voile !... ou, tout au moins, entendre sa voix !... Je jurerais que c'est elle !... Et pourtant, cette bégueule de Marie l'a appelée miss !... C'est égal... Tout cela n'est pas clair... Et puis, qu'est devenu le duc ?... Nul ne l'a vu... Nul n'a pu me renseigner.....

Déjà la voiture, attelée de quatre mules, s'était ébranlée... L'escorte s'était partagée en deux pelotons, dont l'un trottait en avant et l'autre marchait autour des voyageuses. Celles-ci se tenaient par la main.

— Ah ! oui ! — disait Marie d'Avenel, puisse le Seigneur m'occorder aide et protection....

— Chère sœur ! — répondit Ellen, — mon père a pour moi des trésors de tendresse... grâce à sa haute influence de lord-chief de justice, j'obtiens, je n'en doute pas, de faire reculer l'exécution fatale.. Ah ! madame, je vous plains... et vous envie encore, puisque vous êtes sûre au moins de l'adoration de celui que vous aimez !. L'amour seul a pu lui inspirer cet affreux accès de jalousie... Tandis que moi, malheureuse... vous avez entendu... cette nuit....

— Pauvre Ellen !... Pauvre cœur brisé !... Ah ! nous portons toutes deux des croix bien rudes pour nos frères épaules !....

— Courez sans craintes à la cour de France, ma sœur ! — reprit Ellen en essuyant ses larmes, — je vous le jure, la vie de votre cher Walter sera épargnée !....

— Que le ciel vous entende, chère sœur !

Des jours se sont écoulés....

Au château de Compiègne, à l'heure des audiences royales, les courtisans semblent attendre quelque triste événement. Dans les salles immenses, on se parle à voix basse, tous les visages sont inquiets....

Le roi est au plus mal !... François de Valois va mourir !....

Cependant la reine, la douce Marie Stuart, à fait taire la douleur de son âme, et, entourée de quelques gentilshommes, à voulu recevoir Marie d'Avenel....

Un pâle sourire aerré sur ses lèvres, à la vue de la noble Écossaise.. de celle qui lui apporte comme un parfum léger de l'air natal !....

Mais une expression d'infinie souffrance contracte le visage si beau, si touchant, de cette reine de dix-huit ans qui adore son jeune et royal époux, et dont le front semble déjà prêt à remplacer

sa couronne d'or et de pierreries par la couronne d'épines du long et terrible martyre qu'elle va endurer : vingt ans de captivité avant d'être livrée au bourreau par la cruelle et jalouse Élisabeth !

Pauvre et légendaire Marie Stuart !... douce amie " du plaisant pays de France " que tant elle devait regretter !....

Hélas !... comme ses yeux, déjà voilés de deuil et d'angoisses, disaient la lutte que l'espoir et la détresse se livraient dans son âme, à cette minute où elle avait quitté le chevet de son époux bien-aimé !....

— Le roi est mieux ! le roi vivra ! — lui disent les médecins, qui ne quittent plus le malheureux prince, rongé lentement par la terrible et implacable phthisie.

Et elle écoute la châtelaine d'Avenel, qui achève de lui raconter l'affreux malheur....

Son fils Julien disparu, enlevé... son Walter accusé de haute trahison... enfermé à la tour de Londres... condamné à une mort infâme.

Marie implore la reine... la supplie d'intervenir, de sauver celui qui est toute sa vie... Son propre récit l'a torturé... elle est à bout de forces, et enfin, elle tombe à genoux, balbutiant à travers ses sanglots :

— Pardonnez, Majesté ! pardonnez le spectacle de cette douleur d'une infortunée !... Mais j'ai tant souffert !... Mon cœur se brise ! Et je n'ai plus d'espoir qu'en votre haute bonté... O Majesté, voyez mes larmes ! Vous voudrez donner un mot d'espérance à l'épouse inconsolée... Reine puissante, vous aurez pitié d'une mère !....

La reine se leva, fit un pas en avant de son trône.

— Relevez-vous, milady ! — fit-elle de sa voix charmante et miséricordieuse, — vous n'aurez pas fait en vain appel à notre cœur... Fille d'Écosse, j'ai gardé le pieux souvenir de tout ce qui vient de là-bas !... Et, parmi les grandes familles, je n'ai pu oublier ni les Melrose dont vous êtes la perle, chère milady, ni les d'Avenel dont votre noble époux est le plus digne rejeton !... Soyez donc assurée que je vous aime et que j'emploierai le pouvoir dont je dispose à sauver le généreux Walter... Je suis sur le trône, — et la reine d'Angleterre ne saurait refuser à sa cousine de France la vie de ce chevalier... car, au besoin, notre flotte.....

Marie d'Avenel, ravie, extasiée, écoutait ces promesses formelles, et balbutiements de gratitude se pressaient sur ses lèvres sans qu'elle parvint à formuler la joie qui débordait de son pauvre cœur si meurtri jusqu'à ce jour....

— Oui, — reprit Marie Stuart, — vous pouvez sans crainte retourner vers nos chères montagnes... La cause de votre époux m'est sacrée... et dès ce soir, un messenger envoyé à Sa Majesté Élisabeth d'Angleterre....

Élisabeth, nom maudit... Elle s'interrompit soudain, pâlisante...

Un bruit sinistre, une rumeur de deuil montait, s'élargissait, envahissait le royal château de Compiègne.

Les courtisans, oubliant toute étiquette, entraient en foule dans la salle des audiences. Des frémissements couraient de groupe en groupe... et des gémissements éclataient.

— Qu'est-ce... signifie !... Messieurs... que se passe-t-il ? — demanda la reine prise d'un atroce pressentiment.

Un vieux gentilhomme, un *highlander*, ployant le genou et baisant la tête, lui répondit :

— Hélas, Majesté !... le roi....

— Le roi !... Achevez, monsieur ! — s'écria l'infortunée Marie Stuart en chancelant.

— Sans que rien eût pu faire prévoir ce changement subit, le roi s'est trouvé mal tout à coup... une syncope... très grave.

La reine n'en entendit pas davantage.

Elle se précipita vers la chambre royale... Les médecins s'écartèrent... Et, dans le lit à hautes colonnes, placé sur une estrade comme un trône préparé pour l'amour... ou la mort !... le roi de France apparut livide, les yeux fermés, la sueur de l'irréremédiable agonie au front....

Marie Stuart se jeta sur lui, prit la tête blafarde dans ses bras tremblants, et déposa un baiser sur ses lèvres déjà glacées.

— François ! — gémit-elle, — mon François... mon bien-aimé !... Reviens à toi !... C'est ta petite Marie qui est là !... qui te parle !...

La malheureuse n'était plus que femme... Et sa douleur d'épouse et d'amante s'exhalait dans un long sanglot déchirant.

François ouvrit les yeux...

Il eut un sourire de joie ineffable et murmura :

— Marie !... je meurs heureux... puisque je... meurs en vous.... regardant.. ô ma reine adorée !... Écoute... je....

Il ne put en dire davantage, une légère secousse l'agita. Une écume rose mouilla les coins de sa bouche.

La reine s'abattit et roula au pied du lit.

Marie d'Avenel, qui l'avait suivie, s'agenouilla et, avec un respect infini de tendresse et de compassion, soutint la tête adorable de la malheureuse reine de France et d'Écosse.

— Adieu, ma courte joie ! — murmura-t-elle. — Mais toi, pauvre

reine, tu es aussi frappée à mort !... Oh ! je suis bien maudite, puisque je traîne le malheur après moi !...

Le grand maître des cérémonies s'était approché de la couche royale.

Il monta sur l'estrade, contempla un instant le cadavre, puis, se retournant vers les courtisans inclinés, il prononça d'une voix lente et solennelle :

— Messieurs !... le roi est mort !...

— Vive le roi ! — répondirent sourdement les gentilshommes.

XIV. — LE MONASTÈRE

Il nous faut revenir en arrière, au moment où, sur le conseil intéressé de John Robby, le cabaretier du *Gué de la Mort*, les hommes de Christie de Clinthill transportent leur capitaine vers le monastère.

Cette nuit-là, après les offices du soir, les moines du chapitre s'étaient réunis sous la présidence de leur prieur, pour aviser aux moyens de mettre le monastère en état de défense contre les incursions nombreuses de ce même Christie qui poussait l'audace jusqu'à venir rançonner les bons moines de Saint-Joseph.

Chacun donnait son avis, selon son tempérament, — avis de prudence ou de guerre déclarée, selon que le moine était d'humeur timide ou batailleuse...

Le frère-sonneur admis à l'honneur d'émettre son opinion, se distingua par la violence des solutions qu'il proposa.

— Il faut, — déclara-t-il, très belliqueux, — se saisir de ce houp-pilleur et le mettre au pain sec et à l'eau, dans l'in-passe, pour un siècle durant !

— Frère Jacques — dit sévèrement le prieur, — vous oubliez qu'il est difficile de s'emparer de ce farouche cavalier.

Frère Jacques, allait protester avec énergie, lorsque des coups terribles frappés à la porte firent sursauter tous les religieux dans leurs stalles.

— Qui peut frapper ainsi à pareille heure ? — demanda le prieur en pâissant. — Dieu du ciel !... mais on enfonce la porte !... Frère Jacques, allez donc voir !...

L'énorme moine s'était effondré derrière une chaire aux premiers heurts. A l'ordre qui lui était intimé, il reparut, vert de peur, et balbutia :

— Moi !... que... je... .

— Oui, vous !... Allons, qu'on se hâte !... ou sans cela les gens qui heurtent à l'huis vont tout défonser ! Quel sacrilège !...

Frère Jacques se dirigea péniblement vers l'entrée du monastère.

Quand il fut arrivé à la grande porte, il recouvra quelque courage en voyant que le moine-portier, le moine-sommelier et divers frères lais s'étaient rassemblés et tenaient conseil.

— N'ouvrons pas ! — s'écria frère Jacques. — Des gens qui frappent de cette sorte ne peuvent être que des mécréants dont la présence souillerait ce saint asile !...

Il dit. Et tous l'approuvèrent !... Mais, du dehors, les vociférations se firent plus véhémentes... Puis le bruit cessa comme par enchantement.

Le sommelier, qui se trouvait plus décidé que ses compagnons, mit le nez à une petite lucarne servant de judas.

— Saint Joseph nous soit en aide ! — s'écria-t-il en se retirant. — Ce sont les compagnons de Christie !... Que nous veulent-ils encore ?... Tenez ferme, vous autres... Moi, je vais fermer les caves.

— Attendez-moi, cher frère ! — soupira le brave Jacques effaré. — Je vais vous aider !

— Que personne ne bouge ! — fit en ce moment la voix irritée du prieur qui s'était décidé à venir en personne s'assurer des causes du tumulte.

Comme on n'entendait plus rien de l'autre côté du portail, les moines obéirent d'assez bonne grâce.

Et le prieur, à son tour, braqua ses yeux au judas :

— Sainte Vierge ! Ayez pitié de nous ! — murmura-t-il bientôt. — Ces démons ont déraciné un peuplier... Ils le traînent jusque'ici... Ils vont s'en servir comme d'une catapulte !... Ouvrez !... Ouvrez vite... ou les réprouvés vont tout mettre à feu et à sang !...

Tremblant de tous ses membres, le frère-portier se hâta d'introduire une énorme clef dans la serrure. Mais il n'y parvint qu'avec peine, ce qui donna aux hommes du capitaine de Clinthill le temps de lancer un premier coup de leur formidable engin. En même temps, les clameurs recommencèrent, et les moines furent assourdis de hurras fantastiques.

Or, ce premier coup de catapulte coïncida avec l'instant précis où le portier entre-bâillait enfin l'huis du monastère. En sorte que

la porte s'ouvrit d'elle-même avec une violence et une impétuosité qui renversèrent le moine. Celui-ci, en tombant, renversa le prieur qui se trouvait derrière lui. Le prieur entraîna dans sa chute frère Jacques qui, se cramponnant à son voisin le plus proche, lui fit exécuter la même culbute !

Les Écossais qui arrivaient furieux, et allaient se précipiter, s'arrêtèrent ébahis devant l'étrange spectacle de tous ces moines renversés, empêtrés les uns dans les autres, et essayant de se remettre sur pied avec des gémissements de terreur.

Ils partirent d'un immense éclat de rire qui acheva d'épouvanter les malheureux moines, leurs perpétuelles victimes ! Mais la vue de la civière qu'ils avaient déposée dans un coin et où leur capitaine gisait inanimé les ramena vite au sentiment de la situation.

— Par saint Patrice ! — dit l'un d'eux, — est-ce ainsi que vous accueillez un blessé ?

Les guerriers de Clinthill s'avancèrent menaçants et vociférant. Il y eut une nouvelle déroute, une terreur panique parmi les moines dont les uns se sauvèrent, et les autres tombèrent à genoux.

Seul, le prieur, qui s'était remis debout, demeura.

— Arrêtez ! — cria-t-il, — ou je vous maudis jusque dans votre génération troisième !... Si vous avez un blessé parmi vous, je consens à le soigner !... Qui est-ce ?

— Le voilà !... C'est notre capitaine ! — dirent les guerriers émus sous leur rude écorce par la vue de ce Christie qu'ils adoraient et qui, pâle, sanglant, n'avait pas repris connaissance.

— Christie de Clinthill ! — murmura le prieur atterré, — c'est lui que je dois sauver !... Lui, notre pire ennemi !...

— Hésiterais-tu ? rugit le lieutenant, qui fit un geste de terrible menace.

— Eh bien, non ! Je n'hésite plus ! Saint Joseph m'inspire ! — s'écria l'abbé du monastère. — Écoutez tous, enfants !...

Le prieur savait quelle naïveté de cœur et d'esprit se cachait sous la rude enveloppe de ces partisans.

Il savait combien il était facile de les toucher par une générosité apparente ou réelle. Il prit un air solennel et continua :

— Christie de Clinthill m'a fait beaucoup de mal ! Il a obligé notre pauvre couvent à lui fournir pour lui et ses hommes force moutons, force porcs engraisés et force volailles !... Mais je veux tout oublier !... J'emploierai ma science à le guérir... Le ciel m'aidera !... Seulement, lui seul entrera dans le monastère... Vous vous retirez tous ! A cette condition, je réponds de la vie de votre capitaine !...

— Vous répondez de sa vie ! — fit le lieutenant qui, radouci, hochait la tête. — Vous vous engagez beaucoup, sire prieur... Le capitaine a été touché par l'Homme-Noir !...

— J'en réponds ! — répéta le prieur qui, d'un coup d'œil exercé, avait pourtant reconnu la gravité des blessures de Christie. — Si l'Homme-Noir l'a touché, je l'exorciserai, voilà tout !...

Les défenseurs d'Avenel se consultèrent du regard... L'attitude du prieur leur imposait la confiance... L'Homme-Noir évoqué les faisait frissonner : ils acceptèrent donc !

Tous étendirent la main sur leur capitaine en signe d'espoir, et, remontant sur leurs chevaux, reprirent au grand trot le chemin de la tour de Glendearg.

Les moines saisirent la civière ; le capitaine Christie de Clinthill fut déposé dans une cellule où, sur-le-champ, le prieur procéda au lavage et au pansement de ses blessures.

Puis le frère Jacques fut préposé, malgré les nombreuses objections et réticences qu'il formula, au soin de garder le capitaine, de lui donner à boire, enfin, de le veiller...

Cependant le prieur avait réuni autour de lui quelques-uns des moines les plus doctes et leur exposait son plan :

— Nous tenons ce bandit ! Il ne faut plus le lâcher !... A Dieu ne plaise que je songe à trahir mon serment... Mais qu'ai-je promis ? De le guérir, voilà tout !... Je le guérirai donc !... Seulement, nous le garderons ici... et ce sera œuvre pie : car nous sauverons son âme après avoir sauvé son corps... Si ses hommes viennent le réclamer, nous répondrons qu'il a voulu s'en aller aussitôt sur pied... qu'il est parti !...

Ces sages mesures furent approuvées à l'unanimité. Il fut convenu qu'on s'arrangerait pour que l'indomptable Christie ne pût jamais s'évader du monastère qu'il avait si souvent fois rançonné.

Après le départ du prieur, et sous la bienfaisante influence des compresses, Christie n'avait pas tardé à revenir à lui. Il jeta un regard étonné sur la cellule, étendit les bras, fit une grimace, de souffrance, toussa fortement, et finit par murmurer :

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 21 AVRIL 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

XLIII

AU CHATEAU DES NEIGES

(Suite)

Les deux hommes, un instant, gardèrent le silence.

Un chevreuil apparut, qui descendait se désaltérer au lac ; M. de Borianne le laissa passer.

—Maxime, dit-il, d'une voix étonnement douce, j'ai été un bien mauvais père pour toi, me pardonnes-tu ?

—Vous avez souffert, vous m'aimez ; tout est oublié.

M. de Borianne secoua la tête.

—Ah ! fit-il, combien je regrette le temps perdu ! La réponse du docteur m'apprendra si j'ai méconnu ta mère. Si je me suis trompé, ce sera la plus grande douleur de ma vie... Quant à toi, Maxime, tu es bien un Borianne, tu en as le cœur haut placé. Par ma faute, tu as manqué ton existence. J'aurais tant aimé à faire de toi un soldat.

Il lui avait pris la main qu'il serrait dans les siennes.

—Qu'importe le passé, pour moi, répondit Maxime. Pensons surtout à l'avenir, à la... disparue.

Le front du vicomte s'assombrit.

—Encore trois jours, murmura-t-il, que c'est long !

Il se releva, et, d'une voix rude :

—Marchons !

Maxime comprit que son père désirait ne plus penser, combattre, par la fatigue, les mauvais souvenirs.

Trois jours, s'arrêtant parfois pour commencer des causeries que le vicomte terminait par un cri de colère ou de désespoir, ils parcoururent ainsi la contrée, sans jamais rapporter poil ou plume.

Prosper clignait de l'œil et se frottait les mains.

—Ça va bien, se disait-il.

Il était au courant de tout par Maxime ; il savait qu'on attendait une lettre du docteur Duménil.

Ce dernier ne perdit pas de temps. Sa réponse parvint au château des Neiges le soir du quatrième jour, c'est-à-dire par rebout du courrier.

Elle était brève et très affirmative :

« Monsieur le vicomte,

« Votre question m'étonne au plus haut point. Quoi qu'il en soit, je m'expliquerai catégoriquement : Mme la vicomtesse de Borianne, je m'en souviens comme d'hier, est venue me faire ses adieux avant de partir pour Paris. Elle m'a dit, en propres termes : « Mon mari sera bien heureux d'apprendre la nouvelle... Pourvu, a-t-elle ajouté, en souriant, que ce soit une fille, il en désire une... »

—Oh ! ma mère, s'écria Maxime, comme tu as dû souffrir !

Il se retourne... Son père pleurait le bonheur perdu !

La fin de cette journée, Maxime la passa devant le portrait de sa mère, comme s'il eût voulu graver en son âme ses traits chéris, cette idéale figure qui figurait l'intelligence et la bonté.

Il ne revit son père qu'au dîner.

M. de Borianne, cette fois, ne cachait plus sa douleur. Ses yeux étaient brûlés de larmes.

Il céda d'abord à la violence de son caractère.

Il rappella Prosper et l'interrogea avec l'âpreté d'un juge d'instruction.

Le vieillard ne se départit pas de sa prudence.

Il répondit qu'il ne savait rien, sinon que la vicomtesse et la marquise de Parieux n'avaient, à son avis, aucun secret l'un pour l'autre.

—Compris, répondit le vicomte d'un ton bref. Tu resteras ici pour surveiller le domaine, je te laisse tout pouvoir.

Puis, s'adressa à son fils :

—Demain, mon cher Maxime, nous partirons pour la France. Mes idées s'enbrouillent, j'ai besoin d'y mettre ordre.

Il ne pleurait plus. Une farouche énergie étincelait en son regard.

La nuit était venue.

Maxime se retira dans sa chambre. Trop de pensées le hantaient pour qu'il pût dormir ; il ouvrit sa fenêtre et s'accouda sur le rebord de pierre.

Ce fut bientôt, de partout, un profond silence seulement troublé

par des appels d'oiseaux égarés dans la nuit et la chanson monotone des rainettes dans les douves du château.

L'espace s'emplissait de lumière. La lune, escaladant les côtes lointains, caressait les sapinières d'un coup d'éventail.

Maxime songeait, sans arrière-pensée d'égoïsme, au bonsoir de Pierre Sorlac dont, seule, la maladie de Mme Petitot retarderait l'union avec Rose, Rosita Speranza.

Comme il aimerait sa sœur !

Puis, à cause de la mère, disparue en pleine jeunesse, il s'attrista. Combien de temps rêva-t-il ainsi, oubliant l'heure ?

La lune maintenant, promenait sa face exsangue dans les hauteurs du ciel, allumant les moindres détails du castel.

Tout à coup, en ce silence, un bruit bien connu lui parvint : le grincement de la Porte de fer sur ses gonds rouillés.

Une fenêtre s'ouvre, celle de la chambre mystérieuse.

Quelqu'un parle, à haute voix, d'une voix de rêve, de somnambule, sans intonation, mais si douce.

Maxime se penche... Il a reconnu la voix de son père.

Le vicomte — car c'est bien lui — s'adresse au portrait.

Maxime recueille ces mots entrecoupés par les larmes, les sanglots :

—Pardonne... femme adorée, toutes les apparences étaient contre toi... mais la lumière se fait en mon esprit, en mon âme... Toi, que j'ai outragée, me pardonneras-tu... Si tu savais, j'ai tant souffert. J'avais rencontré le bonheur, et aveugle, je t'ai brisé... Madeleine, tu venais à moi, aimante et fidèle, et je t'ai repoussée... Madeleine...

Ce dernier mot est suivi du bruit sourd d'un corps qui s'écroule sur le parquet.

Maxime va se précipiter, mais, au même moment, il entend la voix de Prosper :

—C'est moi, mon bon maître. Laissez-moi vous reconduire dans votre chambre.

M. de Borianne obéit comme un enfant.

Il avait eu un accès de somnambulisme.

Maxime, jusqu'à ce que l'aube blanchisse l'orient, resta à sa fenêtre, bouleversé par cette scène.

Au matin, le vicomte reprit son masque impénétrable.

Les chevaux hennisaient dans la cour.

—Partons, ordonna-t-il.

Prosper, au dernier moment, s'approcha de son jeune maître et lui murmura :

—Monsieur le baron... la marquise, seule, a peut-être la clef de l'énigme.

Maxime eût voulu questionner encore le singulier vieillard, mais les chevaux enlevaient la voiture.

Durant ce long voyage M. de Borianne demeura taciturne.

Maxime respectait ce silence qu'il ne comprenait que trop.

Pourtant, à mesure qu'on approchait de Châteauroux, les traits du vicomte s'éclaircissaient.

Ces mots lui échappèrent :

—Elle parlera, cette fois, j'en réponds... il le faut !

XLIV

AUTRE DISPARITION

Pendant que le vicomte et Maxime, en l'attente de la réponse du docteur Duménil arpentaient, cherchant à tuer le temps, les vallées et les sapinières de Courlande, d'autres événements se succédaient en Berry, au château, d'ordinaire si paisible, des Borianne...

Le vieux comte avait revu Hector avec un extrême plaisir.

La vieillesse est pleine d'affection et généreuse, aussi M. de Borianne pardonnait-il à Hector son long silence.

L'ayant retrouvé raisonnable, guéri de sa manie de solitude, il s'était pris à espérer que ses deux enfants seraient là, au dernier moment, pour lui fermer les yeux.

Et voilà que tout à coup le vicomte, après les explications de Rose, s'était enfui, pour ainsi dire, entraînant Maxime.

Que signifiait ce brusque départ ?

Assis dans son grand fauteuil, les yeux clos, le vieillard songeait.

La porte s'ouvrit doucement, un pas léger frôla le tapis.

Le comte de Borianne avait l'ouïe fine des aveugles.

—Est-ce toi, Hermine ? demanda-t-il.

—C'est moi, mon père. Je croyais que vous dormiez.

—Comment veux-tu que je puisse dormir après les événements d'aujourd'hui. Ma famille était autour de moi et la voilà, une fois encore, dispersée.

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

La marquise de Parieux prit les mains de son père.

— Je vous reste, moi, dit-elle.

— Oui, tu es bonne, ma chère Hermine. Si tu n'étais pas là, et prévoyante, aux petits soins pour moi, la vie me serait presque une lourde charge. Ah ! je fais bien que tu ne voudrais pas, pour rien au monde, m'abandonner, toi.

La marquise garda le silence. Était-ce sa façon d'approuver ?

Cependant, le comte ne cessait de soupirer, intrigue et peiné par l'absence de son fils.

— A quoi pensez-vous donc, mon père ? reprit Hermine.

— Je cherche à m'expliquer les dernières paroles de ton frère, cette phrase prononcée avec une sorte d'emportement : "Partons, Maxime, le mot de l'énigme est au Château des Neiges." De quelle énigme voulait-il parler ?

— Je ne sais, murmura la marquise. Vous savez que, depuis la disparition de cette pauvre Madeleine, mon frère, hélas, a des instants d'égarement, disons le mot, de folie !

Le vieillard secoua la tête.

— Fou, mon fils, que veux-tu dire ? Il m'a paru, au contraire, tout à fait raisonnable. Ce que tu appelles sa folie était tout simplement un chagrin intense, insurmontable, que j'ai fini par admettre et comprendre. Il aimait tant sa femme ! Non, il y a autre chose, quelque chose de terrible qu'on nous cache. Tout à l'heure, lorsque tu es rentrée, ma chère enfant, je me demandais si ce secret n'est pas pour beaucoup dans la rupture du mariage de Maxime.

— Rose n'aurait pas manqué de le dire.

— Certainement, et j'admire la loyauté et la franchise de cette jeune fille ; car, en somme, rien ne l'obligeait à parler.

Puis, comme Hermine se taisait :

— Pourquoi étiez-vous si émus, tous, le vicomte, Maxime, et toi-même, pendant cette visite de Rose ? L'émotion de Maxime, je l'admets, mais la vôtre. . .

— Mon frère, comme moi, était heureux de cette franchise qui empêchait la plus effreuse des mésalliances.

Cette explication ne satisfit pas le comte.

Ses pupilles battaient et ses lèvres remuaient sans cesse.

— Dis-moi, reprit-il, comme répondant à sa propre pensée, Rosita Spéranza a-t-elle l'air d'une beauté de village ?

— Mon père ?

— Je te demande si quelque chose, dans ses manières, dénote la fille d'un aubergiste ?

La marquise eut une seconde d'hésitation.

— Non, dit-elle ; rien chez elle ne trahit cette origine. Il est vrai que grâce à Mme Petitot, elle a reçu une éducation supérieure.

— Est-elle donc aussi belle que le prétend Maxime ?

— Oui, mon père.

— Décris-la-moi.

A cette question, Mme de Parieux se troubla.

— A quoi bon, fit-elle, puisque ce mariage est désormais impossible. D'ailleurs je l'ai à peine examinée, cette pauvre enfant.

L'octogénaire ne crut pas devoir insister.

Il réfléchissait, le front dans les mains.

— Crois-tu qu'elle aime Maxime ? demanda-t-il. Je n'en suis pas certain, il m'a semblé reconnaître, au ton de sa voix plus de résolution que d'émotion sincère.

Il inclina sa tête vénérable.

— Tout est inexplicable, en cette affaire, continua-t-il ; Rose, à mon avis, devait être fière d'une alliance avec un Borianne et quand rien, je le répète, ne l'y forçait, elle a brisé elle-même son bonheur, sa destinée. Ou cette enfant à une âme peu commune, ou elle n'est guère éprise de Maxime. . .

A voix basse, il acheva :

— Alors, tout est pour le mieux.

A cette conclusion inattendue, la marquise respira.

— Oui, fit-elle, vous avez trouvé le mot, mon père, tout est pour le mieux. Ce mariage était impossible ; c'eût été monstrueux, croyez-en votre fille chérie.

— Sans doute, répondit-il, mais je me demande, alors, de quelle énigme voulait parler mon fils et pourquoi il ne m'a pas laissé le temps de le questionner.

— Vous l'interrogerez à son retour.

— Oui, s'il revient !

Le vieillard retomba dans ses réflexions.

La marquise sortit sur la pointe des pieds et se retira dans sa chambre.

— Mon Dieu ! fit-elle, qu'advient-il de tout cela ?

Elle s'agenouilla à son prie-Dieu.

Elle resta ainsi immobile, jusqu'à la chute du jour, jusqu'à ce que la cloche annonçât le dîner.

Alors, les yeux rougis par les larmes, elle descendit lentement.

A table, elle fit effort pour égayer son père et y réussit, mais, bientôt, soit qu'elle fût réellement souffrante, soit que sa pensée fût ailleurs que dans ce salon où elle lisait à haute voix un auteur ancien, elle eut d'incroyables distractions.

Elle s'arrêtait soudain au milieu d'une phrase.

Le comte ne reconnaissait pas sa lectrice habituelle, si méthodique, en toute chose, et si calme.

A un moment donné, la marquise s'interrompit et s'écria :

— Que font-ils... là-bas ?

— Oui, que font-ils ? répéta l'octogénaire, qui pensait à l'unisson de sa fille. Va te reposer, Hermine, n'abusons pas de nos forces.

La marquise se leva.

Il était temps... les lignes et les mots dansaient devant ses yeux.

Elle embrassa son père à plusieurs reprises. Tous deux confondirent leurs larmes, sans mot dire. Puis elle se retira dans sa chambre.

Le lendemain matin, elle fit dire au comte qu'elle souffrait d'une légère indisposition.

— Pauvre Hermine, se dit le vieillard, toutes ces histoires la tourmentent ainsi que moi. Ah ! quand mon fils et mon petit-fils reviendront-ils de Courlande.

Pour lui faire la lecture, et, aussi, abrégé le temps, il manda son secrétaire, Eugène Bertin, âgé de trente ans, fils d'un de ses plus anciens fermiers.

Le comte ayant remarqué autrefois la précieuse intelligence d'Eugène, l'avait fait instruire à ses frais. Il n'avait perdu son argent : Bertin fut le plus studieux des lycéens ; à vingt-cinq ans, il était agrégé ès lettres.

Un peu contrefait, il ne songeait pas au mariage.

Il vivait de la vie de son bienfaiteur dont il partageait la passion pour les langues mortes.

Les après-midi, lorsqu'il faisait beau, le vieillard et le jeune homme descendaient régulièrement sur les bords de l'Indre qui traversait le parc attenant au château.

Chemin faisant, le comte, qui adorait la nature, demandait à son guide des explications sur le paysage.

Bertin, poète à ses heures, détaillait merveilleusement les dessous ombreux des taillis, où les fûts blancs des hêtres ressemblent à des colonnes du temple, le cours sinueux de la rivière au-dessus de laquelle frissonnait le vol des martins-pêcheurs.

De temps à autre, on s'arrêtait pour écouter la chanson du vent dans les cimes, et la soirée s'achevait, jusqu'au dîner, en savantes causeries.

Lorsque le secrétaire était absent, sa vieille mère le remplaçait auprès du comte, pour l'aider à descendre les escaliers.

Bertin, on le devine, accourut à l'appel de M. de Borianne.

— J'allais venir, monsieur, justement, lui dit-il. Je relisais Homère, le deuxième chant de l'*Iliade* ; il s'y trouve une phrase que je crains de mal interpréter.

— Ah ! ah ! fit le comte, fier qu'on eût recours à son érudition.

Par le sentier accoutumé, on se rendit au bord de la rivière.

Là, M. de Borianne s'assit sur un banc de gazon.

— Voyons cette fameuse phrase, fit-il, monsieur mon secrétaire.

De suite, il la traduisit avec une précision remarquable.

— Continue la lecture, dit-il à Bertin, émerveillé.

Parfois, le jeune homme s'arrêtait embarrassé par un mot du texte qu'il traduisait à mesure.

Le comte, aussitôt, trouvait l'expression la plus juste.

Et Bertin, bien que depuis longtemps habitué à cette intelligence supérieure, demeurait stupéfait de tant de lucidité chez un octogénaire.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi.

La marquise ne paraissait pas à la salle à manger.

Elle mettait son absence sur le compte de sa santé.

Nullement inquiet, M. de Borianne, réconforté par Bertin, attendait la guérison qui ne pouvait tarder.

Chaque jour, il se rendait au bord de l'Indre.

A cet endroit il s'asseyait de préférence, la rivière s'endormait en un bassin profond que recouvraient des nénuphars.

M. de Borianne demanda à son secrétaire :

— Dis-moi, mon ami, les nénuphars doivent être en fleurs ?

— Oui, monsieur, répondit Bertin, et ces fleurs blanches, pareilles à des calices évasés sont superbes. On dirait que, trop lourdes, elles sommeillent sur les feuilles.

— Ah ! murmura le comte, comme tu es heureux de voir tout cela !

Il se tut, triste sans savoir pourquoi.

La fraîcheur montait, sous ses arbres, si près de la rivière.

— Rentrons, fit-il,

A sa table, sous sa serviette, il chercha vainement le billet d'excuse que ne manquait jamais de lui envoyer sa fille, en cas d'absence.

— Hermine est guérie, pensa-t-il ; elle va venir.

Il attendit. Impatienté, il ordonna au maître d'hôtel d'aller prendre des nouvelles de Mme la marquise.

Le serviteur revint peu après, et d'une voix tremblante :

— J'ai frappé, personne n'a répondu.

— Merci ; envoyez-moi Françoise, la femme de chambre.

Françoise fut introuvable.

—Voilà qui est étrange, se dit le comte. Jamais Hermine ne s'est absentée sans me prévenir. Elle, pas encore, rentrée, à cette heure...

Il n'acheva pas sa pensée, se leva, et, seul, se dirigea vers la chambre que la marquise occupait au premier étage.

Les domestiques par déférence, s'étaient éloignés.

Il frappa, comme avait fait le maître d'hôtel.

Personne ne répondit.

Il tourna le bouton, s'attendant à ce que la porte fut fermée. Elle ne l'était pas. Alors, il entra et marcha vers le lit de sa fille.

Ce lit était vide.

—Oh ! fit-il angoissé.

Ses doigts se promenèrent sur la table et y rencontrèrent une lettre cachetée.

M. de Borianne la mit dans sa poche, revint, à la salle à manger et fit appeler son secrétaire qui était seul, dans sa chambre.

—Ferme les portes, lui dit-il.

Puis, tirant la lettre :

—Pour qui ce billet ?

Bertin lut la souscription.

—Il est à votre adresse, monsieur le comte.

—Bien ; je te prie de m'en donner lecture.

A voix basse, Bertin lut :

“ Cher, très cher père,

“ C'est la mort dans l'âme que je commence cette lettre, mais il le faut, hélas ! il le faut... Dieu m'appelle. Vous savez, mon père, si je vous aime. Avant et depuis mon veuvage, j'ai toujours été votre fille chérie, je la suis encore, mais la vocation est plus forte que moi, plus forte que tout. J'ai feint d'être malade, c'était, pardonnez-moi, la première fois que je vous trompais, je souffrais, certes, mais à la pensée de vous quitter...

“ Vous-même, ces temps derniers, vous avez remarqué mon trouble, mon émoi, mes distractions pendant que je vous faisais la lecture. C'est que, en moi, grondait la voix d'en haut qui me taxait de lâcheté, me criait : “ Quoi, tu hésites, tu n'es donc pas mûre pour le ciel... ”

“ Misère de moi, je cède. La voix est si impérieuse qu'il y va de mon salut éternel, je ne puis qu'obéir. Auprès des autels, je prierai mieux pour vous, mon père, pour mon frère qui a tant souffert, pour ce pauvre Maxime.

“ Je me retire au couvent... Ne me recherchez pas. Outre que ma vocation est bien arrêté, bien formelle, vous ne sauriez me retrouver.

“ Si mon cœur se brise, à la pensée de vous quitter, de vous abandonner, je suis presque heureuse de fuir le monde, ce monde dans lequel, en dépit de la fortune, je n'ai rencontré que souffrances.

“ On m'enviait, on me croyait heureuse et j'avais la mort dans l'âme.

“ Mon père, vous, si généreux, comprenez-moi, — votre cœur était près du mien — ne me maudissez pas. Autant que la vocation, c'est l'*inexorable fatalité* qui me pousse au couvent.

“ Votre fille qui vous aime plus que jamais,

“ HERMINE. ”

Le vieux comte de Borianne, pareil au chêne orgueilleux et robuste qui ne frémit même pas au premiers coups de hache, écouta, debout, cette lecture.

Bertin déployait un autre billet contenu dans la même enveloppe.

—Continue, lui dit froidement le vieillard.

En quelques lignes, la marquise désignait son neveu, le baron de Borianne, comme son seul héritier.

“ Je t'aime bien, mon cher Maxime, terminait-elle, sois heureux, plus heureux que ta tante... surtout ! ”

Alors, cette fuite au couvent, c'était vrai... Cette lettre était bien un éternel adieu...

Le comte, cédant à l'orgueil de sa caste, essaya encore de maîtriser sa douleur. Il ouvrit les lèvres pour prier Bertin de se retirer, mais un cri rauque s'en échappa.

Lourdement, il retomba dans son fauteuil.

—Seul au monde ! murmura-t-il.

Bertin s'avança.

—Monsieur le comte ?

—Laisse-moi, je te prie, interrompit M. de Borianne ; le malheur qui vient de me frapper est si terrible et si imprévu que ma pauvre tête se perd.

Il se retira dans sa bibliothèque, vaste salle, au rez-de-chaussée, avec plusieurs fenêtres, presque de plain pied, sur le parc.

Là, il pouvait donner libre cours à ses larmes...

Il ouvrit une fenêtre et livra son front au vent frais de la nuit.

Tel un enfant qui a perdu sa mère, il appelait tout bas :

—Hermine !... Hermine !

Il écoutait, la tête penchée.

Le vent seul lui répondait, des sautes de brise dans les feuilles, mêlées au grondement monotone de la rivière.

Quoi ! cette fille chérie, son suprême espoir, la consolation de sa vieillesse, cette fille qui l'avait soigné, jusqu'à ce jour, avec le dévouement d'une sœur de charité, l'abandonnait !

Il chercha s'il avait pu lui déplaire et ne se souvint pas de l'avoir contrariée une seule fois.

Alors, il remonta plus haut, dans le passé, voulant, avec sa clairvoyance, trouver une cause à son malheur.

Il se revit magistrat, dans la ville de Puy, revêtu de la robe rouge de l'accusateur.

Soudain, il tressaillit.

Il avait aidé, de toutes les forces de son éloquence, à faire condamner les parents de cette Rose que Mme Petitot devait plus tard, recueillir,

Sa conscience ne lui reprochait rien, pourtant, pas même à l'égard de la Rassajou dont il venait, chose curieuse après tant d'années, de se rappeler le nom.

Elle aussi, il l'avait chargée, car il la croyait coupable.

Et cette femme était la mère de Rose !

Et Rose avait été sur le point d'épouser le petit fils du comte de Borianne ! Le vent de la nuit lui parut plus frais encore. Les sueurs qui perlaient à son front étaient froides.

Il eut l'intuition qu'il avait par certains côtés manqué sa vie.

Il avait été juste, certes, mais trop sévère, parfois trop dur pour les infortunés que la misère, souvent conduit au vol et au crime.

Juste... l'avait-il toujours été ?

Il revoyait maintenant, douce et mélancolique, la figure de Madeleine Bréton, de Madeleine pour laquelle il s'était montré impitoyable parce qu'elle était née de roturiers.

Il s'apercevait qu'une heure sonne où il n'y a plus ni roturiers, ni nobles, l'heure de la vieillesse et de la douleur.

N'avait-il pas contribué, lui aussi, à la folie d'Hector, on lui défendant après son mariage, le foyer des Borianne ?

N'était-il pas la cause de la disparition d'Hermine, d'Hermine dont il ne pouvait se passer, dont l'absence était pour lui pire que la mort ?

Ces idées religieuses, auxquelles il ne croyait guère lui-même, il les avait soigneusement entretenues chez les siens, par orgueil, parce qu'elles étaient de bon ton, comme une marque distinctive de caste.

Tout se retournait contre lui parce que tout, sans doute, notamment l'orgueil finit par se payer.

Désormais, il n'aurait plus de famille, plus d'enfants, plus d'amis, il serait seul au monde.

Autour de lui, ce serait le vide, le silence, la nuit.

Il frémit à l'idée de vivre, — si pareille existence pouvait s'appeler la vie — en cette nuit profonde après laquelle nulle main amie ne serait là pour lui fermer les yeux, adoucir l'instant cruel.

Soudain, comme un jet de flamme claire et brûlante, une idée lui traversa l'esprit.

L'idée de la mort, de la mort immédiate, de l'éternelle paix, du suicide !

Il la repoussa avec toute l'énergie de son âme.

Le comte de Borianne, le magistrat de grand renom, le lettré connu, riche et honoré, lui ! se suicider, désertier... allons donc !

Mais on ne chasse pas l'idée comme on se débarrasse d'un manteau.

Elle revenait plus obsédante, s'imposait.

Autour de son front, elle formait comme un cercle d'airain, qui allait se rétrécissant.

Il la combattit d'abord, puis l'étudia sur toutes ses faces.

Sa conscience lui criait :

—Tu es coupable... Par ton orgueil et ton inflexible sévérité, tu es la cause première de la disparition de Madeleine et de la folie de ton fils.

Ces reproches étaient exacts, il dût le reconnaître.

Il entrevit une existence sans but, sans amitié.

Puisque ses enfants eux-mêmes l'abandonnaient, qui donc aurait pitié de sa vieillesse.

La fatalité s'acharnait sur lui et le rendait cause du malheur de Maxime.

Il ne voyait plus qu'une chose dans sa nuit perpétuelle : en finir tout de suite.

Il se rapprocha de la porte.

La même brise soufflait, lourde des parfums de la terre.

Du côté de Châteauroux, l'express de minuit lançait un coup de sifflet d'arrivée...

Tout près, sous les saules, la rivière continuait son appel plaintif et tantateur !

Le comte fit un pas en avant.

—Non, se dit-il, se serait lâche.

Une suprême désespérance l'envahissait, lui brisait les jambes.

Il comprit qu'il en serait ainsi, de l'angoisse présente, cette nuit,

demain, et durant les quelques années qui lui resteraient à vivre.

Le bruissement de la rivière l'attirait. . . .

Il songeait au paysage que lui avait décrit son secrétaire, ce même soir, à l'onde profonde et tranquille où surnageaient les fleurs des nénuphars.

Ce souhait d'un des héros d'Homère lui revint : " Compagnon, je mourrai sans regret si vous fleurissez ma tombe."

Elle était tout proche, à deux pas, la tombe fleurie !

La pendule, derrière lui, sonnait minuit.

Il se donna jusqu'à la demie pour réfléchir.

Ce délai s'écoula sans qu'il s'en aperçut.

Lorsque vibra le timbre, il sortit, délibérément, décidé à mourir.

Guidé par l'habitude, il gagna, sans crainte de se tromper les bords de l'Indre.

Mais presque aussitôt des pas précipités retentirent sur le sable de l'allée.

—Trop tard ! s'écria le désespéré.

Et il se laissa tomber dans la rivière.

XLV

LES DEUX FRÈRES

Au même instant, la voix de Bertin criait sous les arbres :

—Par ici, messieurs !

Que s'était-il passé !

Maxime et son père étaient arrivés par le train de minuit.

Le château dormait. Une seule fenêtre, au premier étage, celle de Bertin se trouvait encore éclairée.

Les voyageurs appelèrent le secrétaire.

Le comte va bien ? s'informa Maxime, qui adorait son grand-père.

—Je ne sais trop, monsieur le baron ; il y a du nouveau depuis votre départ : Mme la marquise de Parieux a quitté le château.

—Ah ! s'écrièrent à la fois le père et le fils.

—Précédés de Bertin, qui portait une lampe, ils se rendirent chez le comte de Borianne.

La chambre était vide, le lit intacte.

—M. le comte se sera endormi dans son cabinet de travail, dit Bertin.

Là, personne encore ; la porte était restée ouverte.

Le secrétaire, ayant baissé sa lampe au ras du sol, reconnut des traces de pas... Alors, se souvenant de la désolation de son maître, après lecture de la lettre de la marquise, il eut l'intuition d'un malheur.

—Mme la marquise est partie pour toujours, dit-il, et M. le comte a pu, dans son désespoir... Courons pourvu que nous arrivions à temps !

Grâce au clair de lune, on y voyait dans le parc comme en plein jour.

Maxime et le vicomte suivirent Bertin.

Ils arrivèrent ; haletant, à l'endroit où ce dernier soupçonnait que le drame avait pu se passer.

Soudain, Bertin s'arrêta. Les deux autres en firent autant.

Et ces mots terribles : " trop tard ! " prononcés par l'octogénaire et suivis du bruit de la chute d'un corps dans l'eau, les glacèrent d'épouvante.

—Non, il n'est pas trop tard ! s'écria Maxime en prenant les devants.

En quelques bonds il atteignit la rivière.

Là, à ses pieds, des vagues légères soulevaient encore les nénuphars.

—C'est là, pensa-t-il.

Et il plongeait tout habillé dans les profondeurs du gouffre.

Un instant après, il reparaisait à la surface, poussant vers la rive son grand-père qu'il avait eu la chance de retrouver immédiatement sous les herbes traîtresses, qui s'étaient écartées miraculeusement pour lui livrer passage.

De sa main puissante, le vicomte attira au bord son père, l'enleva comme il eût fait d'un enfant et le rapporta tout seul dans sa chambre à coucher.

De grosses larmes roulaient sur ses joues.

Quel était donc le terrible secret emporté par Hermine ?

Les trois hommes procédèrent aux soins qu'on donne aux noyés, et le comte ne tarda pas à se ranimer.

—Où suis-je, murmura-t-il ?

—Chez vous, mon père, répondit le vicomte, près de votre fils qui vous embrasse et qui vous aime.

—Et près de votre petit-fils, ajouta Maxime.

Le comte se passa la main sur le front, comme pour ressaisir de fuyants souvenirs.

—J'étais si bien, fit-il... Ah ! pourquoi m'avez-vous sauvé ! Si vous saviez !

—Je sais tout, mon père, dit Hector ; mais si ma sœur a failli à son devoir, ne suis-je pas là moi, moi qui ne vous quitterai plus.

Le vieillard soupira.

—On dit ces choses, fit-il, en des moments pareils, puis on retire sa parole. Et cela se comprend, c'est si triste de passer sa vie auprès d'un vieillard aveugle.

Ne me parlez pas ainsi, mon père ; je n'ai pas toujours joui de ma raison, mais me voilà guéri. J'ai eu le premier tort, celui de vous désobéir. C'est un tout autre homme qui vous revient aujourd'hui, un fils décidé à réparer les erreurs de sa jeunesse.

S'adressant à son fils :

—Quant à toi, Maxime, cours changer de vêtements ! Ah ! je viens de reconnaître encore une fois que tu étais un vrai Borianne.

—Maxime et Bertin se retirèrent. Lorsque le baron revint, il trouva son grand-père endormi. Le vicomte sommeillait dans un fauteuil.

Maxime souleva le rideau de la fenêtre.

Les premières lueurs de l'aube caressaient à peine les cimes du parc.

Il sorti doucement, et se rendit, longeant les murailles, s'arrêtant à chaque plante du parquet, dans la chambre de la marquise de Parieux.

Les clefs pendaient aux serrures de tous les meubles, ce qui paraissait indiquer qu'Hermine était partie avec l'intention de ne plus revenir.

Le baron ouvrit les tiroirs et n'y trouva que du linge, des chiffons et autres menus objets.

Dans la cheminée, il avisa un monceau de cendres, qu'il remua.

Il eut un geste de colère en constatant que la marquise avait brûlé ses papiers.

—Fort bien ! murmura-t-il les dents serrées, nous nous retrouverons, ma tante !

Puis il rentra dans sa chambre et s'étendit sur son lit.

Il s'endormit sur-le-champ, d'un sommeil profond et réparateur.

A son réveil, il éprouva une douce émotion en rencontrant les regards de son père, qui le contemplait avec amour.

—Vous ! s'écria-t-il. Et grand-père ? . . .

—Il dort encore. Il est sauvé, j'avais besoin de m'entretenir avec toi, tu le comprends.

Il s'appuya au chevet du lit et reprit, d'une voix calme :

—Toute la nuit, j'ai cherché à renouer les fils épars de cette énigme terrifiante. Voyons, où en sommes-nous ? Nous savons, par Rose elle-même, que la jeune fille est ou se croit la fille de Rassajou . . .

—Elle ne l'est pas, elle ne peut l'être, interrompit Maxime.

—Je suis presque de ton avis, mais c'est ce qu'il nous faudra démontrer.

—Tout le prouve, mon père : la ressemblance de Rose avec le portrait, le dernier billet de ma mère, la certitude que nous a donnée le médecin de Tours.

Le vicomte arpenta fiévreusement la chambre.

Il s'écria soudain :

—Je crois à tes présomptions ; elles me semblent bien fondées, mais la preuve, la preuve décisive, où la chercher, ou la prendre ?

—Elle est en les mains de ma tante, affirma Maxime, de ma tante qui, avant de partir, a pris soin de brûler tous ses papiers.

—Ah ! toi aussi, tu sais . . .

—Nous la retrouverons, père ! Je suis décidé à reconstituer d'abord toute l'histoire de Rose, et, pour ce faire, de visiter le pays où elle serait née et de suivre ses traces jusqu'à son adoption par Mme Petitot. Vous, père, vous demeurerez ici, au château, auprès de grand-père, qui mourrait si vous l'abandonniez.

Et comme le vicomte secouait la tête.

—Oh ! je ne partirai pas seul, dit Maxime.

—Et qui emmèneras-tu ?

—Pierre Sorlac, mon ami, mon frère, qui aime Rose, lui aussi, et qui s'était sacrifié pour moi, le brave garçon !

Le vicomte prit les mains de son fils.

(A suivre)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si étonnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

IL ETAIT UNE FOIS...
CONTE

Pour le piano

par H. KOVÁLESKI.

PIANO

Andantino

mf

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

mf

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

THEATRE DE L'OPERA COMIQUE

LOUISE

roman musical en 4 actes
poème et musique de
GUSTAVE CHARPENTIER

AIR DE LOUISE (3^e Acte)
Chanté par Mlle Marie-Rose Ritonno

CHANT

Andante (tranquille)

De - puis le jour

mf

PIANO

Andante (tranquille)

où je me suis don - né... e,

Tou... te fleu - ri... e

un peu animé

sum - me ma desti - ne... e. Je... crois ne...

Ped.

(A suivre)

LE SAMEDI

sf mf

ri tan dan do

pp

2

sf mf

Ped * Ped * Ped * Ped *

sf

Ped * Ped * Ped * Ped *

sf

1 2 3 4 5 2 1 5 3 4 2 1 3

Ped * Ped * Ped *

sf

Ped * Ped * Ped * Ped *

p pp

ri tan dan do

3

sf mf

Ped * Ped * Ped *

sf

Ped * Ped * Ped *

mf a tempo

Ped * Ped * Ped * Ped * Ped * Ped *

sf

Ped * Ped * Ped *

LILLIPUT

Il y a deux ans, un soir, au Cirque d'Été, je m'étais arrêté à l'entrée de la piste, dans la petite loge cachée sous les galeries des premières banquettes. C'est là que les jolies équilibristes, coiffées de plumes blanches, l'œil fixe comme des oiseaux de haut vol, étrangement noir dans la blancheur du maquillage, attendent, enveloppées de mac-farlans à grands carreaux, que l'on ait tendu le filet pour entrer dans la piste, grimper à leurs trapèzes.

Je causais amicalement avec une de ces gracieuses filles de l'air, quand un bizarre duo de voix qui semblaient échauffées de querelle nous fit tourner la tête.

L'une de ces voix avait la gravité des basses-tailles, qui psalmodient autour des lutrins dans les églises; l'autre était à la fois enfantine et vieillotte.

J'avais levé le doigt, pour demander le silence, écouter.

La jolie gymnastique sourit et me dit à l'oreille :

— C'est encore Lilliput et M. Hermann qui se disputent. Ils passent la journée à se quereller.

— Qui ça, Lilliput, ma chère Erminia ?

— Le nain, ce petit bout de garçon haut comme une botte, qui conduit la poste des poneys.

— Et M. Hermann ?

— Le géant, un homme de sept pieds cinq pouces, qu'il a fallu installer dans l'écurie, parce que les plafonds des loges étaient trop bas. Lilliput et M. Hermann sont jaloux l'un de l'autre. Ecoutez-les se chamailler, vous ne vous ennuierez pas.

Le filet était enfin tendu. M. Loyal vint chercher Erminia pour son exercice. Je l'aidai à se débarrasser de son mac-farlans, et, quand elle fut sortie de la loge, je me dirigeai vers l'écurie, pour assister à la dispute des deux rivaux.

D'abord mes yeux se heurtèrent à M. Hermann. Il dépassait de la moitié du buste le cercle de garçons de stable, les écuyers et les spectateurs demeurés dans les écuries, qui s'étaient groupés en cercle autour des deux phénomènes.

En me penchant par-dessus les têtes, j'aperçus Lilliput. Son chapeau de postillon rejeté en arrière, les poings sur les hanches, les talons de bottes frappant sur le pavé, le nain avait l'air d'un petit coq de combat lâché sur son ennemi.

Il criait à tue-tête :

— Et moi je vous dis, Hermann, que c'était une injustice !

— Une inchustisse ! hurlait le géant avec un pur accent tudesque.

— Oui, une injustice criante ! Si un géant demande mille francs d'appointements par mois, que voulez-vous donc que j'exige, moi, un nain ?

— Cinquante francs ! répondit M. Hermann avec un rire épais.

Le nain devint pourpre de colère. Mais soudain, dominant sa rage, il se tourna vers nous et dit d'une voix encore tremblante d'indignation :

— Messieurs, je ne ferai pas à cet imbécile d'Allemand l'honneur de lui répondre. Je vous prends pour juges de la dispute. Nous sommes là deux hommes phénomènes ; lequel de nous deux vous semble le plus curieux à voir ?

Quelques voix crièrent : " Le nain ! " les autres : " Le géant ! "

Lilliput reprit sans se démonter :

— Il n'y a pas, messieurs, d'hésitation possible, c'est le nain. Et je prouve ce que j'avance.

— C'est ça, prouve ! dit M. Hermann qui ricanait toujours.

— Ça n'est plus à vous que je m'adresse, répondit Lilliput en jetant un coup d'œil de mépris aux bottes du géant. Et, se tournant vers nous autres, il déclama :

— Qu'est-ce qui a le plus de prix à vos yeux d'une montre grande comme une bassinoire ou d'une montre qui tiendrait dans un chaton de bague, dans une épingle de cravate ? L'une vaut douze francs ; l'autre n'a pas de prix. Messieurs, voici la bassinoire et voilà le bijou. Croyez qu'il est encore plus difficile de loger le mouvement que j'ai là — il touchait sa tête — et le mouvement que j'ai là — il montra son cœur — dans une hauteur de trois pieds, que d'enrouler un grand ressort dans le cercle d'une pièce de cinquante centimes. Mais des articles comme ceci, — il désignait son compagnon, — l'Angleterre et l'Amérique en fabriquent de semblables à la douzaine, et à l'emporte-pièce. Attrappe Gigogne !

La galerie éclata de rire. Pour M. Hermann, cette tirade l'avait si fort exaspéré qu'il aurait probablement fait un mauvais parti au nain, si Lilliput, son discours fini, n'avait eu la prudente pensée de glisser sous nos coudes, après avoir secoué en signe d'adieu ironique le flot de rubans tricolores qui pendait derrière son chapeau.

J'ai poussé l'autre soir jusqu'au Cirque d'Hiver, pour voir la belle pantomime des Ceylandais, et dans mon désir de regarder d'un peu plus près ces hommes de bronze, j'étais, pendant le défilé du cortège, demeuré dans la coulisse.

Tout d'un coup, quelqu'un par derrière me toucha le coude et j'entendis qu'on me disait :

— Ne demeurez pas là, monsieur, les éléphants pourraient vous blesser au passage.

Je me retournai pour remercier, et, malgré moi, ce cri de surprise s'échappa de mes lèvres :

— Lilliput !

Comment l'avais-je reconnu, mon petit nain, d'autrefois, le Lilliput grassouillet, rubicond, insolent, enrubanné, dans ce maigre garçon d'écurie, sans âge, presque sans sexe, vêtu d'un sale bourgeron, la casquette à carreaux aplatie sur la tête ?

C'était bien lui, pourtant, car il répondit avec un triste sourire :

— Vous me reconnaissez, monsieur ?

— Parfaitement ! Mais qu'est-ce qu'il vous est arrivé ? Vous n'êtes donc plus nain ?

Lilliput secoua douloureusement la tête et répondit :

— Au mois de novembre dernier, — nous venions de quitter le Cirque des Champs-Élysées pour nous installer ici, — j'ouvre mon armoire afin d'en tirer un pantalon d'hiver qui dormait là depuis la saison précédente. Je l'enfile ; je m'aperçois qu'il est de deux doigts trop court. Je dis à ma mère : " Tu as coupé le bas de mon pantalon ? " Elle me répond : " Mais non ! " Nous nous regardons avec angoisse.

Il s'arrêta une minute, le malheureux, il était tout pâle. Il reprit :

— Je dis encore à ma mère : Alors ?... Elle me répond : Alors...

— Alors j'ai grandi ! — J'ai grandi, monsieur, au lit pendant six semaines, au moins d'un centimètre pendant vingt-quatre heures. Nous étions désespérés. Ce n'était pas seulement notre pain qui s'en allait, j'avais le cœur percé. J'ai du courage et j'étais bien sûr de trouver du travail, de gagner la vie pour nous deux, mais c'était la déchéance dont je me désolais. Songez donc, avoir été un phénomène, avoir eu des succès d'artistes pour en arriver là !

Il frappait sur son bourgeron, à l'endroit du cœur, comme un pêcheur qui bat la " couleuvre ". Il avait les larmes aux yeux. Je le regardais, je ne trouvais rien à lui dire pour le consoler. Il conclut :

— J'ai eu une heure d'espérance. Je me suis dit que j'allais peut-être devenir géant. Il y a des exemples de ces croissances subites. Ainsi, M. Hermann, — je ne sais si vous l'avez connu — un garçon de sept pieds cinq pouces, s'était mis subitement à pousser vers sa vingt-cinquième année. Devenir géant, c'était une dégringolade pour un nain, mais enfin ça valait encore mieux que de se réveiller un homme comme tout le monde. Je me résignais donc, j'attendais. Ah ! bien oui ! je me suis arrêté dans cette croissance bâtarde. Ni petit ni grand, monsieur, moi, Lilliput, un ancien prodige, " un numéro " extraordinaire.

Les éléphants rentraient. Les écuyers se précipitaient de toutes parts vers un grand tapis roulé qu'il fallait étendre sur la piste pour les danses des bayadères. Un valet d'écurie cria :

— Ohé ! Lilliput ! l'Avorton ! un coup de main !

L'ex-nain se redressa et, avec une dignité comique prudemme de petit homme bafoué, il prononça :

— Je ne suis pas un avorton. J'ai un mètre quarante-deux sans mes souliers. C'était la taille de M. Thiers.

HUGUES LE ROUX.

ENFANT PRODIGE

Les journaux espagnols célèbrent à l'envie un pianiste de trois ans, Pepito Ariola. A peine âgé de trois ans, il joue déjà des octaves, ce qui semble faire de cet enfant, si merveilleusement doué, non seulement un prodige, mais même un phénomène. Comme Mozart, son modèle, le jeune Pepito est reçu dans les cours, admis à jouer devant les grands de ce monde, comblé de caresses et de bienfaits par les têtes couronnées. A la suite d'un concert où la population madrilène avait acclamé le jeune virtuose, la reine d'Espagne témoigna le désir de le connaître et l'invita, avec sa famille, à une fête du Palais. Le jeune Pepito fut bourré de gâteaux, de sucreries et de confitures ; on le mit ensuite au piano et il joua quelques morceaux de son répertoire avec une maîtrise qu'on aurait crue d'un homme. Mais un petit incident vint rappeler aux auditeurs l'âge du musicien. En descendant du tabouret, Pepito perdit sa culotte. La famille était consternée. Mais la reine, avec une sollicitude maternelle, excellente et simple comme toujours, s'empressa, en souriant, de réparer elle-même le désordre de son ajustement. L'histoire ne raconte point que Mozart ait jamais eu pareil honneur.

PAS DE SA FAUTE

— Cet enfant est bête à manger du foin.

— Mon ami, ce n'est pas de sa faute ; tu sais bien que quand il a été malade, le médecin lui a infusé du sang de cheval !

UN PÈRE DISTRAIT

Le petit Félix (qui v'ent de poser à son père un nombre incalculable de questions) — Papa, où Adam avait-il pris les noms qu'il a donnés aux animaux ?

Le père (distrain). — Dans le dictionnaire, naturellement.

HEMORROIDES

Le célèbre Onguent Anti-Asaphe

DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry

Est le seul remède qui guérit les Hémorroïdes; une fois essayé toujours employé.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

PRIX : 50 CTS ET \$1.00.



Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

698 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal
TEL. BELL EAST 1114



BAGUE Faite d'un véritable clou de fer à cheval, bien fini en nickel et gravé "Good Luck". Nous en avons vendu des milliers. Notre prix, 10c. franco par la poste. Johnston & McFarlane, Toronto, Can.

Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres. Une visite de votre part est soignée.

Habillement fait à 24 HEURES d'avis
COUPE GARANTIE

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français.

Les suppléments illustrés du *Petit Journal* et du *Petit Parisien*, et l'*Illustré National* à \$1.50 par an, franco, chacun. Une nouveauté: *La Lecture pour Tous*, revue mensuelle, 18 cts franco. Agent direct pour le *Monde Moderne*: 30 cts le numéro.

Commandes remplies à 3 semaines d'avis.

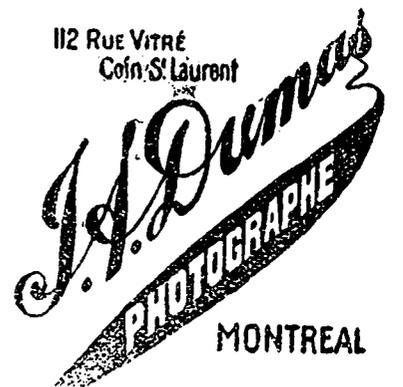


RAYONS X Notre tube dorayons X est un merveilleuse petite invention qui vous donnera et amusera à la fois. En regardant dans cet appareil vous voyez les os de vos mains, la mine d'un crayon, le trou d'un manchon de pipe, etc. Envoyez franc par la poste, pour 10c. Johnston & McFarlane, Toronto.

La gaieté des enseignes.
Lu sur la boutique d'un pharmacien de dernière classe:

PHARMACIE ALLO-PATHIQUE
(Spécialement recommandée aux abonnés du téléphone)

112 RUE VITRÉ
Côté St-Laurent



MONTREAL

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

Machines à coudre à Louer

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR

1686 rue Notre-Dame

Près de l'Eglise Notre-Dame

PULSATION



-Tu sens battre mon cœur?
-Non, je sens ton port-monnaie!



THE "BEST"
LAMPES A GASOLINE

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde. Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.

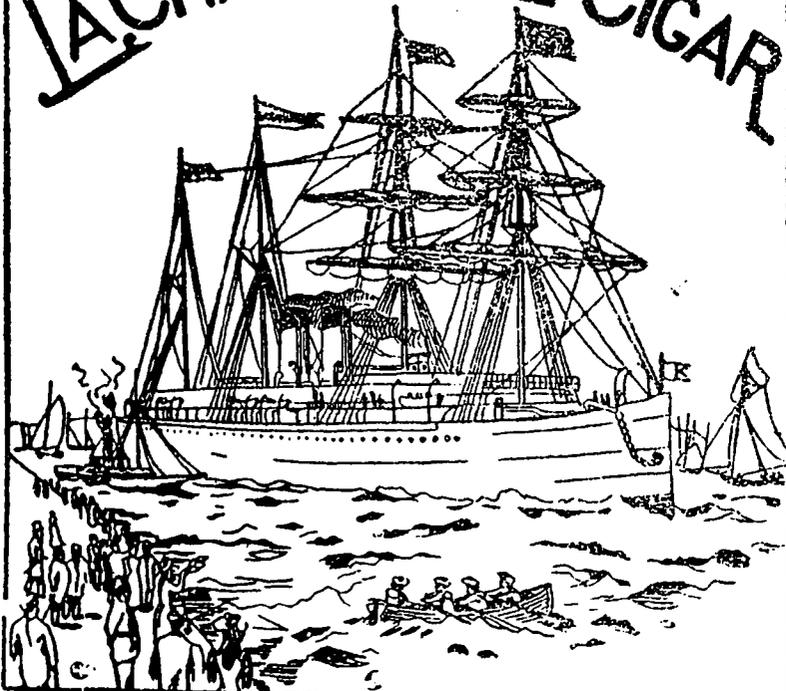
Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.



A VENDRE PAR
The Modern Light
2116 St-Catherine,
MONTREAL.
Agents demandés.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

Il y a pis que la servitude, c'est la servilité.

PLUS DE MAUX DE DENTS!

PAR L'EMPLOI DES DENTIFRICES!

Élixir, Poudre et Pâte

DES BÉNÉDICTINS

de l'Abbaye de Souillac

Dom MAGUELONNE, Prieur

Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS:

SEGUIN, BORDEAUX
MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES
PHARMACIES et DROGUERIES.

MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

GRAND PRIX LYON 1894.
HORS CONCOURS BORDEAUX
MEMBRE DU JURY 1895.



Le flacon, 50 cents. - Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal

LA ROSE DES VENTS

C'était un pauvre mais joyeux artiste que Michel ! Un de ces jeunes gens dont l'essence de l'âme est la plus suave et la plus intime des poésies. Un de ces êtres dont le cœur serait blessé par un pli de rose, sensibles qui se replient sur elles-mêmes, souffrent en silence et meurent sans bruit.

Quand il était petit garçon aux boucles blondes, aux rires joyeux, c'était un dénicheur de nids, un maraudeur de cerises, un écolier paresseux, si c'est de la paresse que d'aimer à flâner le long des haies en prêtant l'oreille aux chansons qui s'y chantent, aux cris qui en sortent, aux mouches qui y volent. La paresse est une chose relative, et tel enfant dont se plaint un maître groudeur, étudie tout seul, par instinct et presque sans s'en douter, les merveilles de la nature qui le frappent d'une admiration dont la source ne peut manquer d'être féconde.

Michel appartenait à cette classe de paresseux privilégiés, studieux, flâneurs, incompris, rêveurs, enthousiastes, amants des fleurs cachées, des mousses vertes, des insectes d'or ! Le magister de l'école où ses parents l'envoyaient, d'une sévérité excessive envers ses élèves, éprouvait pour Michel une secrète antipathie. Jamais, il est vrai, l'enfant ne savait sa leçon ! Mais que voulez-vous ! pour arriver de la maison de sa mère à l'école du village il lui fallait passer sur la lisière d'un taillis ! Et savez-vous ce que c'est qu'un bois ombreux, jeune, embaumé de sève nouvelle, tapissé de fleurs, brodé de mousses d'argent ! Michel aimait ce bois autant que la brise de mai qui y faisait sa demeure ; ce Michel était mon ami.

Michel restait des heures entières couché sur la marge du ruisseau, regardant les fleurs blanches étoilées, les myosotis bleus, les pensées sauvages. Ce qu'il pensait pendant ces longues heures, ce qui se remuait dans sa tête enfantine, je ne sais, mais en quittant le bois rempli d'ombre, de parfums et de concerts, son regard était plus brillant et, sa voix pure imitant celle de l'oiseau, il chantait avec une grâce infinie des mélodies sans paroles, des airs inconnus que ses maîtres les rossignols lui avaient appris sans doute.

Quand il arrivait à l'école, il devait se mettre à genoux et tendre ses mains à la férule ; il le faisait sans rien dire, reprenait ensuite sa place sur son banc, et regardait voler dans le jardinet les moineaux quêteurs et les pigeons à gorge chatoyante.

Nul plus que lui n'aimait les jeudis et les fêtes ! Ces jours-là, il pouvait courir, rêver, songer, chanter à son aise ; aussi, dès la veille, prenant possession de cette liberté achetée par six jours de travail, disait-il le soir à sa mère en l'embrassant :

— Tu ne me réveilleras pas demain !

Un jour, dans son village, passa, pieds nus, un violon en sautoir, l'air résigné, la main tendue, un jeune homme aveugle qui gagnait par son talent le peu de pain nécessaire à sa vie.

Michel l'entendit jouer, et quand le maestro aveugle eut fini, Michel se jeta dans ses bras en pleurant. Il savait maintenant ce qu'il voulait être et quand on lui parla de prendre un état il répondit : je serai musicien !

Musicien ! On le crut fou. Est-ce donc un métier que de prendre un violon et de tirer de cet instrument des sons qui répondent à toutes les impressions de l'âme ? Est-ce un état que de verser ses larmes, que de raconter ses joies, de chanter ses espérances ? Voilà ce que l'on se demandait autour de Michel qui se contentait de répondre :

— Vous avez raison, ce n'est pas un métier, c'est une vocation ! On ne comprit pas ce mot, on haussa les épaules en disant que Michel était fou et sa mère plus folle encore !

La pauvre femme était bien ignorante, bien naïve, elle ne savait même pas lire dans un livre les prières qu'elle récitait avec ferveur, mais elle avait cette sublime intelligence des mères qui fait qu'elles devinent ce qu'elles ignorent et sentent au lieu de juger.

Elle trouva bien que Michel aurait dû se faire charron comme son père,

LOCOMOTION NOUVELLE



LE VRAI... DOGMA.

EXERCICE



Beaulac (qui entre sans frapper chez Latouche). — Jérusalem ! Qu'y a-t-il ?
Latouche. — Absolument rien de répréhensible. Je donne à ma femme des leçons de "colletailage", vu que c'est demain grande vente de coupons et qu'elle tient à arriver jusqu'au comptoir.

mais elle vit l'enfant pleurer, et tous les beaux raisonnements qu'elle avait faits et qu'elle comptait lui soumettre s'évanouirent dans un baiser. Mais Michel ne pouvait plus rien apprendre au village. Le menétrier lui avait communiqué toute sa science, il fallait partir pour une grande ville. La paysanne se ferait servante et Michel étudierait le violon avec de bons maîtres !

Quand elle lui annonça cette nouvelle, il se jeta dans ses bras avec une telle effusion de reconnaissance qu'elle s'applaudit de son sacrifice... La maisonnette fut vendue, avec elle le petit jardin ! Seulement la pauvre femme emporta une bouture de giroflée jaune, rameau d'espérance qui ne devait pas fleurir.

Michel voulut revoir le bois taillis, la forêt, le ruisseau, les haies ; il emporta maints souvenirs : des feuilles placées dans ses livres, une plume de pigeon tombée dans l'abreuvoir.

Le fils et la mère soutinrent une lutte héroïque, lui contre les difficultés de son art, elle contre les nécessités de la vie ! Chers et admirables êtres ! jamais une plainte ne sortit de la bouche de Michel, jamais un reproche ne vint aux lèvres de sa mère. Le jeune homme fit des progrès rapides, il tint ce qu'avait promis son enfance intelligente. Tout vibrerait, tout résonnait, tout chantait dans son âme, et quand, debout, en face de la fenêtre de sa mansarde, il brodait des thèmes de variations ravissantes, quand les chants de l'oiseau, le murmure des fontaines, le soupir des vents passaient dans ces harmonies, l'on s'arrêtait saisi d'une admiration religieuse et l'on s'essuyait les yeux.

À côté de la fenêtre du musicien était celle d'une pauvre fille. Pour gagner sa vie, elle tressait des couronnes. Elle se levait au jour et veillait tard ; seul luxe de sa misère, elle cultivait sur le rebord de sa croisée un rosier blanc lequel allait bientôt s'épanouir une seule rose.

Entre la vieille femme et la jeune fille soignant toutes deux une fleur qui leur rappelait de chers souvenirs, se forma bientôt une amitié profonde.

Lorsque Michel jouait du violon, Marie ouvrait sans bruit sa fenêtre et l'aiguille s'arrêtait entre ses doigts.

Ce qu'il en fut de cet amour on le devine. Bientôt ce ne furent pas des roses blanches, mais des fleurs d'orangers qu'on vit couronner la tête de Marie.

Hélas ! Hélas ! un an plus tard, la rose blanche était morte sur le rosier, la giroflée d'or s'était fermée, tant de larmes avaient été versées dans ce pauvre logis que fleurs et âmes s'étaient flétries... La jeune femme avait, un seul jour, pu sourire à sa fille, ange aussitôt envolé que descendu, bouton qui ne devait pas éclore au soleil de la vie ! Michel vit sortir de chez lui deux bières de grandeurs inégales, et il resta assis sur son lit de sangle, tandis que sa mère allait marquer la place où ses morts allaient reposer.

Depuis ce jour là, son inspiration devint déchirante comme les sanglots du désespoir ; il ne cessa de redire sur les cordes de son violon ses tendresses perdues, ses bonheurs évanouis. Autour de lui, il ne trouva que le vide, et rien que le deuil dans son cœur !

Jour par jour, heure par heure, Michel pâlit et s'affaiblit davantage. Il sortait du tombeau des voix chéries qui l'appelaient.

Sa vieille mère se consumait dans les larmes, elle essaya vainement de le rattacher à la vie, les mains froides que lui tendaient Marie et sa fille finirent par l'attirer.

Enfin, un soir, brûlé par la fièvre, le sourire aux lèvres et le regard élevé vers Dieu, il dit à sa mère en lui donnant son plus tendre et son dernier baiser :

— Mère tu ne me réveilleras pas demain ! — RAOUL DE NAVERY.



BACUE SE-RINCUE Une bagne ordinaire en apparence, mais qui n'en est pas une. Pressez doucement la bague en caoutchouc que vous tenez dans la paume de votre main, et l'eau qui s'écoule de votre nouvelle bagne, se fera passer d'eau. La plus grande invention pratique qui existe. Expédition par la poste, pour 1.75, ou dix pour 17.50. M. F. F. & M. F. F., 71 Yonge St., Toronto, Canada.

VOUS SEREZ SATISFAIT DU

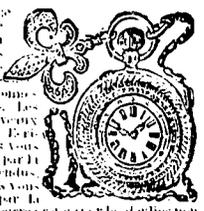
"BROMA"

Si vous le prenez pour votre faiblesse nerveuse, douleur au côté, près du cœur, au foie et à la tête. Ce tonique donnera une nouvelle impulsion à votre sang affaibli. Demandez-le chez votre marchand de remèdes.

Ménage rapporte ainsi l'origine du mot *jabalala*:

M. de Langlée, maréchal des logis de la maison du roi, a, sans y penser, enrichi notre langue d'un mot singulier. Etant avec une couturière qui lui montrait une jupe, au bas de laquelle il y avait une bande pliée, il lui dit, en prenant la première expression qui lui vint à la bouche, que ce *jabalala* était admirable, lui faisant accourir qu'à la Cour on appelait ainsi ces sortes de bandes. La couturière apprit ce mot à l'une de ses compagnes, qui le redit à une autre, et ainsi de bouche en bouche, le mot devint bientôt en usage.

GRATIS Cette magnifique montre de dame, avec ses ornements qui valent 25 dollars, nous la vendons en toute bonne grâce de 10 dollars. Elle est faite de la plus belle matière, et elle est ornée de bijoux qui en valent 25 dollars. Les plus beaux et les plus nouveaux dessins. Pas d'argent ni de cuivre. Tout simplement et nous vous enverrons les doctes timbres par la poste. Quand vous l'aurez reçue, envoyez-moi argent et nous vous expédierons gratuitement par la poste votre montre. Vous pouvez nous écrire les doctes timbres. Union Bagley Company, Boite 128, Toronto, Can.



Voici ce qu'écrivait G. Naudé, le savant bibliothécaire du cardinal Mazarin, en apprenant la fin du philosophe. Descartes:

"M. Descartes, qui est mort à Stockholm, le 11 février 1650, était un homme de mauvaise mine qui n'avait rien d'agréable. S'il a laissé quelque chose à imprimer, ce sera M. Piques qui en aura soin. Il avait bien des visions dans la tête, qui sont mortes aussi bien que lui."

Touchante oraison funèbre d'un grand penseur, d'ailleurs resté illustre!



MADAME CARTIER présente ses hommages à son élégante clientèle et sera très honorée de sa visite pendant l'Exposition de 1900. **MODES**, 1, rue de la Paix, Paris. Maisons à Nice et Monte-Carlo. Fournisseur des Cours Étrangères.

AME SENSIBLE



—Si tu continues à m'agacer je t'envoie une paire de gilles.
—Oh! frapper un ami comme moi! ça me ferait trop de peine de voir ça... j'aime mieux m'en aller.

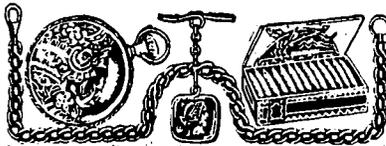
de Quatrefages, dans une note des *Souvenirs d'un naturaliste*, raconte ainsi l'histoire de la fondation de la ménagerie du Jardin des Plantes: "Il est dû, dit-il, à ce qu'on pourrait appeler une intelligente témérité de jeunesse. Par un de ces caprices qui surgissent parfois dans la tête de maîtres de cette époque, la police venait d'interdire dans Paris l'exhibition des animaux vivants et de saisir toutes les ménageries ambulantes et de les envoyer au Muséum. Le 4 novembre 1791, Geoffroy Saint-Hilaire apprend tout à coup que des tigres, des panthères, des ours blancs et plusieurs autres mammifères sont à la porte du Muséum. Il faut les recevoir, les loger, les entretenir, et le Jardin n'a ni local, ni argent, ni gardien. Pourtant Geoffroy n'hésite pas un instant. Il fait planter les cages dans la cour, sous ses fenêtres, retient les expropriétaires comme gardiens, prend à sa charge tous les frais d'entretien. Quelques-uns de ses collègues s'effraient et blâment d'autres approuvent. Geoffroy poursuit son œuvre et, au bout d'un mois, un vote consacrait l'heureuse initiative du jeune professeur. La ménagerie était fondée. Le décret de la Convention du 11 décembre 1791 ne fit que confirmer officiellement ce qui existait en fait depuis un an.

Echantillons Gratuits

Echantillons de **PILULES DE LONGUE VIE** et notre pamphlet sur "La Prolongation de la Vie" envoyés sur demande. Les **PILULES DE LONGUE VIE** se vendent dans toutes les pharmacies à 50c la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez La Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 Rue St-Denis, Montréal.



SOIE Nous avons acheté tous les coupons de soie de la plus grosse maison de soie du Canada, et nous les vendons en paquets contenant chacun environ 100 morceaux de la plus belle soie, patrons les plus nouveaux et couleurs brillantes. Il y en a assez pour confectionner 20 robes ou 25 chemises de chambre. Un paquet par la poste, 1.50, pour 15 paquets, 15.00. Johnston & McFarlane, Toronto.



\$4.65 Pour introduire notre nouvelle marque de cigares, nous faisons offre à nos aimés préposés, aux praticiens et agents. Envoyez-nous le nom de votre bureau d'express, le plus près, et nous vous ferons parvenir pour que vous l'examinez, tous les objets montrés. Une boîte de mesure complète, poids régulier, des cigares, les plus fins; une chaîne de montre d'une montre à fond, et plus à feu; une boîte de pierre magnétique liturgique, avec des équipements finis en or, et aussi une montre de montre, plaque en or, très bien gravée à remonter avec régulateur, genre automatique, pour un mouvement américain Springfield. Vous pouvez vendre facilement les cigares finis, pour être que nous demandons pour les objets tout ensemble, ainsi vous vous assurez d'une montre, d'une boîte de montre absolument gratuite, qui se vendent toute l'année pour \$8.00 et \$10.00. Nous avons tant de confiance dans le mérite de nos Cigares, que nous ne demandons pas d'argent d'avance. Allez à votre bureau d'express, et examinez soigneusement les Cigares, la Montre, la Chaîne, et le Breloque. Alors, si vous êtes convaincu que vous les recevrez, à bon marché, payez à l'agent d'express \$4.65 et les frais, et les choses vous apparteniront. Les agents passent bien sûr l'argent au tant que les marchandises. **Home Supply Co.**, Boite 128, Toronto, Can.

Pamphlets Gratuits

Notre pamphlet sur "La Prolongation de la Vie" et un échantillon des **PILULES DE LONGUE VIE** envoyés sur demande. Les **PILULES DE LONGUE VIE** se vendent dans toutes les pharmacies à 50c la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez La Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 Rue St-Denis, Montréal.

Excellent Endroit pour se...

BAIGNER

Dans de l'eau de source qui coule continuellement...

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Aux Dames

EN CAS de Gerçures, Guissons, Rougeurs

ET POUR

Adoucir, Velouter, Blanchir la peau du Visage et des mains

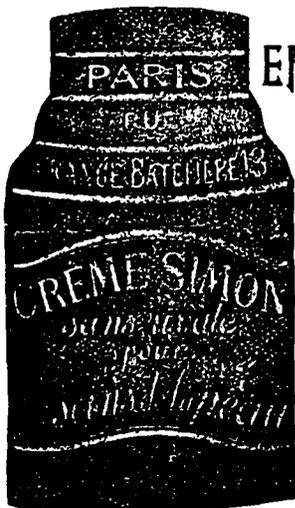
rien n'égale la

Crème Simon

Se défier des Contrefaçons et Imitations

Poudre de Riz et Savon

DE LA MÊME MAISON



CREME SIMON
 Petit motif, \$0.50 le flacon
 Moyen " 0.75
 Grand " 1.00
SAVON SIMON, 0.50
POUDRE SIMON, 0.50

Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.

Agent General pour le Canada:

R. J. DEVINS, No 1886 rue Ste-Catherine, Montreal.

RÉTRIBUTION



Tel est le châtiement qui attend le musicien enragé qui, sur la terre, avait sa chambre à côté de la vôtre et pratiquait treize heures par jour.

Une Bonne Journée

Blottie au fond de son coupé à *preux* qui sautait la houle discrète des pavés, Mme Corvette songeait.

Le matin même, elle avait vu son mari rentrer dans sa chambre, la liasse du courrier à la main. Les feuilles tremblaient, comme si quelque souille les eût agitées :

—Marthe, nous sommes ruinés à fond. Une série noire, la lutte, des engagements, des signatures, et demain, tu entends, demain, de formidables échéances... Il nous reste juste quelques billets de mille francs, ce qu'il faut pour filer. Me suivras-tu ?

Certainement, elle le suivrait. Elle sentait bien que vingt années de luxe féminin la rendaient complice de cette ruine... Mais comment ce Corvette s'était-il laissé acculer à la fuite ?

Depuis qu'il l'avait tirée du magasin paternel, — objets d'art et tapisseries anciennes, — jamais il ne lui avait refusé les sommes qu'elle lui demandait. Et Dieu sait. Mais jamais non plus elle ne s'était inquiétée de la nature et de l'état de leurs ressources : "Mon mari gagne ce qu'il veut à la Bourse," disait-elle avec modestie à ses amies. Et cette phrase avait suffi vingt ans à sa propre curiosité, à son besoin de quiétude.

Ruinés ! Elle acceptait l'aventure avec un soupir et un sourire. Bah ! Corvette était un homme à refaire une fortune en quelque pays neuf. Ensuite on reviendrait à Paris, on louerait un nouvel hôtel, ce serait toute une amusante installation à recommencer...

Hélas ! cette joie des achats nombreux dont ce retour serait l'occasion, il s'en faudrait priver pendant des années, peut-être ? C'était si amusant, cette bonne fièvre de la grosse emplette, cet empressément des commis, ces longs choix devant les comptoirs, et ces délicieux et brefs remords de céder à quelque folle fantaisie...

Et, tout à coup, une idée ingénieuse et perfide avait germé dans cette petite tête vaniteuse et frivole : employer cette dernière journée, avant la fuite, à courir les magasins, à accumuler les commandes, sans bornes, sans frein, ce qui vaudrait à l'aimable femme la double joie de connaître encore une fois ces chères délices, et de bernier tous ces âpres gens de boutique, qui trouveraient le lendemain porte close, en apportant marchandises et factures... Elle les duperait à blanc, pour le plaisir de l'achat.

* * *

—Jean, chez Gramadoc.

Et la souple voiture l'emporta chez le tapissier de l'hôtel Corvette. Gramadoc, servile, se précipita au-devant de sa riche cliente. Il possédait un front énorme, bilobé, nu, charmé comme une joue de petit enfant, et qui érasait ses traits secs, envahis de poils gris d'acier.

Mme Corvette, l'esprit libre, s'amusa pour la première fois de cette farce de massacre. D'habitude, elle était pénétrée d'une sorte de trouble et de respect religieux, lorsqu'elle entrait dans ce temple de la tenture et du bibelot.

Elle s'assit. Et elle commença de se laisser tenter. Gramadoc penchait vers elle son front indécot. Sous son pouce sale, les étoffes s'animaient, chatoyaient, bruissaient, prenaient du relief : "Madame Corvette devrait faire renouveler la tenture du petit salon. Justement, une occasion unique..." et les occasions naissaient sous les doigts gris de Gramadoc : une huire sans pareille, une armoire dénichée par le plus grand des hasards — il y a un Dieu pour les tapissiers — et une délicieuse petite table

à trois pieds torsés, sur qui cette petite statuette d'argent devait nécessairement prendre place.

Mme Corvette écoutait, en hochant doucement sa tête élégante de poupée quarantenaire. Elle accepta la tenture, le huire, l'armoire, la statuette. Et elle éprouva une jouissance plus vive à chaque nouvel objet que lui imposait Gramadoc. Ma parole ! ce fut le tapissier qui se fatigua le premier.

Il reconduisit sa belle cliente jusqu'à la porte.

Dans sa voiture, Mme Corvette songea malicieusement au front de Gramadoc, quand on lui rapporterait, le lendemain, tous ces objets si habilement vendus.

—Jean, chez Archimbault.

Et elle passa deux heures aussi haletantes, aussi brûlantes que deux heures d'amour devant les offres du célèbre couturier. Quand elle en sortit, la joue en feu, la peau moite, le verbe chaud, elle avait commandé des robes pour une année complète, voyages compris. Archimbault avait cru deviner l'un de ces jours bénis où la cliente est sans force contre la tentation, où toute sa vie s'est condensée dans sa jouissance d'achat.

Et Mme Corvette, en descendant l'escalier, songea à toutes ces jolies robes dont elle avait caressé l'étoffe des yeux et des doigts, et qu'elle n'essayerait jamais...

—Jean, chez Mme Tallier.

Oh ! la joie de cueillir les petits chapeaux-fleurs au bout de leur haute tige, et de les poser juste, et de se mirer longuement, gravement, de profil, de trois quarts, de face, dans des jeux de glaces !

Mme Corvette en prit autant que de robes. Et, de nouveau, elle soupira en pensant qu'elle ne les porterait jamais, elle sourit en songeant à la tête de l'éléphantique Mme Tallier lorsqu'on lui rapporterait ses chapeaux inventés.

—Jean, chez Beauvais.

Et la jouissance se précise, touche au spasme chez le puissant joaillier, où Mme Corvette caresse les douces pierres étalées pour elle sur le drap fin du bureau. Elle se décide pour un collier de chien à cinq rangs de perles, une rivière éblouissante, quelques menues bagues et broches. Elle donne son nom. Le commis s'incline. Elle aura tout le lendemain.

Sur le trottoir, elle s'arrête, étourdie. Elle sait bien qu'elle ne portera jamais ces fantaisies-là, mais c'est égal : c'est bon tout de même à acheter.

Il lui reste encore quelques heures avant de rentrer. Elle s'abandonne au caprice. Elle visite et retient un hôtel rue de l'Élysée, son rêve. Elle commande deux voitures neuves. Elle se mêle à la foule des grands magasins pour la joie de passer aux mains des cent commis successifs, d'acheter tout ce que voient ses yeux. Ça vous a un petit goût *peuple*, après Archimbault, Gramadoc et Beauvais, qui enchante Mme Corvette.

Et partout on s'incline, et par tout on lui promet ses commandes pour le lendemain.

Quand sa voiture la ramène au logis, Mme Corvette est brisée de fatigue délicate ; elle s'étire comme une chatte. Ah ! la bonne journée, malgré la perspective du train à prendre à minuit. En quelques heures, elle vient de dépenser plus qu'en une année florissante : et toutes ces canailles de boutiquiers seront un peu volées, à leur tour...

* * *

Elle rentre. Et tout à coup Corvette se précipite et l'enlace à pleins bras :

—Chérie, chérie !... Nous ne partons plus. J'ai retrouvé... pas grand chose, mais enfin de quoi payer à l'échéance, tenter la chance. Nous restons, ma brave petite Marthe... nous restons !

Et la brave petite Marthe songe au flot de fournisseurs qui va déferler, dès le lendemain...

MICHEL CORDAY.

La morte-saison pour les médecins : celle où l'on ne meurt pas.

LOUIS ULBACH.

L'INNOCENCE MÊME



L'avocat. — Il nous faut arriver à une entente. Êtes-vous coupable ou non ?
Le prisonnier (avec indignation). — Mais si j'étais réellement coupable pensez-vous que j'aurais fait venir un avocat de deux sous comme vous ?

MODES PARISIENNES



COSTUME DE PRINTEMPS.

NOTES ET IMPRESSIONS

C'est par des pertes d'hommes, à la guerre, que l'on rachète les pertes de temps.—G. TOURNADE.

x

Les nations ont une bonne mémoire.—GLADSTONE.

x

Le salut militaire laisse à l'homme toute la hauteur de sa taille.
Capitaine ANDRÉ GAVET.

x

Il est si difficile d'être juste, que la prudence commande d'être indulgent.—CONTRE-AMIRAL RÉVEILLÈRE.

x

L'obstination est souvent une des formes de la probité.—CORNÉLY.

x

Il y a aussi un "nouveau jeu" en politique, et surtout de nouveaux joueurs.—PAUL BOSQ.

x

Comme les particuliers, les nations font volontiers plus de sacrifices pour la vanité que pour la gloire.

x

Enfler les mots est plus commode que de grandir les choses.
G. M. VALTOUR.

RAISON MAJEURE

Phidime.—J'avais entendu dire que Colas devait s'engager pour le Transvaal.

Nicodème.—C'est vrai, mais il a changé d'idée.

Phidime.—Ah! bah...

Nicodème.—Oui, quand il a su que sa belle-mère y allait aussi comme ambulancière.

DIPLOMATE

Elle.—Aimeriez-vous être une femme?

Lui.—Bien certainement non.

Elle (voixée).—Et pourquoi?

Lui.—Parce que cela m'empêcherait d'aimer d'amour la plus charmante jeune fille qu'il y ait au monde.

TROP FORT

Le pharmacien.—Vous voulez l'emploi. Avez-vous des recommandations?

L'aspirant.—Voici mon diplôme.

Le pharmacien.—Fort bien, mais avez-vous quelque expérience pratique?

L'aspirant.—Oui, j'ai servi dans une pharmacie avant d'aller au collège.

Le pharmacien.—Alors vous pourriez dire, à première vue, la différence qu'il y a entre le sirop du docteur Bolus et de la mélasse?

L'aspirant.—Certainement.

Le pharmacien.—Vous êtes plus fort que moi. Je n'ai pas besoin de vous.

CHANCE QUI A TOURNÉ

Napol.—Mon cher, j'ai été très douloureusement éprouvé, je viens de perdre en un mois mon père et ma plus jeune sœur.

Philippe.—Est-ce possible!... toi qui avais autrefois tant de veine au poker!

CENT ANS DE PLUS OU DE MOINS

Lui.—Je te dis qu'il est du dix-neuvième siècle.

Elle.—Je te dis qu'il est du vingtième siècle.

Lui.—Je te répète qu'il est du dix-neuvième.

Elle.—Ah! toi, si tu dis ça, ce n'est que pour me vieillir!

IL ÉTAIT TEMPS

Fabien.—Le service des lettres chargées va être fait par de nouveaux facteurs.

Gatien.—Vraiment temps... les autres ne m'en apportaient jamais.

PATRONS "UP TO DATE"

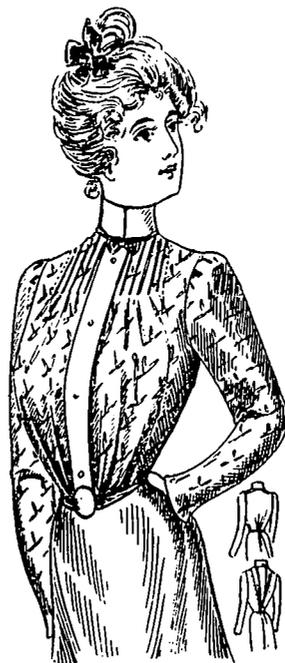
(Primes du SAMEDI)

No 791.—Ce joli modèle ne demande guère d'explications. La note caractéristique est toute dans la large bande du centre. Il va en toute saison; peut être en flanelle ou en soie. Le yoke est fait d'un plissé simple et le collet de même étoffe à contraste que la bande.

3 verges, 36 pouces de largeur, suffiront pour dame de taille moyenne. No 791 est coupé en dimensions de 32 à 12 pouces, mesure de buste.

No 787.—Costume pour fillette.

No 791.—Corsage-chemise pour dame.



NO. 791 LADIES' SHIRT WAIST.



787 GIRLS' DRESS.

No 787.—Très joli et pouvant à la fois être adopté pour le printemps et l'été. Il est en soie crème "ponçé" avec un yoke rabattant en dentelle sur satin rose au bas duquel est un bord plissé en soie "ponçé" ornementée de deux bandelettes en velours sage. Le costume est uni à l'arrière et légèrement bouffant à l'avant. La jupe est simple n'ayant que la double bandelette de ruban de velours pour ornement.

3 verges, 44 pouces de largeur, suffiront pour fillette de 8 ans.

No 787 est coupé en dimensions pour fillettes de 6 à 12 ans.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 38 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou en timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 40 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

CHANGEMENT À VUE



I

Le fils.—Le vieux Lamalice a tiré deux fois sur papa, comme il revenait de la ville.
La mère.—Ça montrera à ton père à avoir l'œil. A-t-il été tué ?
Le fils.—Non, mais une des balles a cassé la cruche que le père rapportait pleine pour les noces de Tifino et...

Notre Déménagement

Les progrès constants qui n'ont cessé de se manifester dans les diverses sections de notre établissement nous ont amené à choisir un plus vaste local. Bientôt les bureaux et les ateliers du SAMEDI seront au No 35 rue St-Jacques, dans le spacieux édifice autrefois occupé par l'*Etendard* et, plus tard, par la *Minerve*. Notre clientèle d'abonnés, d'annonceurs et d'impressions commerciales et autres est priée de prendre note dès maintenant de cet avis.

Chronique des Théâtres

HER MAJESTY'S

Grand gala à ce superbe théâtre à l'occasion de la semaine de Pâques. C'est comme un brillant réveil à la suite d'un repos savamment ménagé dans le but de rendre le contraste plus frappant.

On nous donne un opéra délicieux : *Princess Chic*, qui n'a recueilli qu'ovations et triomphes dans toutes les villes américaines où il a été joué. Partout la foule s'est portée aux salles où il tenait l'affiche.

Quant à la troupe qui l'interprète au Majesty's, nous avons déjà devant nous des journaux américains des plus importants qui la donnaient comme absolument supérieure, complète, bien équilibrée et richement costumée. Ces journaux ne nous ont pas trompés.

C'est Miss Christine MacDonald qui tient le rôle de la princesse ; c'est une divette qui a fait l'admiration de la scène américaine et elle remporte en ce moment à Montréal un succès éclatant.

Ajoutons que la mise en scène touche à la féerie.

* * *

SOIRÉES DE FAMILLE

La soirée de M. Elzéar Roy a lieu jeudi cette semaine. C'est afin de faire de cette soirée la représentation la plus brillante et la plus populaire de l'année, qu'il a choisi *La Comtesse Sarah*, de Georges Ohnet.

La pièce intitulée : *La Comtesse Sarah*, est un roman mis en drame. Elle comprend cinq actes. Les trois personnages principaux sont le général comte de Canalheille, Pierre Sévérac, l'aide de camp du comte, et la comtesse Sarah. Cette comtesse Sarah est une bohémienne devenue tout à coup immensément riche. Jeune, belle, très excentrique elle épouse le comte de Canalheille. Ce qui arrive assez à propos pour former le nœud de l'intrigue, c'est que Sarah s'amourache de Pierre Sévérac. Après diverses péripéties elle meurt de cet amour.

La Comtesse Sarah est peut-être moins connue ici que *Le Maître de Forges*, qui est du même auteur. Cependant cette œuvre est d'une valeur aussi grande et mérite un empressement aussi considérable de la part du public. En la mettant à l'affiche pour célébrer sa soirée d'une façon éclatante, M. Roy a fait preuve, comme toujours, de tact et de goût, ce dont il n'a jamais manqué depuis qu'il dirige cette magnifique institution nationale, Les Soirées de Familles.

Le public client de ces "Soirées" ne voudra pas manquer de reconnaissance pour celui qui on a été l'âme. Il faut donc que le plus vaste auditoire possible applaudisse, à la fois, une pièce de haut choix et un Canadien plein de dévouement et de savoir-faire.

* * *

PARC SOMMER

Les beaux dimanches ensoleillés, qui semblent être un article traditionnel des programmes du Parc, y attirent des auditoires encore plus

considérables. Et en raison directe, les attractions augmentent en nombre, en variété, on surprises. C'est à remettre en vogue le mot de Koster : *The Sommer's men deprive New-York of its best.*

* * *

VARIÉTÉS

Félicitons sincèrement et à deux mains la troupe des Variétés, pour son interprétation de *Paul Kaurar*. En cela, nous ne faisons qu'imiter le public si nombreux qui fréquente l'endroit.

Pour la semaine de Pâques, on nous donne *Paust*, l'idylle toujours touchante, toujours émouvante, que les années semblent rendre plus jeune, loin de la démoder. Tout un essaim d'artistes nouveaux est à la rampe.

* * *

ELDORADO

Pour la semaine de Pâques, la direction de l'Eldorado a fait d'énormes sacrifices pour plaire à ses nombreux habitués. Nous avons eu le plaisir d'entendre un vrai spectacle de gala. *Choufleuri restera chez lui le...*, un des chefs-d'œuvre d'Offenbach, a obtenu un succès bien mérité. *Jack l'Eventreur*, une comédie locale pleine d'esprit, nous a fait rire aux larmes.

Nos félicitations aux vaillants artistes et musiciens de l'Eldorado.

STRAPONTIN.

EN COUR

Le juge.—Vous avez déjà, sous différents noms, encouru vingt-deux condamnations pour escroquerie ?

Le prévenu (d'un ton aimable).—Oh ! puisque c'était sous des pseudonymes...

UN VALENTIN VIVANT

La petite Alice (qui pense tout à coup que le bébé est né le jour de la St-Valentin).—Papa, je suis sûre que tu meurs d'envie de savoir qui l'a envoyé ?

LA VEUVE ET LE DOCTEUR

Je suis tout attristé, dit le docteur, d'apprendre
 Le rapide décès de votre cher époux,
 Que je venais, Madame, à peine d'entreprendre.
 Et la veuve, d'un ton très difficile à rendre :
 Oh ! docteur, il aurait pu succomber sans vous !

PREUVE CONVAINCANTE

Lui.—Je ne puis encore m'habituer à la pensée que nous sommes mariés.
Elle.—Tiens, George, voici le compte que j'ai reçu de ma couturière ce matin.

ENTRE ENFANTS D'ÉCOLE

Le premier.—Mon père est bien plus gros que le tien.
Le deuxième.—Oui, mais le mien a eu pour son vote \$5.00 de plus que le tien.

SPÉCIALITÉ

Les gâtés de l'annonce cueillies à la devanture d'un chapelier :
 SPÉCIALITÉ DE FEUTRE NOUS POUR COLLISIONS
 DE CHEMINS DE FER

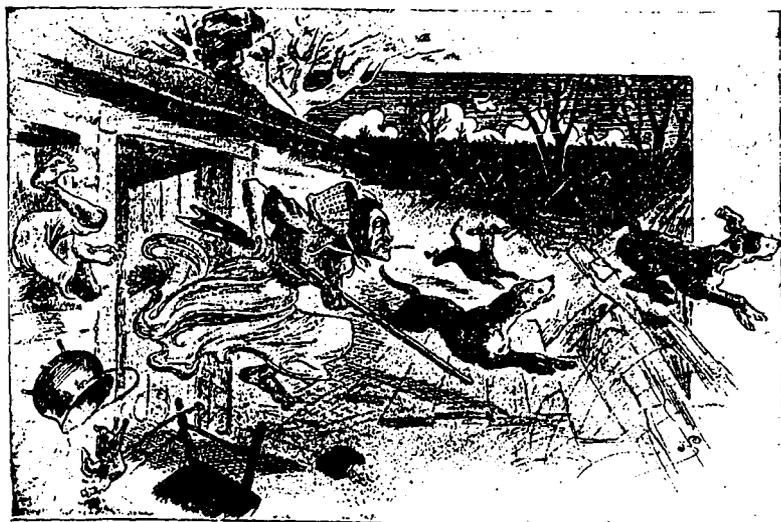
ENTRE DÉCAVÉS

—Tiens ! tu as comme moi des bottines aspirantes et refoulantes...
 —Oui : nous sommes logeurs à la même empeigne.

COUP DE LANGUE

Lui.—Je me crois quelque peu égoïste.
Elle.—Oui ?
Lui.—Oui, je pense beaucoup trop à moi-même.
Elle.—Ce n'est pas de l'égoïsme, mais tout simplement l'habitude des hommes de se casser la tête à propos de petits riens.

CHANGEMENT À VUE — (Suite et fin)



II

La mère.—Va chercher son fusil, Titoine, et suis-moi. On va montrer au Lamalice ce que c'est que de viser un Labrinbille et d'attraper un cinq gallons de bon whisky... les vormines !

Le mot *loustic*, qui sert à désigner un homme laid et trivial plaisant, est un adjectif allemand, qui, paraît-il, s'est naturalisé dans notre langue par suite du service des troupes suisses à la solde des rois de France. Voici ce que dit Barron à ce propos dans son *Roman comique* :

Paris a un rieur d'office dans chaque ses quartiers. Dans les troupes, chaque compagnie a ordinairement le sien : c'est une espèce de bel es, rit qui fait des chansons d'armée et qui dit des sottises à ses camarades.

Les Suisses ont aussi de ces plaisants, qu'ils nomment *Loustics*, mais comme ils ne sont pas en état de faire beaucoup de dépense en esprit, ils n'en ont qu'un par régiment. Sa charge n'est pas d'ailleurs très difficile à remplir, car, une fois qu'il est investi du titre de *Loustic*, il suffit qu'il ouvre la bouche pour qu'on croie qu'il a dit quelque chose de très drôle. Un jour que tout le régiment des gardes suisses allait à Versailles pour une revue, le *loustic* était dans les premiers rangs, il dit quelques mots, ses camarades qui étaient à côté de lui ayant ri, le rire courut de rang en rang jusqu'aux derniers du régiment. Quelqu'un demanda à un de ceux qui étaient à la queue ce qu'ils avaient tous à rire, le soldat répondit ingénument : "C'est que le *loustic* qui est là-haut a dit quelque chose qui doit être drôle."

Le Sang Rouge

Est le Secret de la Santé. On l'obtient par les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. Morin.

Essayez-les ! Vente partout, succès partout.

Il n'y a guère, dit-on, que quatre ou cinq siècles que le cidre est connu en France, ou mieux dans la région normande. Le commerce maritime des Normands avec les Biscayens leur fit connaître cette boisson. Ils apportèrent de Biscaye des greffes de l'arbre à cidre, et les premiers fruits qu'ils recueillirent furent appelés *pommes de Biscaye* , nom que les pommes ont longtemps porté, et portent encore en certains lieux de Normandie.

LE "HISLOP'S BULLETIN"

Tel est le titre d'une nouvelle publication lancée à Montréal par MM. John Hislop & Co., les propriétaires de plusieurs médecines bien connues, notamment le célèbre INDIAN CATARRH CURE. La maison Hislop & Co., est essentiellement une maison canadienne en ceci que tout ce qui en sort, depuis les médicaments jusqu'aux éléments d'emballage, est fait dans le pays, à St-Laurent, près Montréal. Le *Bulletin* est de lecture intéressante et utile. Nos lecteurs devraient se le procurer et faire profiter leurs enfants de primes offertes, et eux-mêmes bénéficieront de précieux renseignements.



Nous donnons ce magnifique bracelet chaîne-ferme-ment plaqué en or ou en argent aux personnes qui voudront seulement une douzaine de beaux doylies en toile, à 10 cents chacun. Dessinez les plus nouveaux et les plus beaux, pas deux semblables. Écrivez, et nous vous enverrons les doylies franco par la poste. Quand vous les aurez reçus, envoyez-nous l'argent, et nous vous expédierons immédiatement votre bracelet, tous frais payés. LINDEN BOYLEY COMPANY, Boite 128 Toronto, Canada.

Victimes de l'Anémie

COMMENT DEUX PERSONNES OBTIENNENT

UNE GUERISON PERMANENTE AVEC LES PILULES DE LONGUE VIE.

L'anémie qui tue le sang, qui rend morose, qui donne une couleur de cadavre au teint le plus frais, le plus rosé, sévit autant parmi le beau sexe que chez les hommes, et avec une rage inconcevable.

Tous les jours on rencontre des personnes chancelantes, épuisées et dans un état de débilité facile à concevoir. Elle sont les images vivantes de la souffrance et de la douleur, et pourtant leur état n'est point désespéré. Elles ne doivent pas ignorer que la guérison, le retour à la santé, à la joie, au bonheur, aux vraies jouissances de la vie leur est offerte, et que comme les deux personnes dont nous publions ici le témoignage, elle se guérissent en écoutant les conseils d'une sage expérience et en prenant le remède qui a guéri leurs compagnons.



MELLE BLANCHE PARE

une jeune fille bien connue à Montréal, nous écrit :

"Depuis l'âge de 15 ans, je commençai à montrer des symptômes de faiblesse et d'anémie. Je devins pâle, faible et toujours fatiguée pour un rien. Je commençai à éprouver des maux de tête fréquents ainsi que des douleurs dans le dos et dans les aines. Mon appétit commença à faire défaut et mes vives me fatiguèrent beaucoup. J'employai différents remèdes patentés et je consultai plusieurs médecins mais ma condition ne s'améliora pas. Un jour une de mes amies Mme Audette, me recommanda d'employer les **PILULES DE LONGUE VIE**, disant qu'elle avait été guérie complètement avec ces pilules. J'en achetai trois boîtes que j'employai selon les directions. Après la première boîte je constatai une amélioration, ma pâleur se dissipait et ma digestion me fatiguait moins, j'avais plus de goût pour faire mon ouvrage. Je continuai l'usage de ce merveilleux remède et aujourd'hui je suis en parfaite santé, je suis forte, grasse et rougeaud comme vous pouvez voir par le portrait que je vous expédie avec la présente. Je dois ma guérison aux **PILULES DE LONGUE VIE** et je ne cesserai jamais de les recommander lorsque l'occasion se présentera.

MELLE BLANCHE PARÉ.

MR. J. A. VOHL

Dentiste-Mécanicien, nous écrit :

"La vie de l'atelier, l'air empesté qu'on y respire me tuent. Je sentais mes forces m'abandonner petit à petit. Je maigrissais à vue d'œil et j'éprouvais une irritation fort concevable du fait que tous les remèdes que j'absorbais ne me faisaient aucun bien. Je sentais du dégoût pour mon travail, je n'avais envie de distraction aucune, et j'étais d'une solitude qui m'inquiétait autant que ma famille et mes amis. Non je ne le croirai jamais, et je ne saurai vous dire toute ma reconnaissance, quand je commençai à constater que sous la bienveillante influence des **PILULES DE LONGUE VIE**, mon état s'améliora à un tel point que je suis maintenant un homme nouveau, que ma vigueur est revenue, que j'engraisse et que ma digestion s'opère admirablement. Mes amis ne me reconnaissent plus.

Six boîtes de **PILULES DE LONGUE VIE** ont suffi pour accomplir cette cure merveilleuse, que je suis tenté de qualifier de miracle, et je bénis la Divine Providence qui m'a inspiré de prendre de votre remède.

J. A. VOHL.

Les **Pilules de Longue Vie** du **Chimiste Bonard** sont en vente dans toutes les pharmacies au prix de 50c la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50. Des échantillons sont fournis gratis sur demande, ainsi qu'un pamphlet contenant une grande quantité de bons conseils, certificats, etc., sur l'efficacité de cette merveilleuse préparation.

Nos Médecins Spécialistes soignent les hommes et les femmes également et vous pouvez les consulter au No 202 rue St-Denis, de 9 hrs. A.M. à midi, de 2 à 5 heures P.M. et de 8 à 10 heures P.M.

LA COMPAGNIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, - - 202 rue St-Denis, MONTREAL.

Voici ce que nous trouvons dans les *Observations sur la Grande-Bretagne*, publiées par Nickolls, en 1782 :

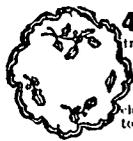
Cette même année (1752), de Norwich a vu trois cents ouvriers en laine, mécontents de leurs gages, quitter leurs métiers, se retirer sur une montagne à trois milles de la ville, s'y bâtir des cabanes et y demeurer pendant six semaines, soutenus par les secours de leurs camarades demeurés en ville, sous prétexte qu'un maître fabricant avait reçu chez lui en qualité de compagnon, avant le temps requis (avant sept ans d'apprentissage ou noviciat), un étranger, c'est-à-dire un Anglais né hors de la ville de Norwich. *Nihil novi!*

* *

Le 17 mars 1821, environ deux mois avant sa mort, Napoléon, accablé de chagrin, de douleur et d'ennui, disait au docteur Automarchi en lui montrant sa poitrine. "Là ! c'est là !"

Le docteur lui présenta un flacon d'alcali :

"Eh non ! s'écria le malade, ce n'est pas la faiblesse ; c'est la force qui m'étouffe, c'est la vie qui me tue !"



4 pour 10 cts. Pour introduire notre list illustre de bagatelles, nous enverrons 4 Doylies de 2 pouces pour seulement 10c. Les Doylies sont estampés dans les dessins les plus nouveaux et les plus élégants et se vendent régulièrement à 10 cents chacun. N'envoyez pas de timbres, Johnston & McFarlane, 71 Yonge St., Toronto.

L'empereur Henri IV avait auprès de lui le comte de Scarbieski, que la république de Pologne avait envoyé pour négocier un traité de paix. L'empereur affectait de faire remarquer à l'ambassadeur les grandes richesses de l'empire : "Voilà, dit-il en lui montrant des coffres pleins d'or, voilà de quoi mettre les Polonais à la raison."

L'ambassadeur, au lieu d'être troublé par cette menace, tira aussitôt de son doigt une bague de prix, la jeta sur l'un des coffres en disant : *Adjiciamus aureum aureo* (ajoutons l'or à l'or). Il témoignait ainsi qu'il acceptait, pour sa nation et pour lui, le défi et qu'il méprisait assez les richesses de l'empereur pour ne pas craindre d'y ajouter. Cette bravade, qui pouvait causer une rupture, fut au contraire du meilleur effet sur le souverain, qui accéda bientôt à la conclusion définitive de la paix.

Claude de l'Aubépine, après avoir rempli très dignement plusieurs fonctions publiques, écrivait à Etienne de Milly, premier président à la cour des aides :

"Vous sollicitez, monsieur, la place de prévôt des marchands, je la sollicite aussi. Je sais que pour obtenir la préférence vous avez cherché à me rendre suspect au roi. Pour vous perdre dans l'esprit de S. M., il me suffirait de mettre sous ses yeux deux lettres que vous m'avez écrites à son sujet quand nous étions encore amis. Je vous les renvoie, pour n'être pas tenté d'abuser de la confiance que vous aviez alors en moi."

* *

On disait avec raison de Louis XII : "Il ne dit pas tout ce qu'il pense, il ne fait pas tout ce qu'il veut, il ne veut pas tout ce qu'il peut."



Cures Weak Men Free

L'Amour et le Bonheur Assurés

Il s'agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, le varicocèle, la débilité, etc., et donner à ces organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2139 Edifice Hull, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre généreuse, et les extraits de son courrier quotidien qui suivent sont une preuve éloquente.

"Cher Monsieur.—Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre envoi. J'ai expérimenté d'une façon sérieuse votre médicament et le résultat a été surprenant. Il m'a réellement remis sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais gargonnet et vous ne sauriez croire comme je suis enchanté."

"Cher Monsieur.—Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot ceux que j'espérais avoir. La force et la vigueur m'ont été revenues et j'ai repris l'emploi d'autrefois."

"Cher Monsieur.—Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre recette aussi que vous l'avez rédigée. Après avoir fait des applications pendant quelques jours je puis vous dire sincèrement que ce remède est un bienfait pour les hommes affaiblis. Chez moi tout s'est amélioré: dimensions, force et vitalité."

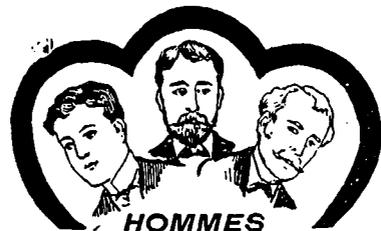
Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant mises. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque on prouant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourrait venir et en feront la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant J. B. LALIMÉ, 572 rue Saint-Jacques, Montréal.

Le maréchal Fabert ayant été blessé au siège de Turin d'un coup de mousquet à la cuisse, l'avis de tous les chirurgiens était de la couper. Turenne et le cardinal de la Valette l'engageaient à laisser faire l'amputation. "Il ne faut pas mourir par pièces, répondit Fabert, la mort m'aura tout entier ou elle n'aura rien."

On ne coupa point, et le brave maréchal guérit de sa blessure.



HOMMES

JEUNES OU VIEUX

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

GRATIS

Une boîte de Remèdes valant \$1.00.

Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre qui traite des maladies particulières à l'homme donnant une description des organes spéciaux. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur.

THE QUEEN MEDICINE CO.

Boîte A, 947, Montreal.

Dorure...

La science par le moyen de l'électricité vient de faire un grand pas dans cette industrie.

L'imitation . . . Pafaitte de l'Or

par un plaquage, très dense et très durable que l'on fait sur Chaines, Montres, Bracelets, Médailles, etc., etc., à des prix absolument raisonnables, à la

Royal Silver Plate Co.

Bell Tel., 1387 40 Côte St-Lambert



QU'EST-CE ?

L'appareil le plus curieux. Fait d'ivoire végétal. Etend, mesure au-delà d'un pied. Ressemble beaucoup à un reptile tacheté avec des yeux brillants et une langue rouge enflammée. L'appareil qui cause le plus d'amusements sur le marché. Envoyé franco par la poste pour 10 cts.

Le poète Horace parle d'un célèbre gourmand qui, trouvant que beaucoup d'aliments recherchés perdent, par le transport, de la saveur qui les fait apprécier des connaisseurs, passait sa vie à se transporter lui-même en divers lieux renommés pour leurs productions, afin de les y savourer avec plus de sensualité.

NOUVEAU RESTAURANT

GUST. BOURRASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

UN MARI ATTARDÉ



—C'est moi !

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818

Au temps où Lysandre, chef des Lacédémoniens, assiégeait Athènes, on lui apprit la mort de Sophocle. Il accorda aussitôt une trêve aux Athéniens, pour qu'ils pussent célébrer tranquillement les funérailles du grand poète tragique.

L'homme de génie prend sa place, on ne la lui donne pas.

Le moment difficile n'est pas celui de la lutte, c'est celui du succès.



\$395

Decoupez cette annonce et envoyez nous la avec votre nom et celui de votre bureau d'express le plus près de vous. Nous vous ferons parvenir cette montre, d'un grandeur pour dames ou messieurs, pour que vous l'examinez. Que ce soit automatique, d'appoint, à répétition de la poussière, à remonter avec régulateur, plaque en or, très bien gravée, pourvue d'un mouvement américain, orné de pierres. Elle a l'apparence d'une montre de \$25.00. Nous la garantissons pour bien le temps et elle est justement la montre qui convient aux hommes d'affaires. Si après l'avoir examinée avec soin vous trouvez que la montre est tel que vous l'avez achetée, payez à l'agent d'express \$395 et les frais et la montre vous appartient.

Terry Watch Co., Boîte "L. S." Toronto, Can.

Lorsque le vertueux de Mesme, premier président du Parlement de Paris, fut élu académicien, Boileau lui adressa son compliment en ces termes: "Je viens à vous, Monsieur, pour que vous me félicitez de vous avoir pour collègue."

BOITE DE TRUCS.

Illusion étonnante et agréable. Otez le couvercle et la boîte paraît remplie de bons. Répétez de nouveau cette opération et les bons auront disparu, et seront remplacés, si vous le désirez par une pièce de monnaie. Direction avec chaque boîte. Par la poste Dr. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES

Composées De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.



Serviettes de Table Japonaises

Faites d'étoffes molles, ressemblant à la soie, qu'on ne trouve qu'en Extrême-Orient. Bonne grandeur 18x13 pouces, et estampées en couleurs de fleurs orientales. Une vraie nouveauté. Une douzaine, par la poste, 10c. Johnston & McFarlane, Toronto.

Le charivari qui est encore d'usage en certaines contrées pour saluer de clameurs et de tapages divers les veufs ou veuves qui se remarient, nous viendrait, paraît-il, de l'ancienne société romaine. Lebeau dans son *Histoire du Bas Empire* dit, en effet, qu'on vit à Rome, sous le règne de Théodore, une espèce de charivari qui ne différait des nôtres que parce qu'on lui donna le nom de triomphe et que le sujet en était lugubre. Un homme du peuple qui avait été déjà le mari de vingt femmes en épousa une vingt et unième, qui, de son côté, avait eu déjà vingt et un maris. On attendait avec impatience l'issue de ce dernier mariage, comme on attend le résultat d'une lutte entre deux athlètes célèbres. Enfin la femme mourut et le mari, la couronne sur la tête, une palme à la main, ainsi qu'un vainqueur, conduisit la pompe funèbre au milieu des acclamations et des charivaris d'une populace innombrable.

Le singe est toujours singe, encore qu'il s'habille en homme.

La vie est une partie d'échecs, dont l'imagination est la reine.

PRENONS-Y GARDE

Les rhumes négligés fatiguent et épuisent par leurs quintes, si l'on n'a pas recours au Baume Rhumal.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTIMS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",

516 rue Craig, MONTREAL

VIEILLES COUTUMES

Dans un volume de mémoires datant de 1650, il est question d'un homme chargé de dettes, n'obtint sa liberté qu'en faisant cession. Si nous voulons nous expliquer le sens de cette expression, nous pouvons recourir à la dernière satire de Boileau, datant de 1700, qui commence ainsi :

Mon, ce grand auteur dont la muse fertile a usé si longtemps et la cour et la ville, mais qui, n'étant vêtus que de simple bureau, passe l'été sans lingo, et l'hiver sans manteau.

Sans habits, sans argent, ne sachant plus que faire, content de s'enfuir chargé de sa seule misère ; Et bien loin des sergents, des clercs et du palais,

Il va chercher un repos qu'il ne trouva jamais ; Sans attendre qu'ici la justice ennemie, L'enferme en un cachot le reste de sa vie, Et que d'un bonnet vert le salutaire affront, Flétrissent les lauriers qui lui couvrent le front.

Or, Boileau, dans une dernière édition de ses ouvrages, annote aussi ce passage : " Du temps que cette satire, tout faite, un débiteur insolvable pouvait sortir de prison en faisant cession, c'est-à-dire en souffrant qu'on lui mit, en pleine rue, un bonnet vert sur la tête.

Celui-là ne reçoit pas les injures, qui ne les entend pas.

PAS DE SAISON PROPRE

Le rhumé de poitrine n'a pas de choix pour les saisons et le *Baume Rhumal* le guérit en tout temps.

Une Recette par Semaine

CELERIS-RAVES FRITS

Epluchez soigneusement une racine de céleri, faites-la cuire dans l'eau bouillante coupée en tranches assez épaisses et un peu semblables à des fonds d'artichauts (la saveur du céleri rappelant celle de ces légumes). Ensuite, égouttez et faites frire au beurre.

Vous Trouverez

Ce que vous cherchez depuis longtemps : un remède infailible contre la Toux, la Consommation, la Dyspepsie, Maux de Tête, Constipation, Maladie du Foie, des Rognois, Rhumatisme, et toutes les maladies des femmes et des enfants, dans le "Bulletin des meilleurs remèdes de familles" dans la page 30 du SAMEDI de cette semaine.

PENSÉES D'UNE REINE

La pureté est comme l'opale : elle est prise pour de l'insignifiance par ceux qui n'aperçoivent pas ses feux.

x
Si les joies de ce monde ne sont pas pures, c'est que nous ne le sommes pas.

x
Un artiste découvre une veine d'or ; immédiatement la foule s'y rue, épuise la veine et continue à vouloir l'exploiter

CARMEN SYLVA.

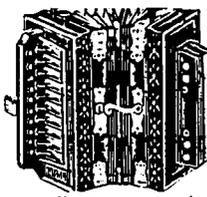
Le 30 janvier 1616, deux maisons s'écroulèrent au faubourg Saint-Marceau, à Paris. Un enfant qui se trouvait sous les ruines fut préservé d'une manière tout à fait providentielle par deux poutres qui s'étaient entrecroisées au dessus de lui. Un chien qui se trouva avec lui aboya si fort qu'on découvrit le lieu pour le retirer. Le chien sortit d'abord tout joyeux, mais voyant qu'on ne retirait pas l'enfant, il rentra sous les masures en aboyant de nouveau, et ne cessa point qu'on eut délivré aussi l'enfant qui fut trouvé sain et sauf.

Le chevalier de Monille, ayant été impliqué dans la conjuration d'Espagne qui devait renverser le duc d'Orléans, régent de France, fut mis en prison. Il ne lui fut pas difficile de prouver son innocence. Tout son crime avait été de connaître une partie des conjurés, d'avoir été mis dans le secret de l'affaire, et de n'avoir pas voulu les perdre en les dénonçant.

Un marquis de Monille d'une autre famille crut devoir aller trouver le Régent pour l'assurer qu'il n'était pas parent ni ami de l'accusé.

"Tant pis pour vous ! lui dit le Régent, car vous auriez un galant homme de plus dans votre famille !"

Tout le monde, tous les soleils, toute la création pour une pensée, et toutes les pensées de l'homme avec tout le reste pour un sentiment, voilà la poésie.



GRATIS Nous donnons gratuitement des renseignements et des catalogues aux personnes qui voudront seulement 2 douzaines de piéces à l'essai, chacune de 25 piéces. Il y a 10 millions de piéces, 2500 dans chaque boîte en bois, et nous les livrons avec protection et agrafes. Nous n'exigeons pas d'argent d'avance. En voyant cette annonce avec votre nom et votre adresse, et nous vous enverrons les piéces. Quand vous les aurez vues, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir ce magnifique accordéon, tous frais payés. GEM PIN COMPANY, Toronto, Canada.

MADAME PIERRE CHATIGNY DE ST-ROMUALD

Complètement Remise de Dyspepsie, Dépression Nerveuse, Faiblesse générale, Perte d'Appétit, Manque de Courage, etc.

Par le "BROMA"

Mme PIERRE CHATIGNY, de St-Romuald, nous raconte son histoire de la manière suivante : Je souffre depuis des années de Dépression nerveuse, Faiblesse générale, Dyspepsie, etc. J'ai dépensé des centaines de dollars pour remèdes patentés, comptes de pharmacies et soins médicaux.

Finalement, j'étais découragée. Je pris alors la résolution de mettre tous ces remèdes de côté.

Un jour se présenta chez moi un voyageur de la Maison Dr Ed. MORIS & Cie, de Québec. Ce monsieur me remit un joli petit livre traitant des diverses préparations du Dr Ed. MORIS.

La conversation tomba de suite sur mon cas. Je lui racontai au long ma maladie. Ce voyageur me conseilla de prendre sans retard le "BROMA". Lui ayant dit que je ne me sentais pas disposer à faire usage de ce remède, il me répéta néanmoins le conseil qu'il venait de me donner. Ma vieille mère qui se trouvait en promenade chez moi, se joignant à ce monsieur me sollicita, elle aussi, d'essayer le "BROMA". Je me décidai à la fin et en envoyai chercher une boîte. Dès les premiers jours que j'en fis usage je ressentis un bien extraordinaire. Je croyais rêver tant ce changement était subit et notable. Je continuai à faire usage de cette préparation avec courage, ayant foi maintenant dans l'efficacité de ce Tonique. Mes nerfs se calmaient, redevenant plus forts ; ma digestion se faisait mieux, mon sommeil était plus réparateur. Plus de ces craintes puériles, de ces idées sombres, de ces anxiétés inexprimables.

Je pus reprendre les soins du ménage, faire ma couture au moulin et autres travaux de la maison. En reconnaissance du bien que m'a procuré le "BROMA", je le conseille fortement à mon tour, à tous ceux et celles qui souffrent de maladies provenant du sang et des nerfs.

SE VEND PARTOUT

Advertisement for "Romeo et Juliette" cigars. Features an illustration of a man and a woman in period dress. Text includes "LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigaro l'Etiquette Rouge HADD & PELLETIER" and "Extra Bon : Le 'LIBERTY' La Crème... des Cigares à 10c."

Advertisement for "VINS MICHEL" featuring a portrait of Louis XI. Text includes "UN FAIT HISTORIQUE. En 1469 le roi LOUIS XI fut atteint d'une maladie de langueur, il devint nerveux et débile, ses yeux perdirent de leur éclat et devinrent mornes, la maigreur et la pâleur marquaient son visage d'habitude rayonnant de santé, l'énergie et la force commençaient à manquer lorsque un de ses courtisans, le comte de St-Michel, étant propriétaire d'un vignoble, qui depuis est devenu célèbre par tout le monde entier, lui offrit un vin très riche provenant d'un sol ferrugineux, connu maintenant sous le nom de VINS MICHEL. Suivant alors les conseils de ses médecins, Louis XI en fit usage pendant quelques temps et fut complètement guéri. Le Vin St-Michel qui se vend aujourd'hui dans le commerce provient du même vignoble et contient les mêmes propriétés reconstituantes que celui offert au roi Louis XI et à qui il dut sa guérison." Includes an illustration of a "Carabine à Air Daisy" and text: "GRATIS Nous donnons La carabine à air Daisy aux personnes qui voudront 2 douzaines de boutons de collier en or à 10 cts. chacune. Le 'Daisy' est bien fin et plaqué en nickel. Essayez-les sans aucun engagement avant de sortir de la manufacture. Elles sont livrées pour tous États, et pour l'étranger, par la poste. Envoyez-nous cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les boutons, quand vous les aurez vus, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir votre carabine tout de suite payée. LEVEE BUTON COMPANY, Boite 125, Toronto, Canada."

Madame A. MORAND

STE CLAIRE HEIGHTS, Mich.

Dit : "Il faudrait que je sois bien ingrate pour refuser de faire publier ma guérison sur les journaux. Je souffrais de tous les symptômes dont le retour de l'âge est la cause : engourdissements, mal de tête, toujours étourdie, mal dans le dos, les reins et je ne pouvais rien faire. Grâce aux Pilules Rouges du Dr. Coderre, je suis bien et j'ai repris mon ouvrage de la maison comme si je n'avais jamais été malade. Je les recommande à toutes les femmes."



Nos médecins donnent des consultations gratuites, soit par lettres ou à leurs Salons de consultation, tous les jours, de 9 h. à 11 h. du matin, et de 2 h. à 6 h. du soir. Dimanches exceptés. Ecrivez pour blancs de traitements gratuits. Toute commande ou consultation par lettre doit être adressée à "Cie Chimique Franco-Américaine" Dept. Médical, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ne sont pas purgatives. Les femmes qui souffrent de constipation devront prendre les Tablettes Purgatives du Dr. Coderre en même temps que les Pilules Rouges.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre se vendent 50c. la boîte ou \$2.50 pour 6 boîtes, les Tablettes Purgatives, 25c. la boîte, chez tous les pharmaciens. Ou par la maille.

Vous pouvez aller consulter nos médecins soit au No 274 rue St-Denis, Montréal, soit au No. 66 rue St-Jean, Québec ou soit au No. 211 rue Tremont, Boston, Mass.

La Croix Electrique Diamant

(Diamond Electric Cross)



aussi appelée la Croix Volta, a été découverte en Autriche, il y a plusieurs années, et à cause de ses grands mérites, elle fut bientôt répandue dans tous les pays d'Europe.

La Croix Electrique ORNEE de Diamants guérit le rhumatisme des muscles et des jointures, la nervosité, névralgie, engourdissement, tremblement, dépression mentale, faiblesse, insomnie et toutes les affections du système nerveux, découragement, hystérie, paralysie, apoplexie, attaques d'épilepsie, danse de St-Guy et palpitations du cœur. La croix doit être attachée à un fil de soie et portée autour du cou jour et nuit. Prix \$1.00, et nous garantissons qu'elle fera autant de bien que les meilleures ceintures électriques qui coûtent de quinze à vingt-cinq fois autant. Tous les membres des différentes familles devraient toujours en avoir une, car on ne saurait trouver un meilleur préventif contre la maladie. Envoyez \$1.00 par express, mandat-poste ou lettre enregistrée et nous vous enverrons franco par la poste une Croix Electrique ORNEE de Diamants avec instructions sur la manière de s'en servir. Nous avons des milliers de témoignages.

"J'ai enduré des douleurs pendant des années, maintenant je suis parfaitement bien. La Croix Electrique ORNEE de Diamants m'a guérie."—CAROLINE M. PETERSEN.

Adresse: Richfield, Utah.
The Diamond Electric Cross Co.,
812 Milwaukee Ave., Chicago, Ill.

L'abeille, disaient les anciens, naît sans pieds et, pour ce fait, les latins l'avaient nommée *apio* (ou *apes*, de *a* primitif et de *pes*, pieds).

L'*apes* nous avons fait d'abord *apeille*, puis, par adoucissement de la consonne, *abeille*.

Le primitif *apes* avait donné en vieux français *ape* et *ave*, dont le diminutif *aveille* s'employait fréquemment aux XVIe et XVIIe siècles, et qui se retrouve encore dans certains dialectes provinciaux.

Une puissance contre la Grippe

Le "VIN MORIN CRESO-PHATES" est cette puissance qui détruit et fait disparaître jusqu'au moindre détail ce mal, dont les conséquences malheureuses sont incalculables. SE VEND PARTOUT.



Force pour les Hommes.

Le garçon devient un homme, fort ou faible selon ses habitudes. J'ai passé une vie à étudier les hommes faibles. Pendant trente ans j'ai employé l'Electricité dans le traitement de toutes sortes de conséquences des indiscretions de la jeunesse et des excès. Je l'applique par le moyen de mon invention, la Ceinture Electrique du Dr Sanden, maintenant employée dans toutes les parties du monde. C'est un grand traitement par soi-même à la maison, une cure naturelle.

PAS DE DROGUES.

Plus de 6,000 hommes, vieux et jeunes, remis vigoureux en 1899. Demandez ma brochure gratuite, qui explique tout et est envoyée sous enveloppe ordinaire et cachetée, ou venez au bureau et consultez-nous sans frais.

Dr B. SANDEN, 132 rue St-Jacques, Montréal.

Heures de bureau: la semaine, de 9 a.m. à 6 p.m. Le dimanche, de 11 a.m. à 1 p.m.



GRATIS Cette magnifique bague ornée d'un saphir dans une belle boîte doublée de velours aux personnes qui voudront une douzaine d'élégants paquets de parfums à la Rose à la Violettes et à l'Heliotrope à 10c. chacun. Cette bague est faite d'un merveilleux métal, Goldalloy, qui ressemble à l'or pur et qui ne change jamais. Elle est ornée de 3 splendides opales. Envoyez-nous cette annonce avec votre adresse et nous vous expédierons le parfum par la poste. Quand vous l'aurez vu envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir la bague et la boîte. HOME SPECIALTY COMPANY, Boite 138 Toronto.

Antoine de Levé, célèbre général du XVIe siècle, causant un jour avec Charles-Quint des affaires d'Italie, lui conseillait de se défaire, par le poison ou par le fer, de tous les princes qui y avaient des possessions.

—Eh! Que deviendrait mon âme! s'écria l'Empereur effrayé d'une telle proposition.

—Avez-vous une âme? lui répliqua le guerrier; en ce cas, sire, abdiquez l'Empire.

PERSONNEL

M. Esmonin, l'inventeur de la célèbre pommade antiseptique que le SAMEDI a déjà eu le plaisir de recommander, partira vers le 25 avril pour Fall-River. Les personnes qui désirent recourir à M. Esmonin pour la guérison des maladies de la peau, entre autre, sont priées de se hâter d'aller au No 1853 rue Ste-Catherine, où elles recevront conseils et remède.



BOUTON ELECTRIQUE.

Une imitation exacte de la cloche électrique, faite d'or et très bien poli, avec bouton en noyer noir. Peut être fixé au-dessus de la poche de vest, et donne à l'étranger curieux un choc quand il touche l'aiguille cachée. C'est l'article le plus amusant. Par la poste 10c ou 3 pour 25c. N'envoyez pas de timbres. Johnston & McFarlane, Toronto, Can.

Le jour de la première représentation de *Chilpéric*, mauvaise tragédie de Morand, un personnage muet, tout simplement chargé d'une lettre, arrive sur la scène à un moment où elle se trouvait encombrée de personnages, parmi lesquels il avait peine à distinguer celui qui devait recevoir la lettre.

Un spectateur, comprenant cet embarras, s'écria "Place au facteur!" Il n'en fallut pas davantage pour déterminer bruyamment la chute de la pièce, qui, d'ailleurs, avait jusque-là ennuyé l'assistance.

GAGNEZ Cette magnifique montre de dame en vendant seulement 3 douzaines de paquets de grains de pois sucrés à 10c. chacun. Chaque gros paquet contient 45 variétés les plus odoriférantes. Toutes les couleurs. Ecrivez-nous vous enverrons les grains. Quand vous les aurez vendus envoyez-nous l'argent, et nous vous expédierons votre montre, tous frais payés. La saison est courte, alors commandez immédiatement. Prix: \$10.00. L. S. Toronto.



AMUSEMENTS

ELDORADO

Café-Concert Français
Etablissement unique en son genre à Montréal
... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

Semaine commençant le 16 Avril '00

JACK L'EVENTREUR

Comédie locale en un acte

Choufleuri restera chez lui le...

Opérette-bouffe en un acte

Victor Moret || Les Jourdan

des théâtres de Paris || Duettistes Parisiens

CHAQUE JOUR { Matinée... à 2 1/2 heures
Soirée... à 8 heures

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver:

Admission, 10c; Loges, 25c; Loge entière, \$1.

Tel. Bell: Est 1621

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cret, il y a au delà de

1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON...

CINEMATOGAPHE, GRAPHOPHONE, Etc.
Le Fils de Jésus en 20 tableaux représentés à Oberlinberg.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

Admission: Au Musée 10c. — à l'Odéon 10c. — Au Théâtre de l'Odéon 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 205 RUE ST-LAURENT.



Gratis

Gratis

Nous donnons ce magnifique couteau aux personnes qui vendront six paquets de plumes à dix cents chacun. Ces paquets sont lithographiés d'une manière artistique et contiennent chacun 18 plumes assorties, de qualité supérieure. Le couteau a au delà de trois pouces de longueur quand il est fermé. Il a quatre lames et une lame à ongles en acier trempé de la meilleure qualité. Le manche est en nacre de perle bien poli, avec bouts bruns, et garni de cuir en partie. Nous ne demandons pas d'argent d'avance. Ecrivez-nous et nous vous enverrons les plumes, envoyez-nous l'argent quand vous les aurez vendues, et pour vous récompenser de votre travail ce magnifique couteau vous sera envoyé immédiatement.

TOLEDO PEN CO., Toronto, Can.

PRET POUR

LE 1er MAI

Presque tout le monde songe à acheter quelques nouveaux meubles à cette saison de l'année. Notre spécialité ce sont les BONS MEUBLES, de dessins élégants, bien faits et finis de bois préparé et choisi. Une autre de nos spécialités ce sont les BAS PRIX; de fait si vous jugez par les prix, vous ne pensez pas que vous achetez des meubles bon marché. Bien, c'est certainement bon marché, mais aussi il n'y a pas de discussion au sujet de leur supériorité. Demandez nos prix pour un morceau ou pour meubler complètement une maison.

RENAUD, KING & PATTERSON,

652 rue Craig,

2442 rue Sainte-Catherine

COUPON-PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

ET INCLURE, 10 CENTIMS

Prérez d'ordre très soigné.

Pour détails voir page 26.

GRATIS
 Cette montre recommandable pour petits garçons aux personnes qui vendront 240 bougies d'épingles de mêmes à 10c. chacune, et cette splendide montre de dames aux personnes qui en vendront 2 bougies. Ces magnifiques épingles viennent directement de Paris, au-dessous de leur prix habituel en grande vente. Envoyez votre commande avec votre adresse et nous vous expédierons les épingles. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous enverrons votre montre. Home Specialty Co., Boite 5, Toronto.



Quoique *loisible* soit ou semble être l'adjectif de *loisir*, il n'a pas tout à fait la même signification, et il a une autre origine. *Loisir* signifie *temps libre*: il vient, en ce cas du latin *otium*, dont on a d'abord fait *oisir*, puis en y joignant l'article *loisir*, et enfin *loisir* d'un seul mot. — *Loisible* signifie chose permise, il vient aussi du latin, mais de *licet*, *licet*, *licitum*.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 228



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mme J O Brisson, Mlle R Hallé, MM A Aumont, C Brodeur, Ed Broseau, L Brousseau, N Chayer, O Cholette, O Cholette, J Mongeau, O Wagnault (Montréal, Q), Mlle M Boisvert, E Coté, R A Darche, M O'Bready, MM E G Pinsonneault, R B Speer (Danville, Q), Mlle M Armand (L'Epiphanie, Q), S J Grant (Lévis, Q), MM A Lebeau, J S J Routhier (Ottawa, Ont), Mlle C Landry, M J Amyot (Québec), Mlle I Boyte (St Dominique, Soulanges, Q), Mlle N Béland (St Julie de Somerset, Q), Mlle L Gosselin (St Roch, Dorchester, Q), Mme C Beaudry (St Roch, Québec), M D Fortier (Valleyfield, Q), M C Guimond (Berlin, N H), Mme S R Page, Mlle E Baril (Lawrence, Mass), Mlle A Paquette (Leviaton, Me), J Caméré (Lowell, Mass), J Dorbès (Nouvelle Orléans, La), A Rogers (Salem), Mlle L Jacq (Ware, Mass).

Mme A Chenette (Woonsocket, R I), P V Laour (Worcester, Mass).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: M Mongeau, 36 Rivard (Montréal, Q), Mlle N Béland (St Julie de Somerset, Q), Mlle L Gosselin (St Odilon, Dorchester, Q), M Domina Fortier (Valleyfield, Q), M Léon Caméré (Lowell, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Il est Facile

De se procurer les meilleures **FERRONNERIES**

En allant chez...

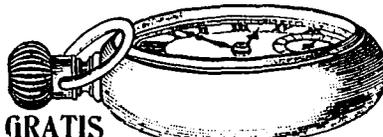
L. J. A. SURVEYER

6 RUE ST-LAURENT

ETABLI EN 1866

Toutes les marchandises vendues ont leur réputation; tout est solide et de la meilleure qualité. — Un bel assortiment de ferronneries.

Outils de Jardin, Poles de Rideau, Balais à tapis, Machines à Laver et Tordeuses, Peinture Préparée, Emaille, Vernis Préparés. Soyez votre propre peintre. Téléphone Main 1914.



GRATIS

Vous pouvez gagner cette précieuse montre américaine à remontoir avec régulateur, en vendant seulement 20 épingles d'opales de pierres à 10c. chacune. La montre est belle et bien faite, recommandable et garantie sous tous rapports, une montre que tout homme serait fier de posséder. Les épingles sont de belle apparence, et sont ornées de pierres qui ressemblent aux saphires, émeraudes, rubis, etc., et se vendent presque d'elles-mêmes, et elles n'ont jamais été offertes à aussi bas prix. Envoyez nous et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons votre montre, tout à fait gratuitement. Gem Pin Company, Boite L 8 Toronto.



Il en reste

Bien que nous en ayons distribué des milliers, ils nous restent encore pour

DISTRIBUTION GRATUITE

une quantité de notre livre: "Recettes et informations utiles". Envoyez, nous le demandant, aujourd'hui.

JOHN DWIGHT & CIE

34 Rue Yonge, TORONTO

RETOUR DE L'AGE

Toute femme approchant l'âge critique devrait considérer son état et se bien préparer en vue du changement qui va s'opérer et qui sera d'une grande importance sur sa vie et sa santé future. Elle devrait apprendre ce qu'elle doit faire et ce qu'elle doit éviter de manière à passer cette période sans danger. Vous trouverez dans mon livre "LE GUIDE DE LA FEMME" un chapitre intéressant sur ce sujet et sur d'autres d'un intérêt particulier pour toutes les femmes. J'enverrai ce livre **GRATIS** à toutes les femmes qui me feront parvenir 10 cts pour payer les frais de poste. Je donnerai aussi des conseils gratuits aux femmes malades. Toute correspondance strictement confidentielle. Ecrivez immédiatement.

Mad. JULIA C. RICHARD, Boite P. 996 Montréal, Can.

Madame P. Fottin, de Portneuf, Que., écrit:

Permettez-moi de vous faire connaître que j'ai pris vos remèdes; je suis beaucoup mieux déjà et à la veille d'obtenir une guérison durable. Je recommanderai votre traitement à plusieurs de mes amies. J'ai dit à ma sœur d'abandonner les médecins et de vous écrire immédiatement pour obtenir une guérison. Je bénis le jour où j'ai lu votre annonce, et je vous remercie pour le bien que vous m'avez fait.



Crayon à Charme Pour introduire notre célèbre Illustrié, nous en enverrons un par la poste, ce crayon magiquement gravé, nul en argent, pour dix centimes. Il fait une belle ligne de montre en même temps jolie et utile, et on peut faire entrer ou sortir en vissant le mince de plomb tel que desha, Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.



M. J. J. LEVERT

Professeur de... **Mandoline, Guitare et Banjo**

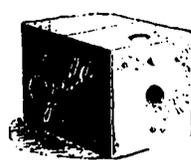
ET IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS

Leçons données privément à mes salles ou à domicile. Instruments et accessoires FURNIS GRATUITEMENT pour leçons à mon étude.

2232 RUE STE-CATHERINE

(Vis-à-vis le Queen's Théâtre)

MONTREAL



CAMERA

Par de nouvelles idées pour un petit appareil à 10 dollars. Un grand appareil à 20 dollars. Un grand appareil à 30 dollars. Un grand appareil à 40 dollars. Un grand appareil à 50 dollars. Un grand appareil à 60 dollars. Un grand appareil à 70 dollars. Un grand appareil à 80 dollars. Un grand appareil à 90 dollars. Un grand appareil à 100 dollars.

et accessoires soigneusement choisis dans une boîte et envoyés dans un jour 50 cts, Johnston & McFarlane, Toronto, Canada.



LA VIE des Enfants en bas age

DÉPEND en majeure partie du RÉGIME ALIMENTAIRE auquel ils sont soumis.

LA PEPTONINE

Un aliment pur, parfaitement stérilisé constitué une nourriture saine et fortifiante.

Pour les ... **Bébés**

Eprouvée par les autorités médicales.

En vente partout. 25c la grande boîte

Gros : F. COURSOL, 382 Av. de l'Hôtel-de-Ville, Montréal

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1862 rue Ste-Catherine, Montréal

Aux Etats-Unis : G. L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

Pour Guérir le Rhume en Un jour

Prenez les **Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine**. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'émaciation des parties. Envoyez nous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui

FEMMES ANXIEUSES



Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités, vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre

LIVRE GRATIS

"Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse. The Dr. Wilson Medical Co., Box 1171, Montréal.



GRATIS Bague en Or Solide.

Grâce à nous cette bague en or solide, forme de bande, très bien gravée, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de doylettes en toile à 10c. chacune. Ces doylettes sont des dessins les plus nouveaux, 3x3 pouces. Se vendent à première vue. Pas d'argent requis. Ecrivez et nous vous enverrons les doylettes. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent, et nous vous enverrons, franco par la poste, votre bague en or. LINEN DOYLETTE COMPANY, Boite L.S. Toronto, Canada.

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO., P. O. BOX 1142, MONTREAL.

Le public veut tous les matins son café au lait comme une portière, et on lui sert de la chicorée.

Malgré Sénèque, la philosophie n'apprend pas l'art de vieillir.

Il était autrefois d'usage dans les corps de garde — dit le dictionnaire de Richelot — de tracer sur la muraille ou sur la porte une figure grotesque que l'on faisait baiser aux soldats qui avaient fait quelque faute contre la discipline: cela s'appelait *baiser le babouin*. De là vient cette expression proverbiale, jadis fort usitée: Baiser le babouin équivalait à faire des soumissions à quelqu'un à qui l'on a manqué, ou avec qui l'on était brouillé.

L'auteur d'une vie privée du roi Louis XV raconte ceci :

Lors de la maladie qui le conduisit au tombeau, on sortit la chaise de sainte Geneviève pour la promener processionnellement, comme c'était l'usage quand on désirait obtenir du ciel une grâce particulière, par l'intercession de la sainte.

Quelques jours après le décès du roi, quelqu'un s'avisa de plaisanter l'abbé de Sainte-Geneviève sur le peu de vertu que venait d'avoir la fameuse chaise.

— De quoi vous plaignez-vous ? répartit l'abbé, n'est-il pas mort ? ...

On ne discute qu'avec ceux qui sont de notre avis.

GRATIS Carabine a Air Daisy

Donnez cette magnifique carabine aux personnes qui vendront seulement deux douzaines de paquets de graines de pois sucrés à 10c. chacun. Chaque gros paquet contient 60 variétés les plus odoriférantes. Toutes les couleurs. Cette carabine est de mieux faites et des derniers goûts, bien finie, plaque en nickel, soigneusement essaiée et pourvue d'une mitre, avant de quitter la fabrique. C'est exactement ce qu'il faut pour tirer à la cible ou pour tirer les chats, rats, moineaux, etc. Envoyez cette annonce avec votre adresse et nous vous enverrons les graines. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous expédierons votre carabine tous frais payés. Premium Supply Company, Boite L.S. Toronto, Canada.

A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 230



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : ASSAULT SUR UN GARDIEN.

Collez les morceaux sur un feuillet de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez nous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participeront au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 25 avril, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 60 centins en argent.

La... Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, au No 175 rue St-Jean, Le 18 Avril 1900

1 Lot de	\$10,000
1 " "	4,000
1 " "	2,000
1 " "	1,000
2 " "	600
5 " "	200
20 " "	60
66 " "	25
100 " "	40
200 " "	20
300 " "	12
600 " "	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de	\$ 2
100 " "	1
100 " "	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de	\$ 4
999 " "	4

3,500 Lots valant . . . \$49,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00 En vente partout

Le Tirage se fait en public

ON DEMANDE DES AGENTS

La... Phosphatine Falières...

Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS

6 Avenue Victoria

Montreal : - R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine